

JAMES VANDRUNEN

---

# ELLES



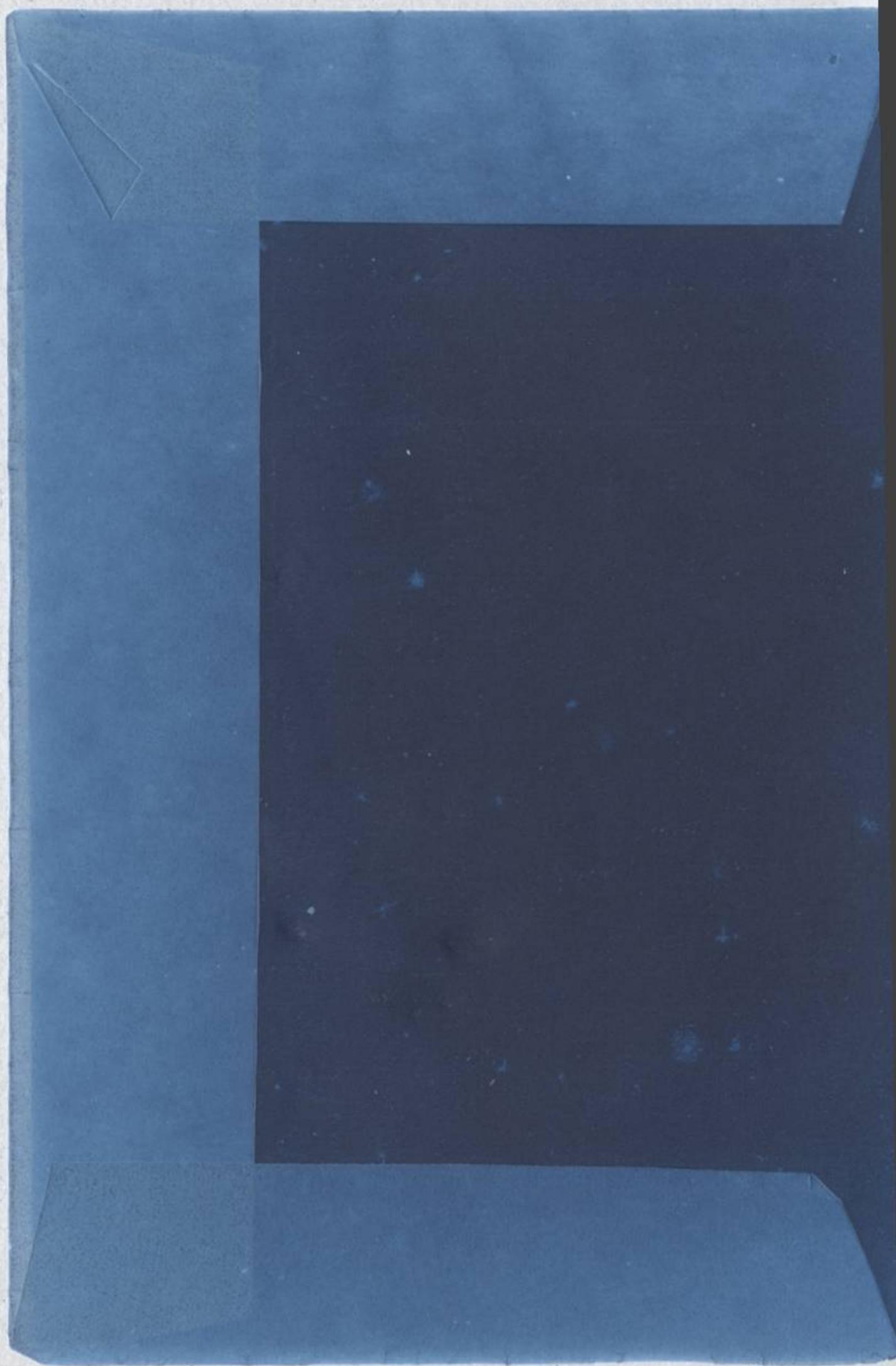
BRUXELLES

IMPRIMERIE VEUVE MONNO-M

26, RUE DE L'INDUSTRIE, 26

---

1886

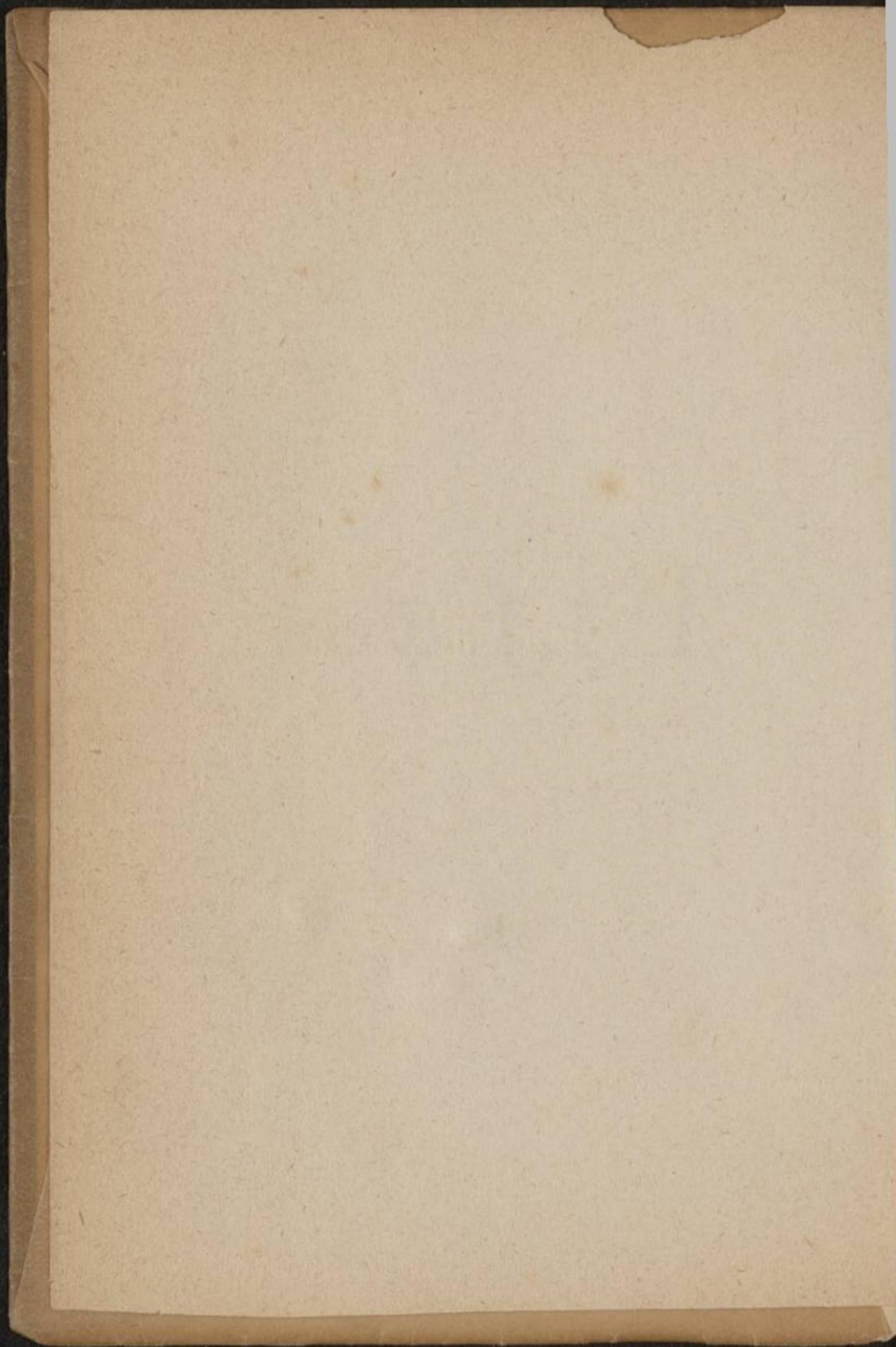


3/1700

1500,  
ML  
A  
9791

# ELLES

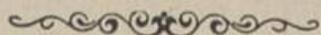




JAMES VANDRUNEN

---

# ELLES



BRUXELLES  
IMPRIMERIE VEUVE MONNOM

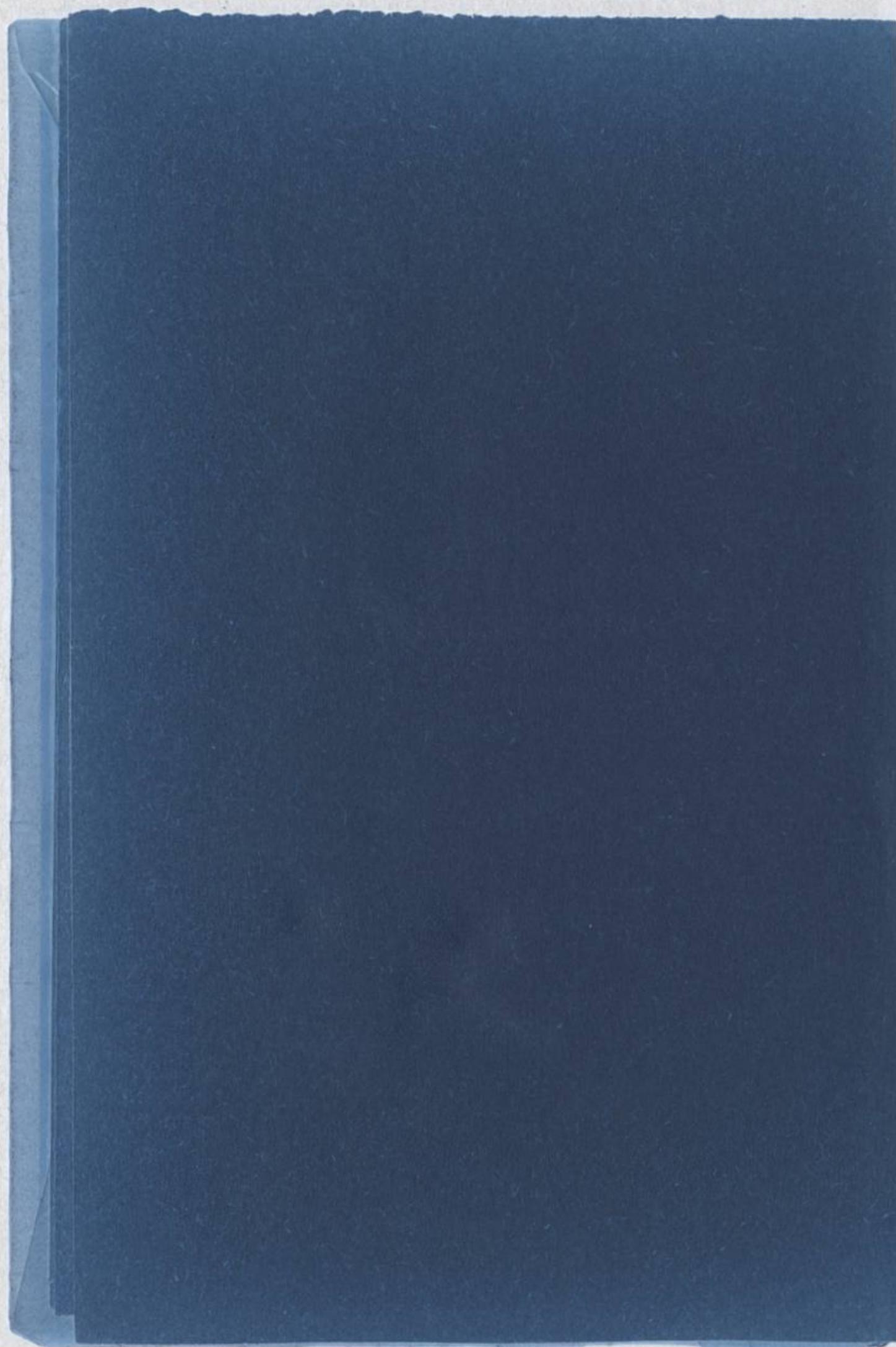
26, RUE DE L'INDUSTRIE, 26

---

1886

*Cet ouvrage  
a été tiré à cent cinquante exemplaires  
et ne sera pas mis en vente.*

PRÉAMBULE



Beaux rêves, obsesseurs de mon âme inquiète,  
Doux fantômes bercés dans les bras du désir,  
Formes que la parole en vain cherche à saisir!

TH. GAUTIER (*Vers à Julia Grisi*).

Dans ce cahier d'amour, j'ai rangé des images de femmes : marquises, drôlesses, demoiselles, passantes qui, un jour, une heure, m'ont doucereusement attiré. Ces femmes, je les ai adorées — sans phrases et sans fatigue — de pensée uniquement, et il me fut cher de conserver une innocente relique d'Elles.

Il ne me semble pas gribouillé d'écriture, ce cahier. Ses pages sont blanches, et elles enferment des instantanées à l'encre — comme, entre les feuillets des vieux missels, reposent des

images de Bienheureuses en extase. Avec de religieuses tendresses, patiemment j'ai retracé les portraits de ces femmes. Et, comme la petite bonzesse rasée qui, dans la pagode, entretient le feu des cierges rouges et enfonce des bâtonnets dans les brûle-parfums aux pieds des statuette de Couan-In, je tourne lentement ces pages, allumant au bas de chacune d'elles, comme un grain d'encens pieux, la flambée d'un souvenir, — flamme brillante qui s'anime d'un tressaillement de résurrection.

Si, donc, j'avais à présenter ces saintes bénies, je pourrais dire, simplement : mes femmes... Mais ce mot — sans autre explication — aurait une fatuité de pacha ou de jocrisse.

Et, cependant!... Ces maîtresses superbes ont couché dans mon imagination; mon esprit s'est marié souvent; tant de fois j'ai vécu une longue semaine très fidèlement avec la même femme, promenant à mon bras sa chimérique apparition, pensant pour elle et ayant, avec cette compagne docile, des causeries longues et minutieuses sur les sujets qui m'intéressaient. Ces

bavardages n'avaient rien de fatigant puisqu'ils ne proféraient pas un mot sonnante; ces ménages étaient délicieux parce que j'avais toujours raison, faisant, sans anicroche ni humeur acariâtre, tout ce qui me plaisait et pas autre chose; aucune concession banale, pas de note de couturière, pas de poignées de main données à mes amis derrière mon dos... Et ces grandes passions, je les finissais tout simplement par la rencontre d'une autre femme qui me plaisait davantage.

Ce mormonisme intellectuel, perfectionné, commode et si peu encombrant m'a fait, sans scènes violentes, l'amant de quelques créatures splendides ou affreuses, jaunes, blanches, d'une diversité indicible et, quelques-unes, si éloignées que je n'ai jamais pu contempler que leur portrait. Je dois même reconnaître que je ne suis pas très sûr que toutes ces exquises maîtresses aient jamais existé.

Avec une de mes dernières épouses impondérables — une dame d'un certain âge et qui avait fait de la littérature — nous avons cherché à

nous expliquer ce besoin réel que l'homme éprouve de prendre, dans une femme entrevue ou devinée, une compagne imaginaire, une maîtresse-fantôme, une conjointe spirituelle de quelques semaines ou de quelques heures.

Nos idées, nos pensées, nos rêveries, nos aspirations ont toujours, malgré nous, par leur caprice ou leur fantaisie, quelque chose de féminin. Nous nous les représentons femmes. C'est dans la femme que nous trouvons la silhouette d'une de nos pensées, l'allégorie d'un de nos songes, et parfois on court après une femme comme si l'on cherchait à rattraper une idée. Nous faisons de cette femme la personnification, l'image de cette pensée; et quand une femme, rencontrée fortuitement dans la masse des passants, répond précisément à la conception quelconque qui, en cet instant psychologique, domine notre cerveau, nous nous jetons passionnément sur cette créature rare, unique, parce que son profil, sa toilette, son attitude ou un simple mouvement, donne une forme précise, un contour tangible à la notion vague qui

flottait en nous. Malgré nous, machinalement, nous cherchons sans trêve, dans la circulation qui nous environne, la femme du moment ; nous les regardons toutes, épiant véritablement le passage de « la dame de nos pensées » — tout comme nous essayons une série de chapeaux pour trouver, dans le tas, celui qui va à la conformation spéciale de notre crâne.

Je ne sache point d'occupation meilleure que cette chasse : la contemplation de ces comédiennes parfaites, benoîtes pécores, avec leurs airs de regarder une hostie, rusées commères qui couvent leur incandescence. La femme sait s'arranger si précieusement pour cet effet à produire. Elle est, à la fois, un croquis soigné, maniéré, et toute une scènette de comédie. La duchesse pincée qui, au dessus de la page de son paroissien armorié, caresse d'un regard les plantureux mollets du suisse ; une fille de rien qui fait l'aumône orgueilleusement pour exhiber avec prétention une paire de gants neufs ; la chaisière qui se mire dans les vitres de l'aubette aux journaux pour voir l'effet de ses rubans

fanés, et, au coin du trottoir, la balayeuse qui s'arrête pour rafistoler ses loques et remonter le paquet de crin qui lui sert de tournure. La blanchisseuse qui guigne avec des envies l'étagère du parfumeur et renifle du vice, et la fillette, mains jointes et très recueillie, qui prie :

Sainte Marie !  
Que j'aie un mari !  
Saint Josse !  
Qu'il ait un carrosse !

Tout cela est banal, et si intéressant. Ces poses sont jolies, ces soins sont apprêtés. Tout est bien mis en scène. Tout est gentillet en ce que fait la femme quand elle se sait regardée. Un rien : les précautions d'une dame avant de traverser la boue de la rue, ou ses menues manières pour épingle une voilette, ou bien la petite appréhension qu'elle minaude quand, du bout de la lèvre, elle goûte si le potage n'est pas brûlant. Cela est soigné, soigné à l'extrême. Et voyez, alors, le tressaillement chaud d'orgueil avec lequel se redresse une petite bourgeoise qui se sent fixée avec attention par un bel-

lâtre; l'air vainqueur de cette femme dit bien que le piège a donné, que la ruse a réussi et que c'était bien pour cet engluement que tout avait été machiné et combiné. Plaire à l'homme, lui convenir, allumer l'étincelle d'amour et faire éclater la conflagration des sexes, c'est leur travail obstiné à toutes, de la marchande d'oranges à la ballerine qui se fait des yeux, depuis la petite pensionnaire qui songe déjà, jusqu'à l'ouvreuse qui rêve du plastron de l'huissier, jusqu'à la cuisinière rougeaude qui se frotte aux messieurs qui viennent voir madame. Ces mâtines-là sont toujours à leur rôle. Elles savent que nous les contemplons, que nous cherchons, que nous choisissons. Et nous flânons. Les satyresses astucieuses défilent : elles déclament le poème de leurs élégances, elles aiguissent leurs yeux où rient des énigmes, elles se pavanent avec des ronrons, elles fourbissent leurs provocations, elles jouent de l'ensorcellement. Le hasard, un voisinage de stalle, une heure de voyage dans le même wagon, une rencontre au coin d'une rue, une apparition à une

fenêtre, le carreau d'un fiacre au trot, les fait passer, comme des vues de lanterne magique, à travers nos songeries qui demeurent indifférentes jusqu'au moment où une des visions, soudain, s'éclaire radieusement. Un frisson vous arrête net, et dans votre cœur, ouvert à deux battants, l'inconnue entre, royalement. Cette inconnue, c'est celle qui, entre toutes, par un détail, par sa coiffure, par son profil, par un exquis je ne sais quoi, personnifiait plus exactement l'idée que vous portiez alors en vous. Cette femme vous a croisé à l'heure fatidique — et c'est cette coïncidence, faisant se rencontrer une idée et son image, qui produit le choc passionnel et rive la chaîne des sentiments.

Des héros enthousiastes mais naïfs — comme tous les héros — dès qu'ils ont ressenti cette impression, courent, se fatiguent, perdent le sommeil, s'achètent des concierges, achètent trois paires de gants par jour, font des visites, gâchent des heures. Aveuglement ridicule, fougue malheureuse. Cette femme, en somme, n'est que la femme d'un moment donné, et non

certes pas la femme de toute la vie, — nos dispositions, fort heureusement, sont plus changeantes que cela. Certains types de femme nous donnent, du reste, une sensation que nous traduisons très justement par le milieu ou le moment même auquel ces êtres semblent s'adapter particulièrement. Ainsi, il y a des femmes d'Avril, dont la jeunesse claire est en fleuraison; des femmes d'Eté, plus mûres; il y a la femme pour voyages, la femme des jours bougons et des jours de pluie, et tant d'autres. Donc, quand on a, par bonheur, trouvé la femme précieuse dont on portait déjà vaguement en soi une vision informe, qu'on s'imprègne follement de cette image, qu'on l'adore et qu'on la porte dans un reliquaire de souvenirs. Inutile de traîner cette personne devant toute la badauderie avec le sot orgueil de prétendre faire savoir à tous, comme par voie d'écriteau : tenez, vous autres, j'ai trouvé; voici mon amour!... Au lieu de cette parade bête et embarrassante, le délicat séquestre l'image adorée dans un idéal inviolable; il l'enveloppe d'une idolâtrie respec-

tueuse, et la vision, de plus en plus intense, demeure à ses côtés pour lui seul dans une cajolante intimité. Un semblable commerce immatériel reste pur de toutes les petites choses ordurières de l'existence, ces bas détails sur lesquels les plus sublimes pensées s'écroulent et pourrissent. Seul, véritablement, il exalte la femme et la déifie en lui laissant la gloire de ses qualités sans l'ombre d'un défaut. La femme évoquée préside ainsi, avec tant de charme, ces épanchements de cœur à cœur, où elle n'a rien à dire. L'homme exécute seul le morceau de causerie à deux voix. Il y a tant de femmes, hélas ! qu'il ne faut pas laisser parler ; leur bouche jolie est pleine de crapauds ignominieux — et l'on est tenté de dire : taisez-vous... je vous entendrai mieux.

Ces ravissantes images, reines des amours silencieuses, conservent alors, dans leur grâce intacte, ce qu'il y a de plus séduisant en elles : l'aspect, le dessin, la ligne.

Je sais qu'il existe une école moins contemplative, l'école de ceux qui démantibulent leur

montre pour regarder comment cela marche, des curieux qui veulent se rendre compte et voir ce qu'il y a dedans. Ce sont des philosophes, des moralistes, des physiologistes, des empailleurs qui veulent obstinément découper le sujet et voir comment il est fait. Ils s'entêtent à étudier la femme et à pénétrer l'art féminin, le plus rébarbatif, le plus indébrouillable des mystères sur lesquels le Temps a usé ses patientes veilles.

La femme est une poupée qui a des migraines. C'est un délicieux sujet à parure et à toilette ; un paquet de nerfs qu'il ne faut pas remuer ; et il doit nous suffire de lui apporter des vers et des bonbons. La femme est honnête : elle enseigne le vice à sa fille en lui donnant de bons conseils ; elle est sincère : elle finit par croire, de la meilleure foi du monde, que le fard est le véritable ton de ses joues ; elle est religieuse : elle fait des neuvaines pour obtenir de la Sainte Vierge un amant blond et une armoire à glace ; elle est rangée, car elle tient très pratiquement les écritures complexes de son cœur, et elle n'est pas méchante, mais elle fait un drôle ou un

benêt d'un honnête homme trop épris. Dans l'art de la femme, on trouve de la physiologie et de l'escamotage, du flair, de la bonne aventure, de la confiserie empoisonnée — et de tout. Vestales embrasées, chercheuses d'idéal, savantes de haut goût terrifièrement expertes, astucieuses dissimulées, vous resterez, devant l'Eternité, les âmes inconnues, et un effrayant point d'interrogation demeurera toujours planté au bout de cette question immense : à quoi pensent les femmes qui font de la tapisserie ?

Depuis le beau temps que la Science court après la Vérité, les jobards ont fait inutilement infuser tant de considérations morales et philosophiques sur la femme, tant de mots, tant de principes ont été élaborés et jetés dans cet abîme de contradictions, et on confectionnera encore une telle nuée d'arguties autour de cette invincible complexité, qu'il est bien plus sage de donner tout de suite sa langue aux chiens et de passer à autre chose. J'en reviens donc au principe : bornons-nous à les regarder, ces dames ; c'est une galanterie à laquelle, elles et nous, nous gagnons tous.

Je vois, je sens dans la femme un morceau d'art et de littérature, une littérature rose et bleue, un art qui s'agite, se cambre et fait des manières. Les blondes appartiennent à la poésie, et les brunes, c'est de la prose. Sujets enjôleurs et captivants, que la toilette, comme un style plein de soins, pare, enjolive, développe et commente. On a dit que le style c'est la toilette de l'idée. Dans cette prose taillée, cousue, brodée, dans ces phrases de nuances bien mariées, on découvre des subjonctifs violets, des noirs violemment impératifs et des bleus simples, à l'indicatif. Les rubans, agités, font des incidentes, avec des métaphores choisies en dentelles. Dans l'échancrure du décolletage, baye une coquine interrogation avec quelques points mignons... Voilà l'adorable souci de l'extérieur qu'il faut admirer et considérer béatement et respecter avec d'ardentes dévotions pour trouver en la femme un objet plus fini, plus parfait que les œuvres nées de nos mains artistes : statuette animée de grâces, de mouvements ondoyants et de sinueuses coquetteries.

Au lieu de respecter ces combinaisons ingénieuses, ces artifices si réfléchis — car la femme connaît à la perfection le degré et le mode d'habillement qui lui siéent — des mains brutales se plaisent à lacérer et à saccager cette précieuse enveloppe. Ici, l'amour disparaît complètement. Ces sacrilèges ne comprennent rien à la féminité. Le déshabillage avoue l'envers du décor; l'illusion s'évapore; on découvre les trucs et les fraudes, les barres d'acier, les dessous penauds de la mise en scène; et, au lieu des jolis apprêts de la femme toiletée, on trouve les postiches complaisamment trompeurs, la poudre du cou, le capiton du corsage, les roueries qui mijotent sous un crâne étroit et les idées sales qui grouillent dans le cœur. Ils appellent cela pénétrer dans l'intimité, ces rustres... Non, il ne faut pas trop connaître les femmes qu'on aime. Un poète abandonna la plus ineffable des maîtresses — parce qu'elle ne savait pas mentir. Exquisité de la duperie charmeresse que sanctifia Baudelaire dans *l'Amour du mensonge*.

La passion noble, cette envolée mystique, quand elle se fait charnelle et accolante, devient un accaparement idiotifiant qui annihile; à la belle exigeante, il faut une servilité de tous les instants, poings et pensées liés — et ces exaltations de roman, peu à peu, s'émiettent en désillusions, en écœurements — quand elles ne finissent pas au fond de la rivière...

Les fiers élans d'un amour de choix exigent une liberté et un goût d'amateur, des tendresses qui ne sont que des attentions de collectionneur. C'est la jouissance exquise d'une nature tempérée qui ne s'emballe pas dans des fougues de garçon boucher, de mâle braséant. Ce tempérament délicat reste à quelques degrés au dessus de zéro. L'amour pratique, fonctionnel, demeure une hygiène sage à laquelle on ne mêle pas la femme pure et belle, la créature chèrement vénérée dont les finesses seraient trop cruellement fripées. Elle se dégraderait à ces triturations. Il y a femmes pour tout. Et il est malséant d'unir, dans la même personne, le rêve qui plane et le soulagement qui souille. Une

organisation décente comporte des déesses logées en des tabernacles inviolés et des servantes pour les basses œuvres, des idoles et des femmes... de chambre. Mais ne nous servons pas de la femme que nous aimons. N'approchons même pas trop près d'elle. Certainement cette femme convoitée a des défauts physiques et moraux; elle s'applique ardemment à les dissimuler : respectons la prévenante politesse qu'elle fait ainsi à notre goût et ne la forçons pas sottement à se montrer dans sa trop naturelle imperfection. A quoi bon écraser notre rêve contre une épaule maigre ou un cerveau qui ne comprend que Montépin?... Les femmes il faut les rêver en les admirant à distance, comme Chérubin regardait sa belle marraine. J'ai été, une bonne demi-heure, sérieusement épris d'un menton et d'un carré de joue trouvés dans la cohue d'un bal masqué; si j'avais dit un mot à cette inconnue, c'eût été pour la supplier de garder son masque et son silence, car il est fort possible qu'elle eût le nez rouge, un accent berlinois ou des relents d'ail dans

la bouche. Et c'est grâce à ma prudence, si élémentaire, que j'ai conservé dans mon souvenir la vision gentiment coquine de ce menton fripon.

L'amour qui dépouille cette délicatesse de pensée et veut s'empoigner à pleins bras, se heurte à de vilaines petites choses, se déchire et pantelle. L'amour qui se fixe, l'Amour Eternel, c'est celui qui ne se prolonge pas, c'est la passion qui n'a qu'un prologue. « Il n'y a de beau, en ce monde, que les romans qui ne finissent pas » écrivait Jules de Goncourt dans une de ses lettres. Et Gautier avait déjà dit avec mélancolie :

Le bonheur est l'éclair qui fuit sans revenir,  
Hélas ! et pour ne pas oublier qu'il existe,  
Il le faut embaumer avec le souvenir.

Que peut devenir une si frêle émotion dans les fadeurs des mamours, des pinceries, des gentillesses mignotées avec des noms de bestioles et de légumes ? Une charge abêtissante, une farce qui se termine : conjugalement. La loi, très officielle, enterre votre liberté dans

la concession d'un ménage à perpétuité ; un corps à corps sur les ennuis du tous les jours, un train-train de misères, avec les chicanes de gens qui se connaissent trop et les vociférations d'une marmaille qui se transforme bien vite en mauvais drôles vous appelant le vieux. Notre civilisation, toujours passée dans son uniforme de gendarme, veut que l'amour traîne une chaîne écrasante et fasse commerce d'articles de code et de paperasses à signer. Nous avons, fort sérieusement, la cocasserie de nous faire aimer par autorité de justice. Alors, nous cloîtrons notre proie, cette pénitente de l'amour, dans une possession égoïste, l'accaparant avec avarice. Tandis que je souhaiterais qu'un homme, dans la pureté de sa passion, pût dire à un ami qu'il sait de goût cultivé : « Venez donc voir la ravissante femme que j'aime, » — comme on dit : je tiens à vous montrer mon Carpeaux. Une pratique de sentiments bas et de vilaine jalousie nous empêche de dire à un frère d'art : « cette femme est belle, adorons-la ensemble »... L'Histoire nous radote, il est vrai, que la seule

application connue de cette généreuse théorie coûta la vie à un roi de l'antiquité. Mais je suis convaincu que l'Histoire — comme toujours — ne nous dit pas tout. Un bouton dans le dos ou un défaut du genou devait déparer l'intime splendeur de M<sup>me</sup> Candaule, et c'est pour que cet affreux secret, odieusement dévoilé, ne demeurât pas la proie d'un étranger que la femme contraignit Gygès à prendre la place du royal époux.

Mais encore, l'amour, suivant toutes ses conventions traditionnelles, porte en soi une autre cause de répulsion : il appartient à tous. L'amour, c'est comme la politique, tout le monde s'en occupe — ce qui lui donne une fade vulgarité. Tout individu, brute, assassin, politiqueur, trouve une femme à sa taille, un amour fait pour lui. La femme, dans l'ensemble de son sexe, aime tous les hommes. Elle subit un accommodement facile, sans choix, qui consent, les yeux fermés, et qui enlève, à notre conception du féminin, cette délicatesse maniérée qui nous le rend surtout

précieux. La femme, en général, est la chose de la foule. Et l'on fait alors partager à la femme la mésestime que l'on professe à l'égard de l'homme lui-même. En d'autres termes, la femme devrait être un honneur dont nous ne serions pas, tous, si facilement dignes.

Or, quand la femme, par le dépouillement du moindre de ses charmes, rogne son prestige devant nous, elle ne nous représente plus que la jouissance charnelle sur laquelle tous les siècles d'hommes et d'animaux se sont vautrés. Dire que le premier homme, un sauvage stupide, a éprouvé, lui déjà, ce même tressaillement des sens ; dire que l'amour glouton reste et restera matériellement fixé dans l'immuable et éternelle identité de l'acte brutal, ordinaire — où il n'y a plus d'étonnement. Pourtant, nos cerveaux perfectionnés, nos nerfs plus subtils dans leur perversion tracassée, doivent demander mieux, chercher une plus rare sensation que cette routine d'embrassement pratiquée et consommée depuis toujours et pour toujours avec une insatiable gourmandise. Mais non. Van-

tards de nos progrès, nous ne trouvons que le leurre de cette fonction qui nous domine. C'est à décourager les bêtes que nous sommes !

Puisque nos sens sont enchaînés, c'est à nos songes, donc, qu'il doit appartenir de mettre de l'espace et de l'ivresse autour des désappointements de l'amour. Que l'amour, paré de jolies tromperies et de futilités chères, s'épanouisse dans la mystérieuse mélancolie d'un long et vague désir comme en un culte d'idéalité. Portons aux pieds de ses autels roses notre inextinguible faim d'impossible et, comme des prières, nos aspirations vers l'irréalisé. La déesse Femme, adorons-la

...comme on aime une étoile :

Avec le sentiment qu'elle est à l'infini.

Extases béates, voluptés tranquilles de la contemplation, s'en tenir là, c'est sagesse. Il est imprudent de demander aux rêves de devenir autre chose que des rêves, car toute réalisation est un écrasement endolori.

L'Amour, dans sa pureté, est une idolâtrie. Son auréole fascinante est précisément le mys-

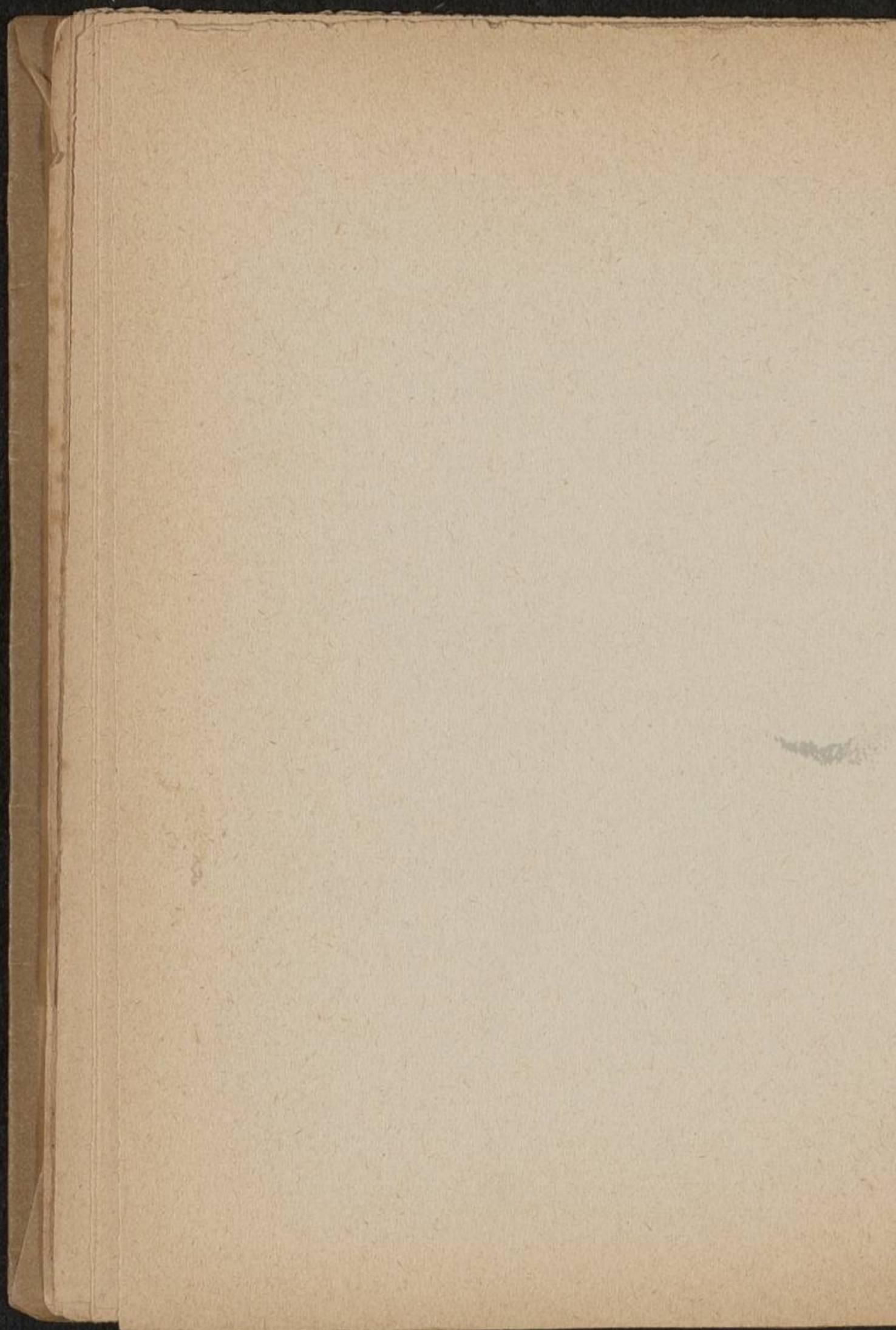
tère, mystère exaspérant, plein d'angoisses et qui nous montre d'ineffables visions de tendresses irréalisables vers lesquelles il doit nous suffire de tendre les mains éperdûment.

L'Amour solennise le Désir clément et généreux dont les promesses demeurent sans déception parce qu'elles sont vaines comme tout ce qui est joie. Le bonheur est une fiction greffée sur une espérance. Tous les paradis sont les calendes grecques de la félicité.

Le paradis, au fond duquel j'ai installé mes Saintes, belles et vilaines, est un sanctuaire intime où je m'absorbe comme un Barbe-Bleu, bien inoffensif, qui vient rendre visite au caveau de ses épouses.

Et ces très adorées, ces chères miennes, je les retrouve, — vivantes, pour moi seul, dans une religion d'idéal extatique, — en soulevant lentement ces pages, ces souvenirs d'Elles....

PETITE MARQUISE



A la bonne franquette, avec un sans-*façon* rustique, les préparatifs ne furent pas longs. On avait jeté sur l'herbe une grande nappe écrue ; bientôt les provisions furent déballées — et tout est prêt.

On s'assied, on s'étend, on s'étale tout autour, et c'est, à la lisière du bois, dans les hautes herbes, sous la gaieté du soleil, un sémillant tableau de robes claires, d'ombrelles bigarrées, de chevelures blondes, de rires, d'appels, et les plaisanteries allument des joies dont le bruit se

sauve sous les arbres impassibles dodelinant gravement leurs hautes cimes.

Ma voisine, en me passant une rose à la boutonnière, m'a désigné pour son servant.

Une brune, nerveuse, aux minceurs élégantes. Ce jeu de dînette l'amuse follement, et elle cache ses rires derrière un grand éventail de satin noir couvert d'appliques jaunes et qu'elle manie avec des mouvements expressifs et des adresses de prestidigitatrice. Elle est à demi couchée, le buste, avancé en une jolie torsion, reposant sur l'avant-bras dont la manche glisse peu à peu. Elle laisse dépasser, sous le volant de sa jupe, un soulier juste, brodé d'or, et un bas de soie bleu qui habille une cheville fine. Dans tout ce petit être babillant, frémit un mouvement de lignes gracieuses toujours agitées ; et cette vie intime vient se montrer par ses yeux qui coulissent sous de longs cils nettement pointés, des yeux d'un brun chaud dans lesquels une multitude de petits points jaunes partent comme des bulles : un pétilllement de champagne. Le teint est singulier, mal portant,

jauni avec des rousseurs sur lesquelles la poudre laisse des tons d'une pâleur fausse. Dans les ombres remuantes de sa chevelure nouée à la diable, elle a piqué des violettes. Cette précieuse, pleine de petites manières, a des abandons et une grâce apprivoisante qui flanque la gêne à la porte. Ce sont des manières qui ne sont pas des manières. La cadence lente des chairs, soulevées par la respiration, se suit dans l'échancrure du corsage dont le bâillement, très à l'aise, ne proclame pas : la correspondance n'entre pas ici. Non, elle ne la fait pas à la poésie, ma voisine ; l'éther n'est pas son élément ; il y a beau temps qu'elle n'effeuille plus les marguerites et elle a, sur certains chapitres, un je vous en moque qui a l'air de mesurer la hauteur des moulins. Sur ce que le Solanio de Shakespeare appelle « la grand'route de la conversation », elle prend le bord extrême, elle suit la crête glissante de l'accotement, s'amusant à des jeux d'équilibre, très habile à se rattraper et à se sauver en rencontrant des plaisanteries qui ont la mine de sorcières travesties en saintes. Elle met ses pensées

dans des phrases à double-fond et elle trouve des mots qui ont la saveur d'un grain de piment délayé dans un bol de lait — mais soudain, elle s'arrête, habilement interdite, cherchant, avec un étonnement profond, très intrigué, ce que vous avez bien pu entendre par une chose si simple... Cela, dit d'une voix bizarre, avec des intonations fausses et des sons qui ont quelque chose des vibrations d'une corde de guitare. Et alors, des rires longs, nerveux qui mettent en joie tout son corps en descendant le long de la peau en courts frissons que l'on devine à travers la robe.

Cette créature fantasque, vaporeuse, indéfinissable produit sur les nerfs un agacement tentant, amenant comme la séduction de certains alcools; et c'est une sensation sentie par elle aussi et voulue par elle. Cette femme a un peu d'absinthe dans les veines.

Elle rappelle ces minaudantes marquises des temps poudrés, ces poupines mignonnes, dans leurs grands falbalas de soies à ramages, Calixtes à la mouche assassine tenant leur cour

au pied d'un polisson d'Amour sur l'herbe douce d'un boulingrin méthodiquement jardiné. Des Clitandres complimenteurs tressent des madrigaux, et la belle disserte sur le Tendre avec des soupirs chatouillés et des mots tout nus que les alcôvistes friands recueillent pour leurs tablettes.

Ce repas sans fourchette la divertit divinement. Ses ongles clairs farfouillent à même dans les plats de grosse faïence bleue. Elle grignote de menues bouchées et montre le rose de sa langue en essuyant ses lèvres à la serviette que nous partageons.

C'est un amusement gamin qui la ravit.

La fraîcheur de l'ombre et le parfum des verdures la grisent d'une ivresse vague. Elle se fait engageante et capiteuse ; elle s'exerce à des charmeries qui émoustillent et provoquent ; un mot dit un peu plus bas semble attiser une escarmouche flirteuse. Alors, cette téméraire enfileuse d'amourettes — qui a toujours l'air de jongler avec des poignards empoisonnés — bat en retraite et, d'un coup de son grand éventail

noir, chasse comme un vol d'amours qui l'environnent.

Agacée, elle s'effraie bruyamment d'un verre renversé; elle a des maladresses qui ne semblent pas si maladroites; elle fourre ses doigts dans une sandwich et se laisse essuyer les mains, très lentement, tandis que ses lèvres, troussées d'une moquerie drôle, équivoque, esquissent un sourire en devinette.

Lasse, elle écoute — mais comme songeant à autre chose de doux — le gazouillement des oiseaux. Elle suit, d'un regard trouble, un désir intime, inavoué, qu'elle regarde passer dans ses idées, et machinalement, elle s'évente, ce qui agite, au bout de son bracelet, un ancien teston d'argent au croissant à l'effigie de Henri II.

Des moineaux effrontés, là, devant nous, font comme chez eux; et ma voisine, absorbée, pense à quoi?... Elle a l'air d'attendre que saint Antoine passe.

On se lève. Nous allons cueillir le dessert le long des noisetiers.

Les groupes se séparent, se dispersent.

Nous traînons sous les arbres, dont les branches vont gaminer les unes chez les autres et se font des agaceries. Le soleil dore les cimes et coiffe la forêt d'un diadème; il coupe d'une belle balafre d'or l'ombre douce que le feuillage verse sur le chemin. Les nuances jeunes du printemps, les verdure neuves, les fleurs nouvelles, les odeurs de sève imprègnent la forêt ombreuse d'un émoi tendre, et les voix se font plus basses et les mots plus doux. Un souffle frais fait onduler les fougères, la chaleur vous dit de vous arrêter, les oiseaux chantent l'amour — et le soleil fait un singulier métier. Une rumeur paisible, qui passe sous les arbres, emporte un murmure de confidences et d'aveux.

Nous marchions, embarrassés, ne sachant plus trop que dire. Notre causerie jouait à Colin-Maillard avec les mots qui se dérobaient et nous nous laissions aller aux saugrenuités sournoisement dites.

— Oui, vous méritez une belle récompense, dit la belle indéchiffrable dans un enjouement.

— Qui est ?

— Êtes-vous bien exigeant, fit la jeune femme en avançant la joue.

— Très exigeant : je demande... un baiser.

— Comment !

— Un baiser de poupée.

— Oh !

— Sur votre main.

— Sur l'ongle de mon petit doigt.

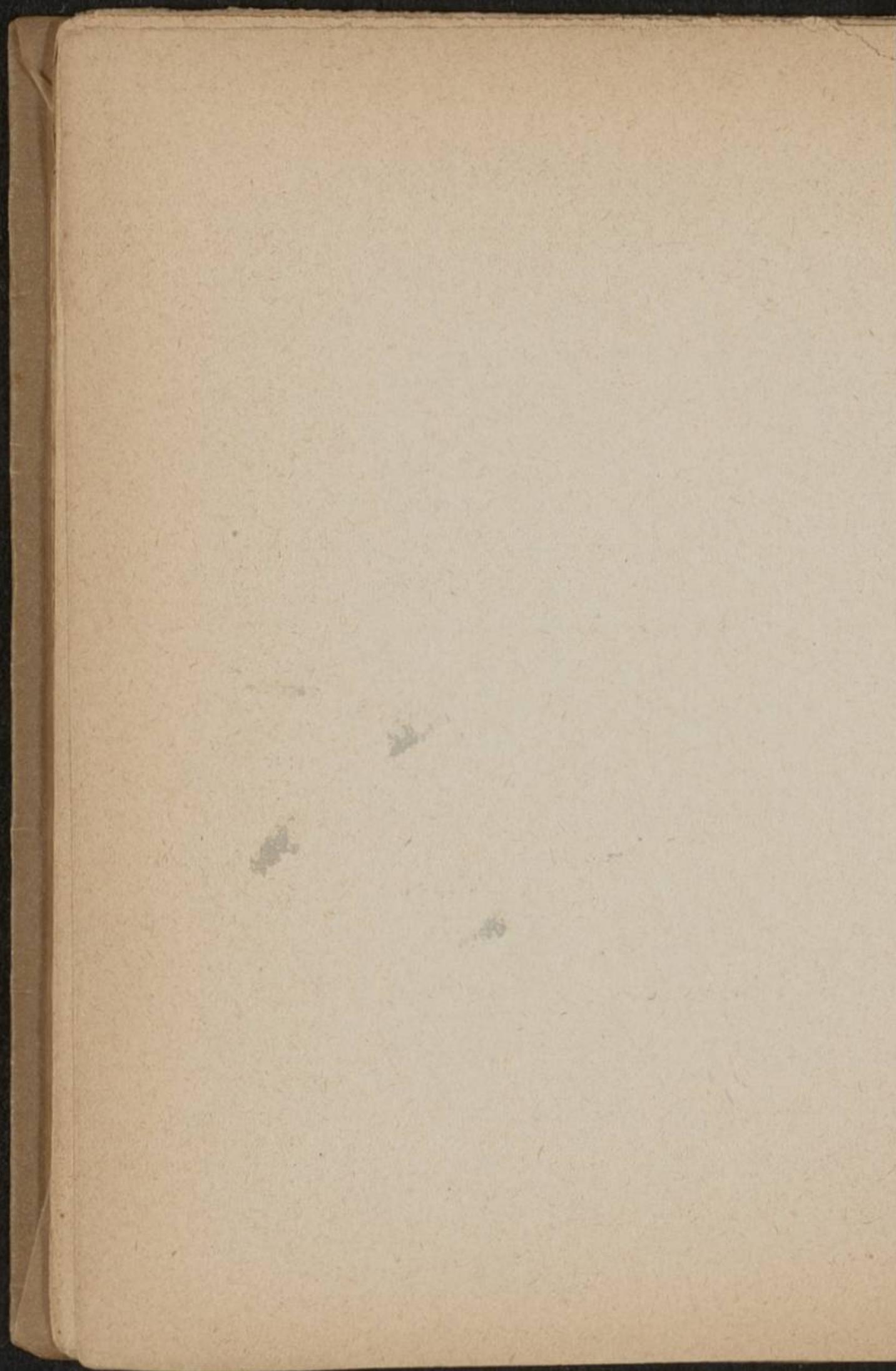
— Ce peu est déjà tant.

— Puisque c'est une dette...

Alors, la maniérée, avec des lenteurs dédaigneuses, mit d'abord son gant.

Et le vent passait dans les feuilles un bruissement doux de caresses.

?



. . . . .

— Ohé! Ohé! Les femmes de chambre!

. . . . .

— Faites donc attention, vous accrochez ma dentelle avec votre chaîne de montre.

— C'est la troisième fois que cela m'arrive. Je n'aurais pas dû l'amener ici. C'est une gêne de montre...

— Ce n'est pas une raison pour m'arracher...  
Imbécile!

— Ange! Elle m'a appelé imbécile! Et l'on dit que l'intrigue est morte!...

. . . . .  
— Oui, Messieurs, le bal masqué, section nouvelle du museum d'histoire naturelle, on y voit, sous ses formes les plus diverses : le masque, animal muet, de la famille des huîtres empailées... Hé, garçon ! par ici... « tu vois bien cette tête, cette jeune et charmante tête ; eh, bien ! cette tête, tu la vois bien, dis ? — Je te la donne » — pour une limonade, avec la croix de ma belle-mère par dessus le marché !... Mais, garçon, mon ami, serais-tu un fonctionnaire dissimulé sous cette tenue ? ta veste est odieusement écourtée... à côté de ce bal masqué tu es un mal basqué...

. . . . .  
— C'est promis, cher Monsieur, j'attends votre visite.

— Et quelle est l'heure, belle dame, à laquelle vous... ne recevez pas ?

. . . . .  
— Hein ! Ce corsage, quelle représentation !  
— Loue les avant-scènes.

. . . . .

Et une rumeur sourde bourdonne de toutes parts, un bruit confus de conversations, d'appels, de cris, d'exclamations glapies en fausset.

Un tournoiement immense confond en une foule compacte, enchevêtrée, et gaiement bigarrée d'ors et de satins, des pierrettes évaporées, des diables noirs et des fées bleues, des Espagnols en velours et des Anglais en toile à matelas, des généraux et des ramoneurs, des mousquetaires et des campagnardes décolletées, des dominos multicolores et des cantinières et des marquises : fraternité charivarique de toutes les professions et de tous les peuples, pêle-mêle, en une salade funambulesque, énorme, de masques et d'habits noirs que l'orchestre remue en mesure sous l'embrasement des lustres. La trépidation violente de cette ronde insensée empoigne les murs ; et le monument lui-même, tout entier, semble se laisser entraîner à suivre la sarabande générale. C'est une agitation d'affolés, une sauterie désordonnée, étouffante et meurtrissante — une *cohue-bohu*.

Dans le couloir des loges, ouf ! on trouve un

peu d'air moins poussiéreux, un peu de calme.

Là, se promène, seule, une petite femme masquée, l'air assez indifférent.

Elle porte, avec une aisance délurée, le costume simple d'une fringante soubrette d'aquarelle : une robe de velours brun, courte de tous les côtés, coupée carrément sur la poitrine découverte; l'étoffe brune tranche sur la matité des chairs et montre, entre de jolis reliefs, ce creux où si douillettement niche un billet tendre sucré de baisers. La main, gantée long et juste, tient une branche de lilas blanc. Un vapoureux badinage de dentelle fait bonnet sur un ébouriffement de cheveux blonds dans lesquels une poudre légère fleure subtilement. Le visage porte un loup de velours noir, sans barbe et très réduit de manière à laisser deviner un museau futé et des joues coquinement roses. Les lèvres, minces, pincées et brillantes. Une bouche mignonne à lapper du champagne. Un menton mutin taillé avec une triomphale insolence. On entrevoit des traits éveillés, d'une galante friponnerie, accommodés d'un rire contenu dans une attente

de joie; et le velours du loup s'illumine du mouvement de deux yeux ardents où roulent de lentes caresses sombres.

Une Dorine de Marivaux à la frimousse grivoise et jolie damnablement.

Une petite personne d'un nervosisme élégant, et fraîche, et pomponnée, comme issant magiquement de la citrouille de Cendrillon. Elle va, avec des balancements de sa taille bien prise, des contournements gracieux et des demi-tours cinglés de coups de jupes qui découvrent des mollets de soie mauve dans un fouillis de blancheurs brodées. Sa crânerie, sa mine badinante ont comme une perversion naïve, tout inconsciente, un air de ne pas y toucher, une ingénuité abominable qui, très innocemment, affame de désirs. Avec son indifférence artificieuse, elle vous ravage de convoitises libertines, la mignarde drôlesse, qu'on voudrait aimer à tort et à travers....

Elle se promène toujours.

Le couloir, dans une demi-clarté, avec son tapis éteignant le bruit des pas, a quelque chose

de discret, de retiré, qui fait que les conversations, plus intimes, se chuchotent.

Elle se tient là, ne se mêlant ni aux groupes, ni aux danseurs. Et cette inconnue cadre bien avec le mystère gris du couloir.

C'est une intrigue muette, le piquant du qui peut bien être cette sphinge nimbée d'une improbabilité d'amour?... Dans un instant, par une circonstance quelconque, elle disparaîtra...

Et la vision se sera, sans doute, évanouie pour toujours.

C'est l'image de l'occasion qui arrive et qu'on regarde passer, si tentante.

Des bouffées chaudes soufflent par l'entrée de la salle. Les épaules surchauffées sous les lustres, les chairs mises laborieusement en transpiration par les valse à travers la brutalité des bousculades, font une atmosphère moite, accablante, dans laquelle l'inconnue, avec sa tranquille fraîcheur de jeunesse, est plus attirante encore. Son costume pincé lui dégage adroitement les hanches. Elle a des airs de vaillance, de gaillardise luronne, de va de l'avant. C'est

une magnétique fascination qui irradie autour de cette énigme froufroutant, toujours avec le même calme, le long des loges et épiaut quoi? ou qui?

Elle continue sa flânerie désinvolte. Elle ne cherche pas; elle attend, mais quoi? ou qui?...

Un habit noir s'approche, lorgne et avec un rire très fendu :

— Vous devez avoir bien soif, ma belle, après avoir tant causé?

— Fichez-moi la paix.

— La paix! tiens! c'est mon journal. Ce sera pour demain matin, nous irons le prendre ensemble...

— Poseur!

— Voyons, sérieusement, acceptez du champagne et de l'amour... à discrétion.

La femme tire la langue à cette proposition galante; d'un détour insinuant, elle se faufile prestement vers le foyer, se coule, s'enfonce et se perd dans la foule bariolée. Là, on est pris dans un cahotement d'épaules et jeté d'un choc à un autre; on se trouve entraîné, endolori,

étourdi au milieu des rires, des parfums chauds, des pinçades, des enlacements et des défenses molles du traditionnel : finissez donc !

Des colloques allument un bombardement de mots usés. Des intrigues se font avec un nom de rue et un numéro. Le champagne met du pétilllement dans les cerveaux. Des gaillards démasqués invectivent la salle. Le chahut se démène, le boucan éclate, les voix éraillées, cassées, tempêtent sans adversaires et sans ripostes.

— Hé! là-bas... Le bœuf gras et les sept vaches maigres!...

— En avant la rigolade!

. . . . .

— Eh! bien, sémillante Italienne, tu devrais nous chanter : « dans un grenier qu'on est bien... ».

— Vous trouvez?

— Car tu dois rêver à l'amant sarde...

— Je ne sais pas.

. . . . .

— Oh! le vilain Arabe! Il est funèbre.

— Funèbre?... Alors, ma belle, je t'offre une place dans mon testament.

— Ce doit être chic, ton testament, horrible Bédouin.

— Je suis Haroun-al-Rothschild !

— Et tu soupes ?

— Hein ? Souper ? Mais quel âge respectable peux-tu bien avoir ?... Tu retardes douloureusement, ma toute belle ; on soupait du temps de nos pères, quand on avait de l'estomac — ce n'est plus le genre aujourd'hui.

— Va donc, pané !

— Erreur, ma petite. Je fais des affaires étourdissantes, je vends des pâtes alimentaires en caoutchouc : usage indéfini. Je suis un homme de progrès...

— Flûte !... Espèce de journaliste.

. . . . .

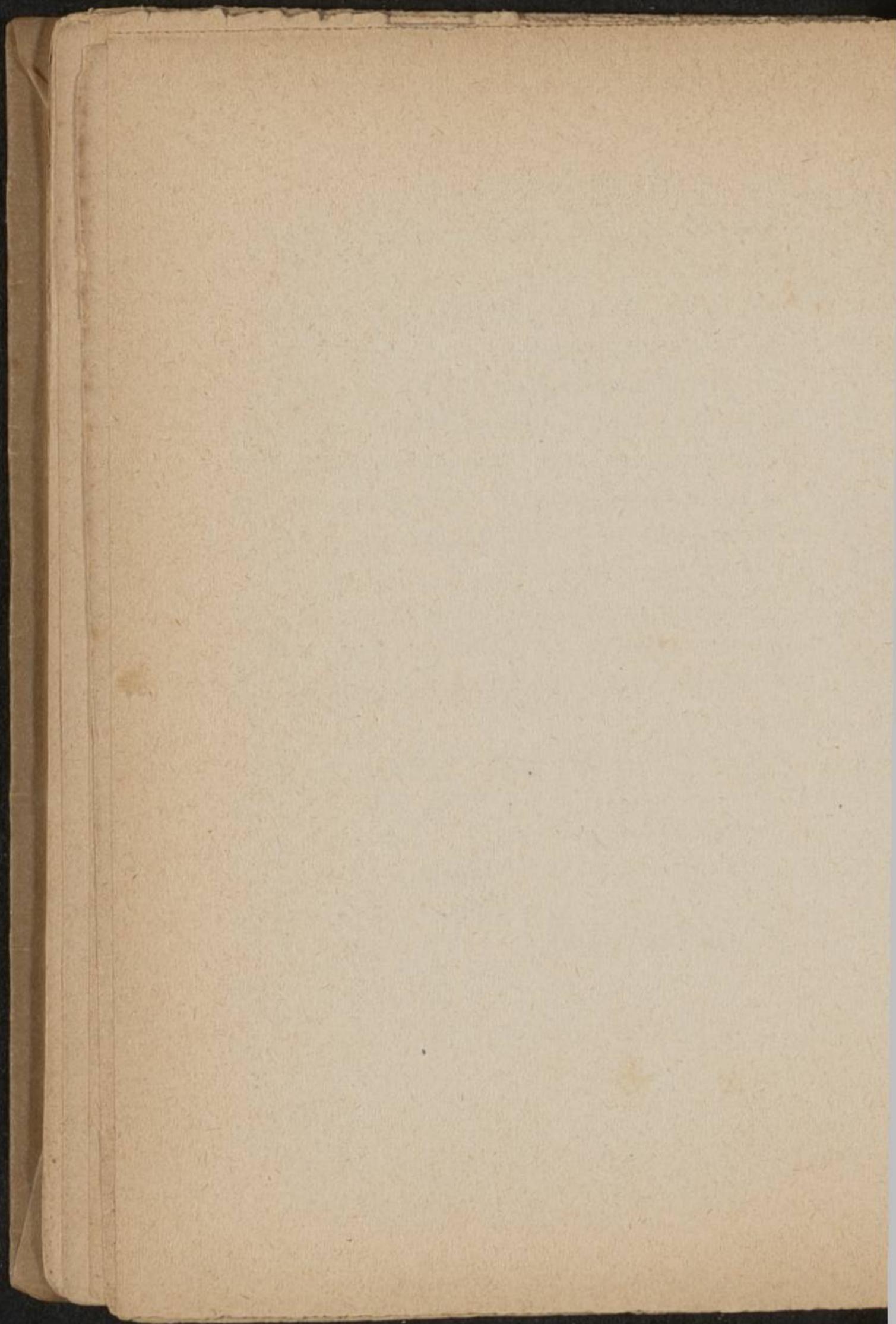
— Acceptez mon bras...

— Et tout ce que vous voudrez.

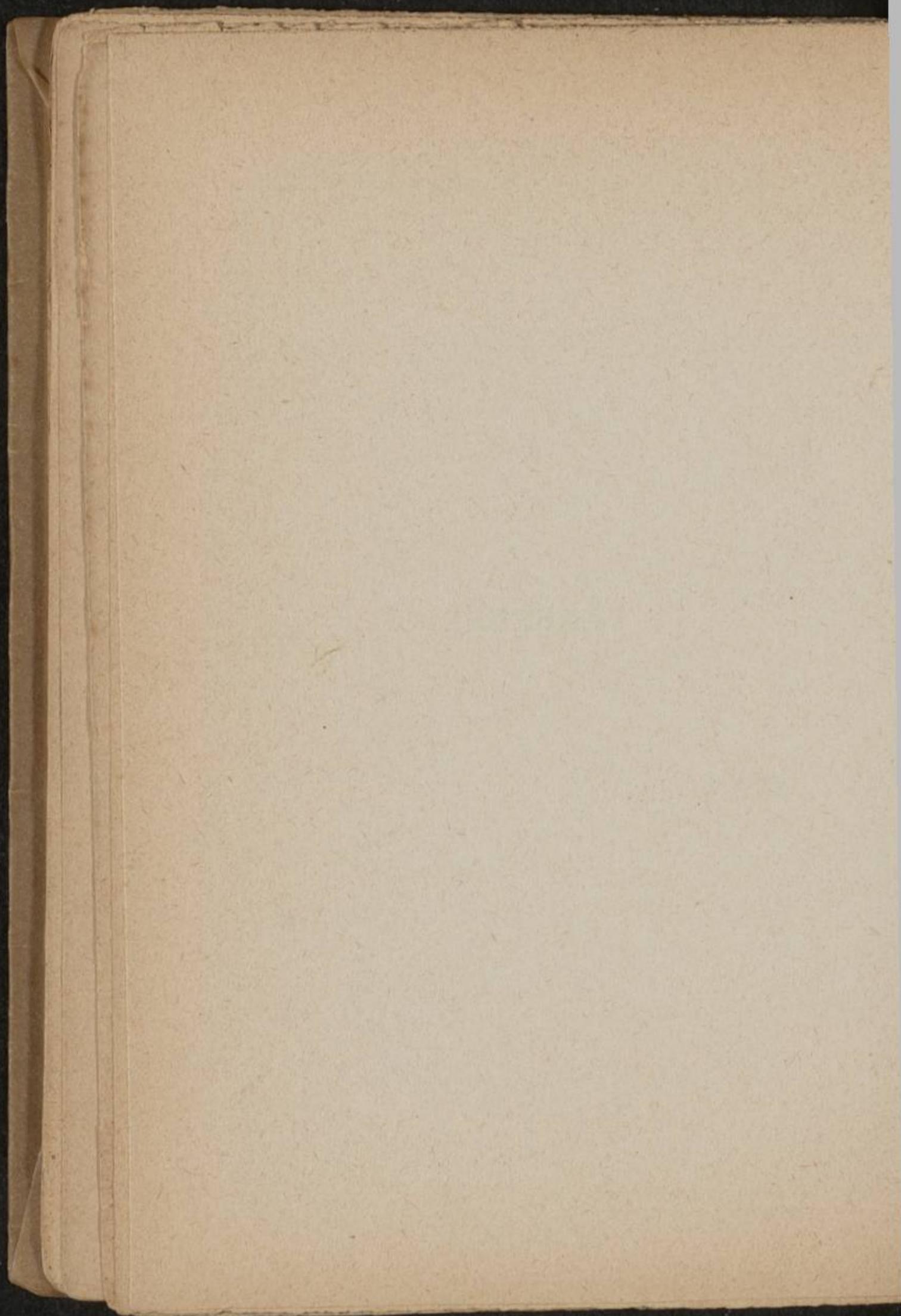
. . . . .

— Ohé ! les autres !

. . . . .



VERSEUSE



Veule, avec des airs de polissonnerie esquintée, établie lourdement derrière le marbre blanc d'un bar chargé de bouteilles, de verres et de cigares argentés, elle attend...

Elle est sanglée dans une toilette de friperie, satin fané, souillé, qui crève sous la poussée des graisses débordantes. La robe a craqué aux côtes et les boutonnières, avachies, sautent seules. Un décolletage cynique expose des seins exagérés et une boucherie flasque, pesante, poudrée comme le reste, comme la tête sur

laquelle tous les fards et toutes les peintures sont échantillonnés : blanc liquide, crème duchesse, fard des sultanes et sève sourcillière ; tout cela, trituré, fait un masque composite coupé par le sourire large et grassement canaille des lèvres au minium. Pour chevelure, une perruque foisonnante, tamponnée à la hâte, en coup de vent, et qui, avec ses nuances rougies au gaz, ressemble à des râpures de carotte.

Des instincts mauvais sacrent sur cette face crapuleuse. On voit la créature qui passe la jambe par dessus tous les scrupules. Dans l'œil de cette femme asservie, de cette femme qu'on se passe, de cette femme à l'heure, une haine du métier couve comme un besoin de vengeance qui s'amasse : un œil au pétrole.

Les hoquets secouent la masse du corps.

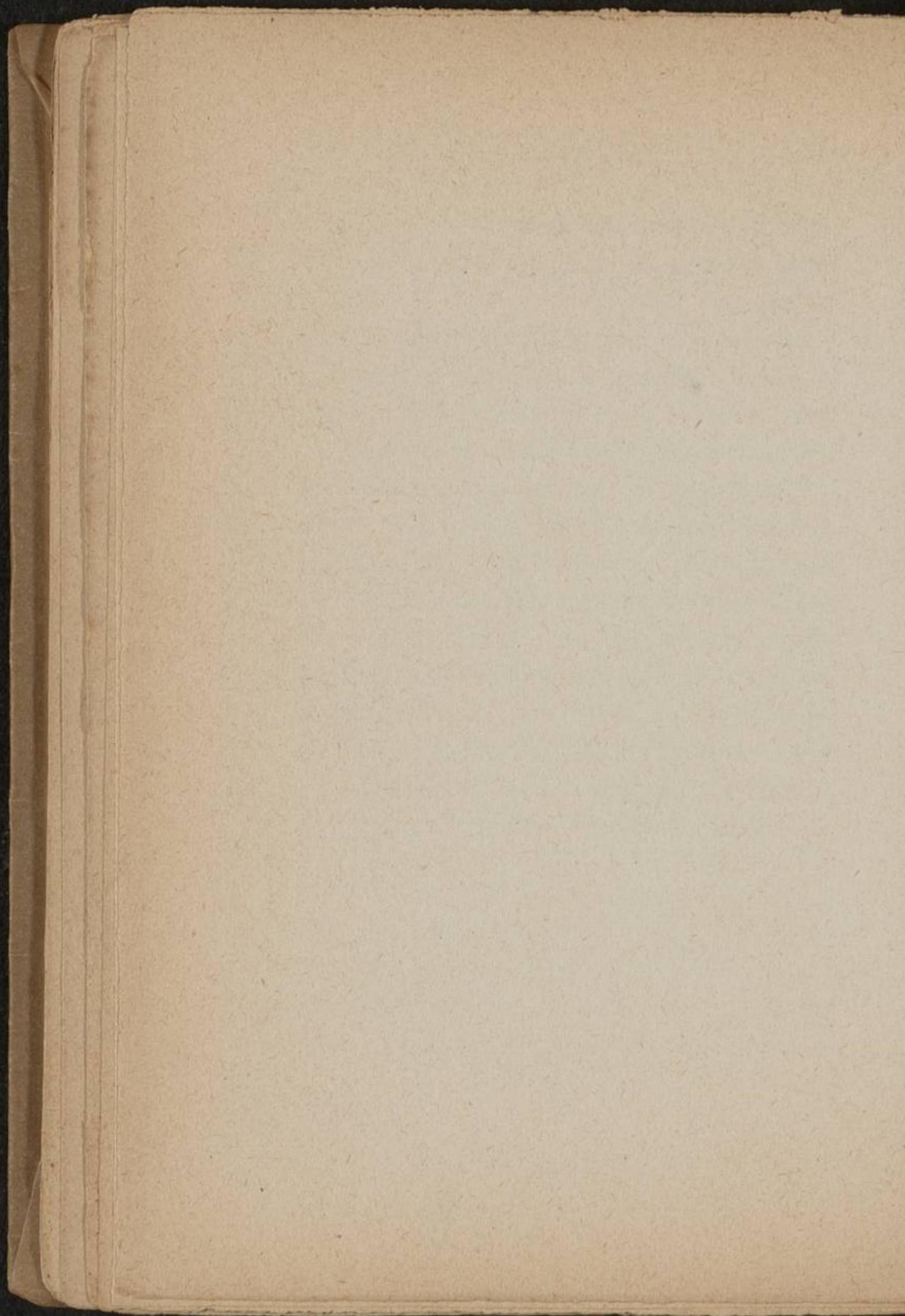
Avec des mains odieusement vulgaires, couvertes de bagues, elle s'apprête prétentieusement, met des coquetteries niaisées et criardes dans l'arrangement de ses rubans tachés de vin. Elle joue avec un éventail gras et chasse les odeurs de cognac, de transpiration et d'opo-

ponax ; puis, pour des riens, sourit avec cette bêtise soumise de gens qui rient sans avoir compris.

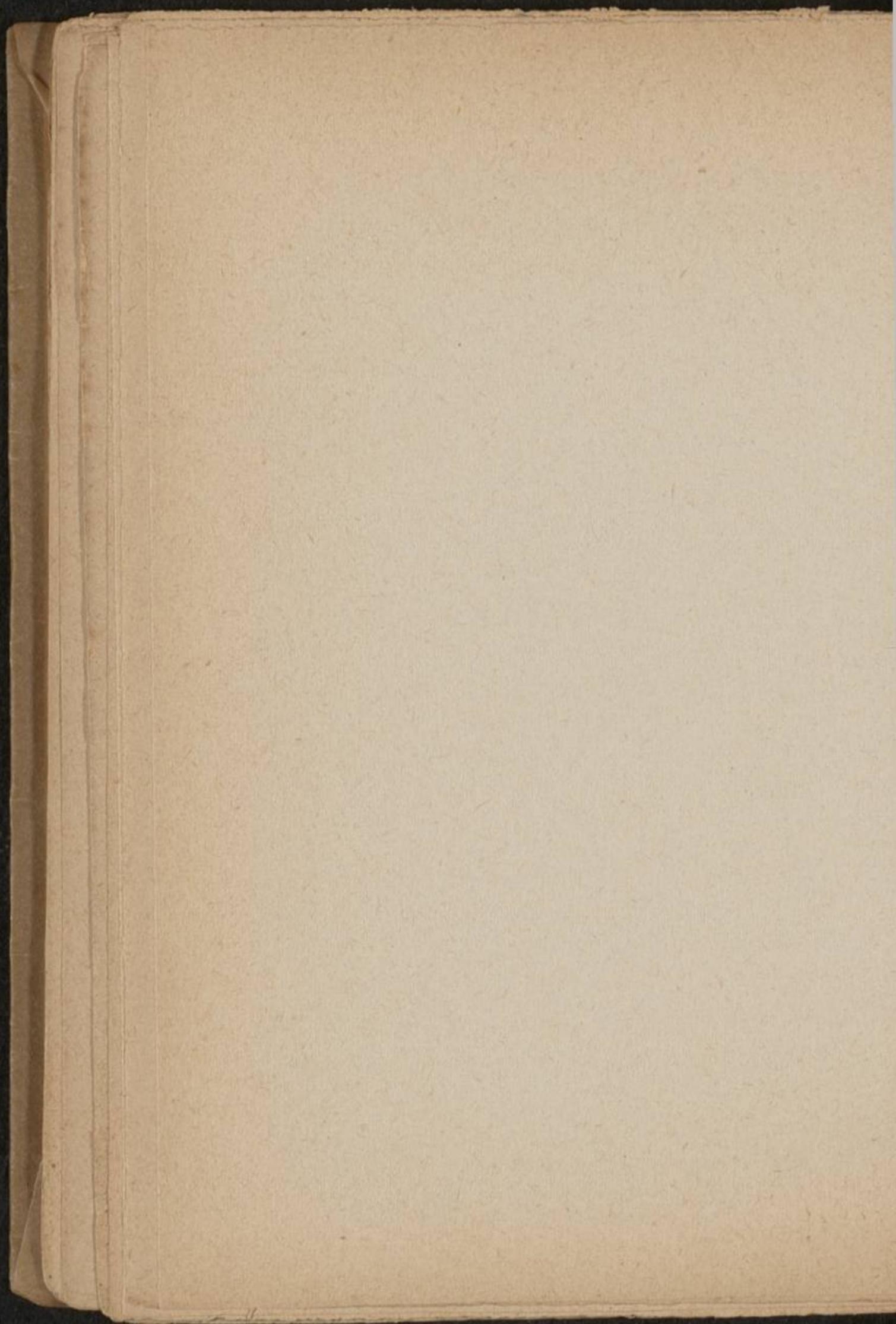
Elle essuie le marbre et puis sa bouche avec le même torchon ; elle rajuste ses bracelets faux, remet en place les chairs inertes de son corsage et étale ses bras nus sur le comptoir.

Elle guigne ce que les concurrentes font d'affaires, restant à l'affût des étrangers pour lesquels elle a, dans son bagage, une douzaine de mots internationaux. Elle bâille avec des : que j'ai envie d'aller me coucher!... Mais elle continue sa faction, hameçonnant du regard des provinciaux qui rôdent, et, avec des « viens donc » dans le coin de l'œil cligné et plein de promesses, d'une voix vineuse, abîmée :

— Vous ne me payez pas un p'tit gnac ?



A TABLE



Seule, dans un Duval. Devant une étroite table de marbre clair, sans nappe. Une femme délicate dans une toilette juste, sobre, de tons trouvés et d'une experte simplicité. Une femme à suivre.

Elle a grignoté son dîner du bout des lèvres ; voici le dessert. De la pointe de son couteau, légèrement, elle dégante une pêche piquée sur sa fourchette, et cela avec de souples mouvements du poignet et des adresses gracieusantes... Une femme bien, tout à fait ; elle contraste

heureusement avec ces étrangères de restaurant, dondons tudesques qui coupent des saucissons dans des baquets de potage, et Anglaises qui ont trop poussé, *misses* anguleuses aux baroques accoutrements, longues, interminables, coiffées d'un vaste chapeau tout autour duquel pend un bazar d'ornements divers : elles ont l'air d'un mât de cocagne portant en couronne les prix du concours... Rien, rien de tout cela : un morceau de Parisienne délicate et compliquée ; une de ces femmes comme en rêvent les grands tailleurs et les poètes pour porter les robes et les parures qu'ils imaginent. Une petite tête très vivante avec un grain de perversité ; une peau pâle, unie, grasse, avec des yeux noirs comme des ronds de truffe dans une tranche de foie gras. Sous son front étroit, on devine qu'il se fait un remuement de pensées courtes et variées, comme dans une corbeille à ouvrage sans ordre on agite pêle-mêle des chiffons et des billets odorants — et ces idées, en passant, glissent de légers frémissements dans les cils de la dame. Au menton — pointu et porcelainé — une

mouche polissonne s'anime, prend des expressions drôles, relaque plus haut la joue — une joue à baisers — sourit, menace et crie clairement, en pouffant : farceuse ! quand sa maîtresse fait la sévère. Sur la nuque, quelques frisettes se vaporisent, s'il passe un peu d'air, et voltigent comme des fumées de cigarette.

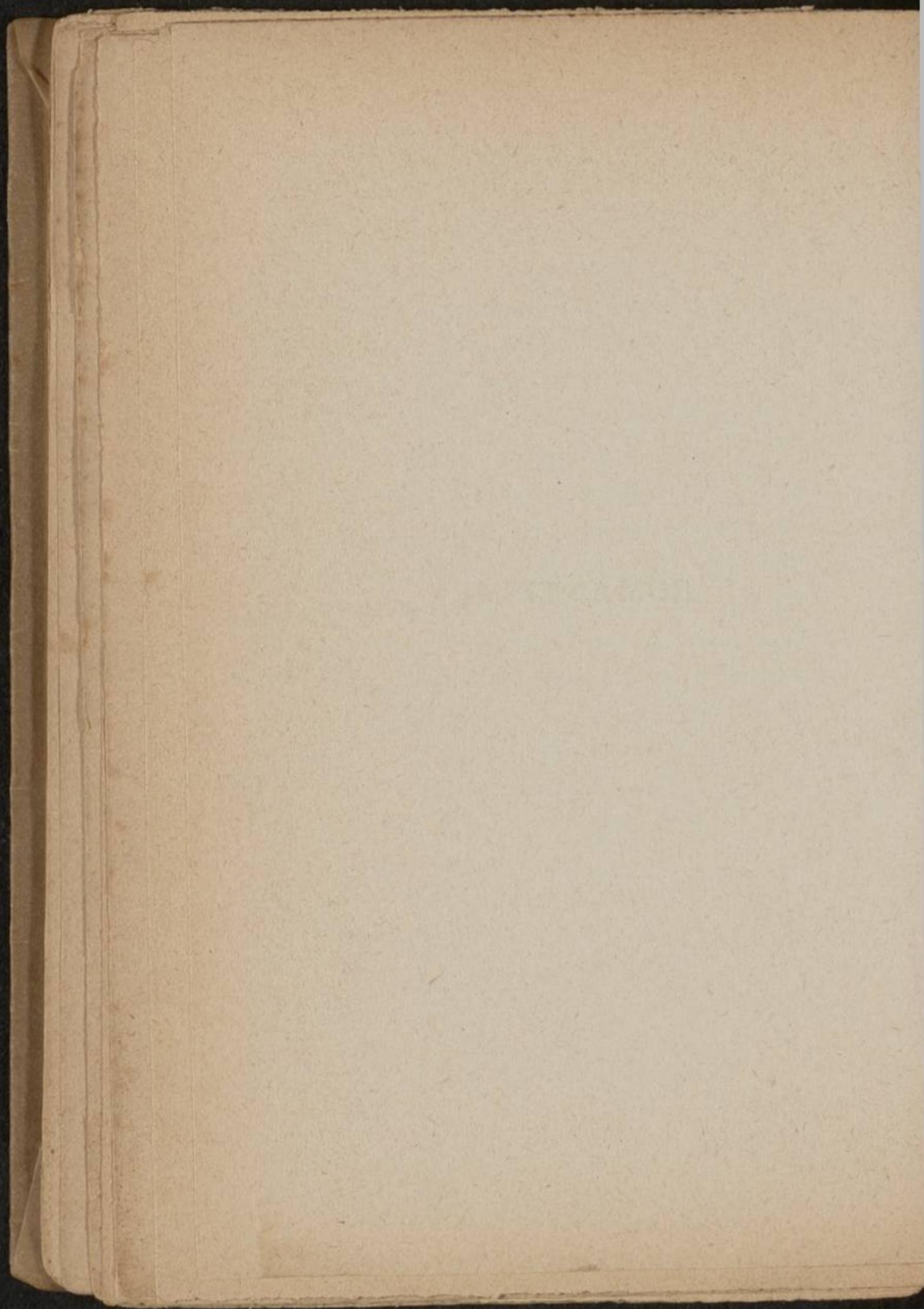
Elle se tient très droite, les épaules au large comme un maître d'escrime, les coudes en arrière et les hanches, ballonnées, jaillissant d'une taille monstrueusement fine. Et, portant cette petite créature d'étagère, sa chaise paraît plus grande que les autres.

Son élégance a une majesté sûre de son triomphe. Une fierté crâne grandit ce bout de femme, et, pour regarder des gaillards trois fois hauts comme elle, je ne sais comment elle s'y prend, mais elle a l'air de baisser la tête et de laisser descendre son regard. Elle a des allures précieuses de mignonne souveraine, une autorité sans réplique avec quelque chose de gaspilleur, de chiffonneur, de gâcheur : une rose qu'elle a respirée deux fois a déjà trop servi.

C'est un adorable sachet à frivolités capricieuses, c'est une femme transcendante qui, arrivant avec deux grosses heures de retard, vous dira d'un ton écrasant : « l'exactitude, mon cher, est bonne pour les empereurs!... »

Elle a terminé la préparation du fruit. Elle le détaille maintenant en morceaux. Elle en pique un, et, pour ne pas se tacher, s'avance en faisant une énorme petite bouche et découvre deux rangées de quenottes brillantes... A menues bouchées, elle mange la pêche tendre qui lui laisse une belle humidité sur les lèvres; elle vide son verre de vin blanc et essuie longuement ses doigts fins — des doigts à pétrir des cœurs.

ROMANTISME



Car ce fut une grande passion.

Tous les jours, à la même heure, au même point de la rue, je la rencontrais : robe grise, unie, les bras grêles, et les mains dans des mitaines, une jeune fille, pâle, bien simple, marchant légèrement, comme sur la pointe des pieds, avec les contractions frissonnantes de quelqu'un qui ne parvient pas à se réchauffer.

Attirée par cette faiblesse, mon attention, émue, fit des remarques, prit des notes : visage émacié, sang clair, des prunelles limpides, pou-

drées d'or, des yeux songeurs qui semblent suivre des idées, des joues découpées dans un pastel, des lèvres avivées comme des lèvres qui ont mangé des mûres, un front qui a la franchise d'un livre ouvert, un bleuissement aux tempes avec une boucle rebelle qui vient passer sur l'oreille. Les sourcils, dans leur délicate courbure, dessinent un de ces arcs que portent des amours dorés sur des pendules Empire ; le front bien modelé semble, par ses mouvements, détendre cet arc, et les regards, droits et sincères, filent comme des flèches.

La pauvrete, fruste, allait, alentie par la fatigue. Ses maigreurs apitoyantes soutenaient avec peine un organisme défaillant. Elle semblait effrayée, découragée devant la charge de vivre. Puis, comme frileuse, elle tressaillait ; et on devinait des grelottements dans son corsage. Cependant ses traits, sans brusquerie, gardaient une expression de douceur patiente dans laquelle il y a l'effort d'une fatigue qui se dissimule.

Fleur de névrose mi-fanée, frêle créature que l'on ne doit toucher qu'avec de très délicates

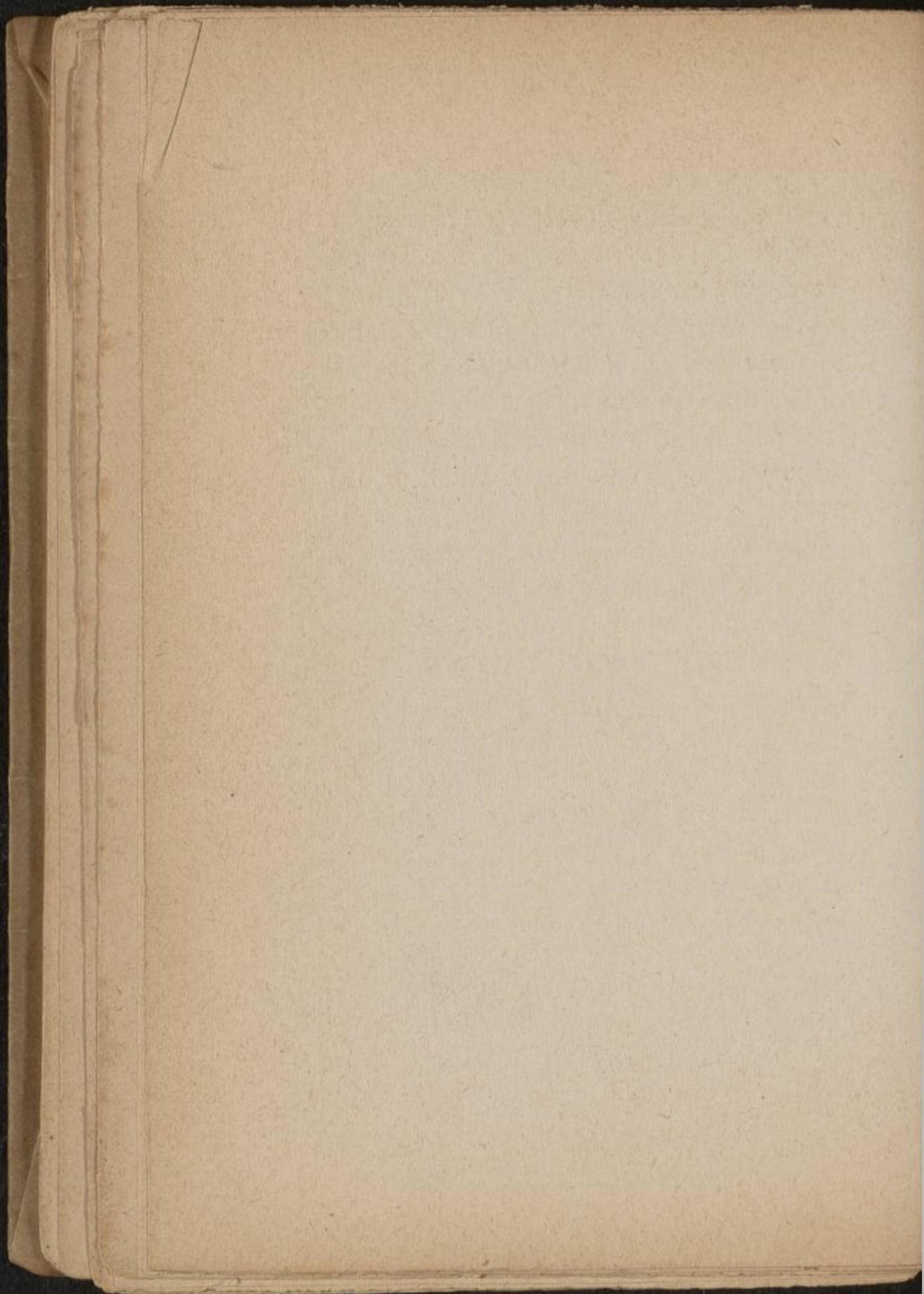
prévenances, comme une figurine que l'on craint de casser... Et ma pensée, de plus en plus, la suivait, l'accompagnait, l'interrogeait et se faisait l'amie de ses peines.

Trop pressé, parfois, il m'arrivait de devoir attendre son passage. Je m'imaginai voir glisser entre ses lèvres le pli d'un sourire naissant, un sourire froid de femme qui enferme de la douleur. D'autres jours, des idées plus dures lui fixaient le regard. Quand le vent bourru était méchant, une toux, une toux sèche et déchirante, secouait la fragilité de la pauvre fille, et une vision sinistre de phthisie venait endeuiller en moi l'image étiolée de l'inconnue chère.

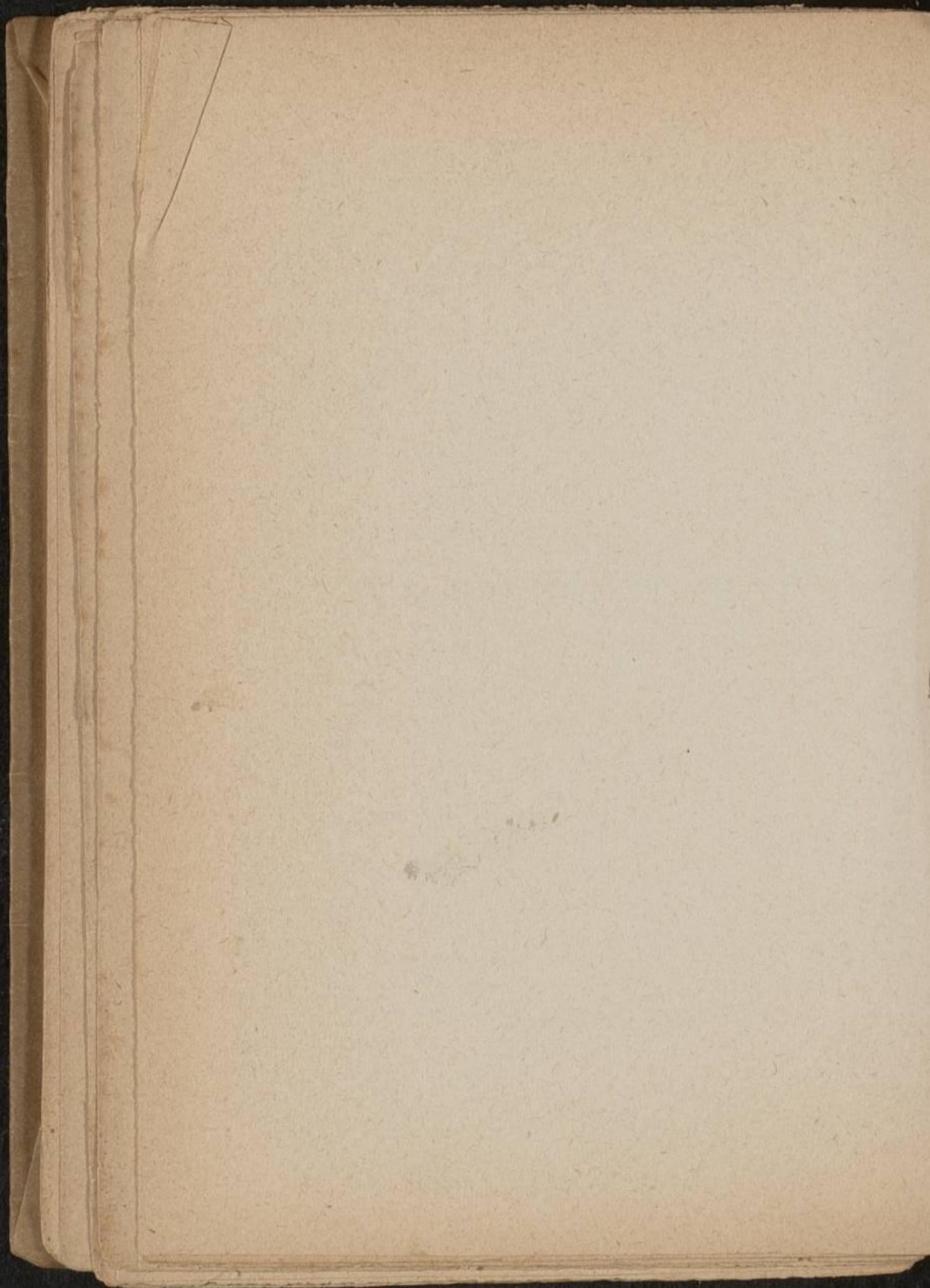
Mon esprit composait une existence à cette poitrinaire endolorie. Dans ma poésie de collégien, cette apparition grandissait et, majestueusement, traversait mes rêves, comme ces saintes blondes, nimbées d'or, qui passent, lentes, sur la transparence des vitraux dans les cathédrales, ou méditent dans l'ombre chaste des cloîtres. Elle se transfigurait mer-

veilleusement et devenait l'amante pure des belles légendes vagues; c'était la vision rayonnante devant laquelle je m'endormais après de longues veilles passées dans la lecture des grands drames. Délicieusement, je retrouvais en elle une mélancolique souvenance du passé tendre, du temps où les blanches filles de haute lignée jouaient aux tables et allaient, en cavalcades, le tiercelet au gant, chasser la gélinotte; ou bien, comme dans les très vieux contes des empereurs de Germanie, une de ces demoiselles hallucinées qui rêvent indéfiniment près de leur fenêtre, regardant passer dans le ciel des cortèges de chérubins aux armures d'or. C'était une sainte aux douceurs suprêmes, aux clémences infinies, un ange devant lequel tombent les agenouillements... Puis, je m'imaginai cette jeune fille malheureuse. La pauvre, un butor la maltraitait, la battait, et je songeais à des devoirs fiers et sublimes, je rêvais de protection superbe et j'accomplissais des merveilles et des folies de capitaliste avec les sous de mes économies. Il me prenait des envies de bravoure,

j'avais soif de sang, de sang versé pour elle, et je me gonflais de l'héroïsme bravache des matamores qui bataillent un contre cent, dans les gros romans de cape et d'épée : les défis crachés en pleine face, puis le ferrailage au coin d'une ruelle sombre sous un lumignon fumeux — et l'enlèvement preste d'une femme blanche échelée, évanouie. Mousquetaire victorieux, j'offrais, avec des formules romantiques et des phrases de cinquième acte, mon cœur et mon épée à la jeune fille pauvre. Et, dans un rapt fanfaron, je l'emportais avec des dorlotements de petite fille pour sa poupée, et je l'entourais dévotement de soins que personne n'aurait imaginés... Et ces extravagances auréolaient cette jeune femme d'un tel respect que je n'eus jamais l'audace de lui murmurer un mot ou de la suivre quelques pas... Un jour, elle ne passa pas à l'heure ordinaire — je ne l'ai jamais revue.



LA FEMME QUI RIT



Il avait l'air drôle le grand homme sec...

Et la foule, avec des bousculades houleuses de moutons en troupeau, montait les marches craquantes, et allait, en se resserrant, disparaître derrière la portière rouge, trouée. Un pitre hébété criait d'un ton de nez : — Entrez, messieurs, entrez!... C'est le moment, on commence !

Je suivis et je trouvai place sur une banquette étroite, habillée d'un vieux tapis poussiéreux.

Pas mal de monde dans l'établissement forain :

du peuple qui se paie trois sous d'émerveillement, de grandes filles délurées épluchant des oranges, de vieux ménages silencieux, des gens graves avec des enfants qui questionnent et, devant moi, un monsieur et une dame. Elle n'est plus toute jeune, la dame ; elle paraît fatiguée. C'est une blonde, d'un blond chimique, criard, un blond canaille qui agace comme une note fausse. Et son chapeau, son chapeau de fillette ! Quelle forme ! Quelles couleurs ! Que tout cela semble fait pour attirer l'attention ! Elle a néanmoins l'air satisfait ; elle est bruyante, elle fait de la pose et ses penchements de tête font glisser de vives ondulations le long des rubans fripés qui lui descendent sur le dos. Elle se tourne, se tord dans sa robe qui sent le revendage et cherche à fabriquer de la grâce avec des mouvements brisés, anguleux, des saccades de vieille mécanique ; il semble que ses os grincent et vont se disloquer.

Son rire est fantastique.

Elle rit suivant une forme convenue, invariable ; c'est-à-dire qu'à un moment donné, sans mo-

tif, sans joie, elle croit l'occasion venue et, point par point, elle compose son sourire : elle se grimace la figure en faisant jouer quelques muscles faciaux, elle cligne les yeux, bat des narines, se plisse la glabelle, tend les muscles zygomatiques pour retrousser les coins de ses lèvres fanées, et remonte ses joues aux pommettes avec de petits spasmes hoquetants et lourds ; tandis que trois rides sèches, descendues de la zone parotique lui brident la mâchoire, elle expose ses longues dents jaunes, droites, correctement rangées, puis elle ne remue plus : elle reste ainsi, respirant à petites saccades. Voilà sa recette. Elle ne rit pas, elle applique la formule.

Cette effrayante grimace est sinistre avec ce jeu bizarre de lignes dures creusées dans une face pâle, et que font saillir en blanc les traînées de talc de Venise à la lueur jaune des quinquets. C'est épouvantant. Les fanfreluches bleues, les coquetteries mal jeunes, les parfums communs font penser à une folie lugubre et odieuse : un masque en goguette au chevet d'un mort.

Elle continue son manège ; sèchement, elle

joue de l'œil, du sourcil peint, des lèvres rougies ; elle recommence ses rires glaçants ; elle a le petit doigt relevé, des minauderies d'habitude, un charme d'après les principes les plus connus. Enlaçant son voisin d'agaceries sans conviction, comme d'autres répètent une fatigante rengaine, elle, « elle cherche cette douce passion qui chatouille ».

Décidément, c'est — c'en est une.

Le brave homme, à qui tout cela s'adresse, se laisse faire bonassement.

Sans doute, elle furetait à la foire, cherchant à manger pour quelques caresses ; elle a rencontré mon voisin ; autant lui qu'un autre — et les voilà. Cela s'appelle une bonne fortune...

On applaudit déjà. Le grand homme sec — celui qui a fait le boniment à la porte — est en scène. C'est un malechanceux desséché, brisé ; on devine qu'une vie pesante a voûté son dos et creusé ses joues de parchemin ; son œil, mal ouvert, est fatigué ; sa mâchoire anguleuse, édentée, agite une longue barbiche grise. Son habit râpé, à coutures blanches, est grais-

seux ; une épingle dorée brille dans une cravate lâche. Il a relevé ses manches et montre des manchettes sales... Malheureux vivant ! Encore un de ces forains qui ont été clerc de notaire ou étudiant en médecine, qui ont goûté de l'aisance, essayant d'être quelque chose, et qui, joujoux des hasards, brisés et vidés, finissent leur vie ratée en vendant des ballons rouges autour d'un Guignol, l'après-midi, en été, ou en simulant l'aveugle au coin d'un pont, l'hiver, quand ils sont trop finis pour la parade à coups de pied.

Tout en mâchonnant ses phrases rebattues, il tourne autour de la table qui porte sur son tapis, jadis zinzolin, les objets étranges et usés, les chandelles coulantes et les cuivres bossués, mal recurés, d'une prestidigitation ambulante.

— Et maintenant, attention ! regardez bien...

Il fait quelques passes, agite ses doigts noueux, avec des gestes vagues et des regards troubles d'aéromancien.

— Une... deux... trois... Passez !

En effet, l'alliance, qu'une spectatrice lui avait confiée, se trouve réellement dans le mouchoir prêté par une autre.

On applaudit, et il descend son escalier mal assujetti.

— A qui l'alliance ? A qui le mouchoir ?

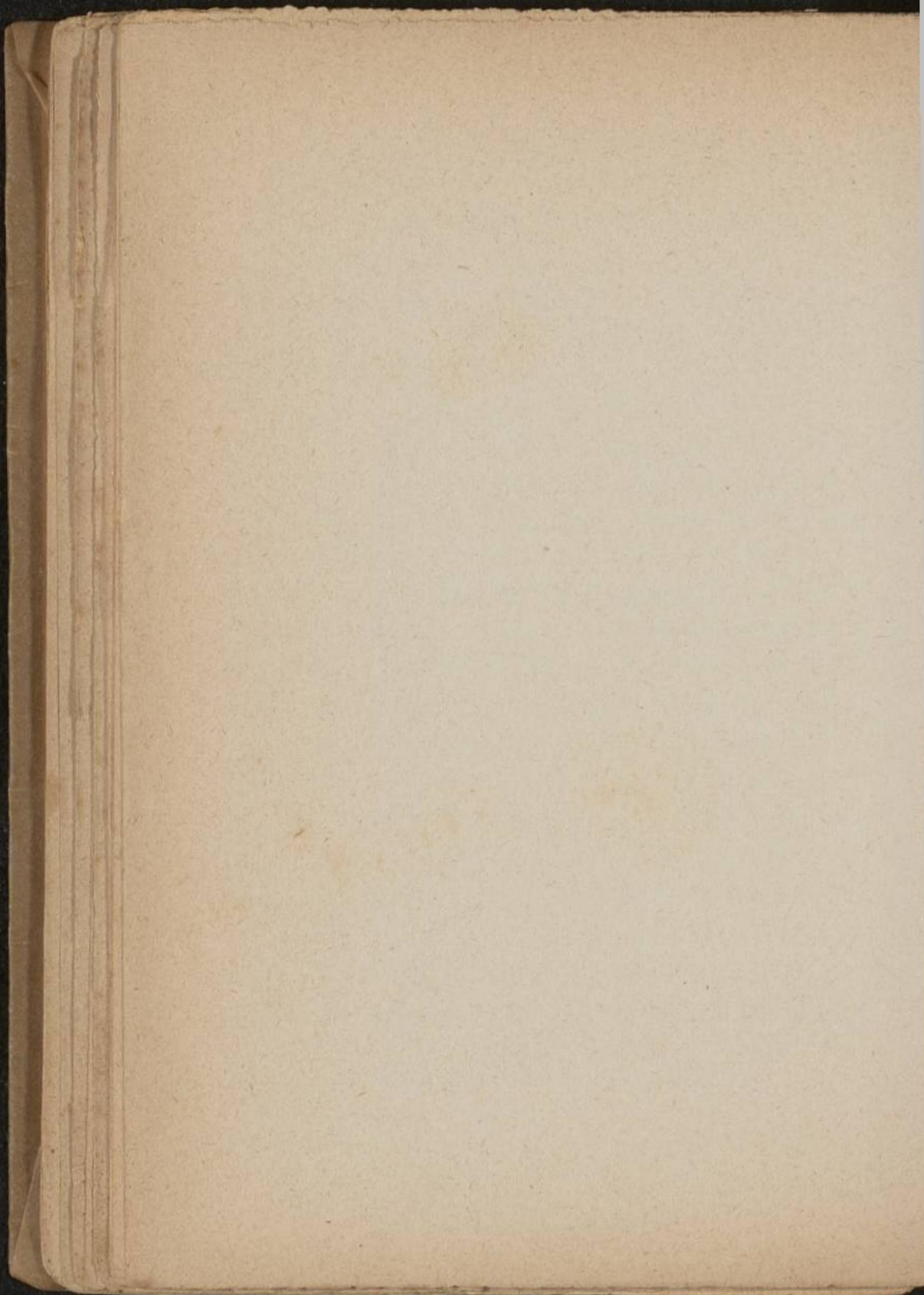
Ma voisine, la créature pâle, avait donné le mouchoir ; elle tend la main : le physicien lui présente l'alliance... Il y eut alors, devant cette bague, devant cette chose d'un bonheur honnête et défendu, une contraction aiguë, endolorie, dans le visage de cette femme ; elle retira la main vivement, craignant de toucher l'anneau symbolique. Il y avait de la honte, du regret, de l'envie dans ce mouvement — et elle se sentit alors, elle, la plus remuante, elle se sentit moins que ces autres entourées du bruit de leurs enfants.

Elle baissa la tête, reprit son mouchoir, et elle souffrit véritablement, cette malheureuse de joie.

Pauvre fille !...

C'est une douleur sainte qui peut encore trouver un coin sensible et neuf où le plaisir passe froid, indifférent, ordinaire..

DANS LE NOIR



Du temps où j'allais, avec des cahiers, au pays sombre de Charleroi, voir dans le sol comment s'exploite la veine de houille, j'ai conservé un souvenir blanc sur noir.

Après l'émotion de la descente suspendue dans la nuit sur le gouffre — cet avaleur d'hommes, — tout au fond de la galerie basse, dont la poussière dense happait la gorge, après avoir donné durement du chapeau de cuir contre les boiseries du toit, on grimpait un plan incliné et, à l'étroite plate-forme, on était

accueilli par le : salut ! de la hercheuse postée là.

C'est une fille de vingt solides années ; trapue, carrée, de belle encolure ; un type de Wallonne aux chairs résistantes, avec de gros yeux noirs, veloutés, mouvants et profonds — et, dans l'ambre foncé de sa peau ferme, il y a comme du charbon qui aurait insensiblement pénétré. Elle porte la culotte de mineur, collante jusqu'à la taille et très remplie, une veste courte de grosse toile grise dans laquelle remuent les chairs pesamment ; un béguin blanc cache les cheveux et coiffe d'une coquetterie claire cette jeunesse musclée et travailleuse. Ce costume de gamin lui donne des airs de page effronté. Dégingandée, garçonnière, brimbalant les coudes, elle manœuvre sa personne avec des dandinements de hanches et des mouvements assurés de travailleur à l'aise dans sa besogne mécanique.

Cette fille demeure là, seule, à cette même place, des jours entiers, emprisonnée, plusieurs hectomètres de terre au dessus d'elle, dans

l'isolement lugubre de cette nuit de tombeau, sous les boiseries pleurantes, dans l'ombre que troue la lueur d'une méchante lampe. Le toit, bas, s'écrase sur les schistes avec des menaces d'effondrement. Un bruit sourd de travail, qui cogne dans le lointain, épand un grondement confus dans les entrailles trépidantes de la terre ; le courant d'air, par le battement des portes, souffle de rares fraîcheurs dans l'air tiède, accablant.

La sueur descend en perles grises sur les joues rouges de la hercheuse. Le poing sur la hanche, elle attend la venue du wagonnet. Quand, au cri d'en haut, il paraît, chargé de gros blocs de charbon, d'un effort arc-bouté, elle l'arrête net, sur la plaque de fonte, lui colle sur le bord ses deux pattes bien empoignantes et le fait virer d'une fois par une manœuvre habile, les bras tendus, les muscles saillants, les jarrets attachés au sol et une vigueur ardente tendant tout le corps dans un solide coup de force. Il y a une combinaison de violence et d'adresse dans ses mouvements exactement mesurés.

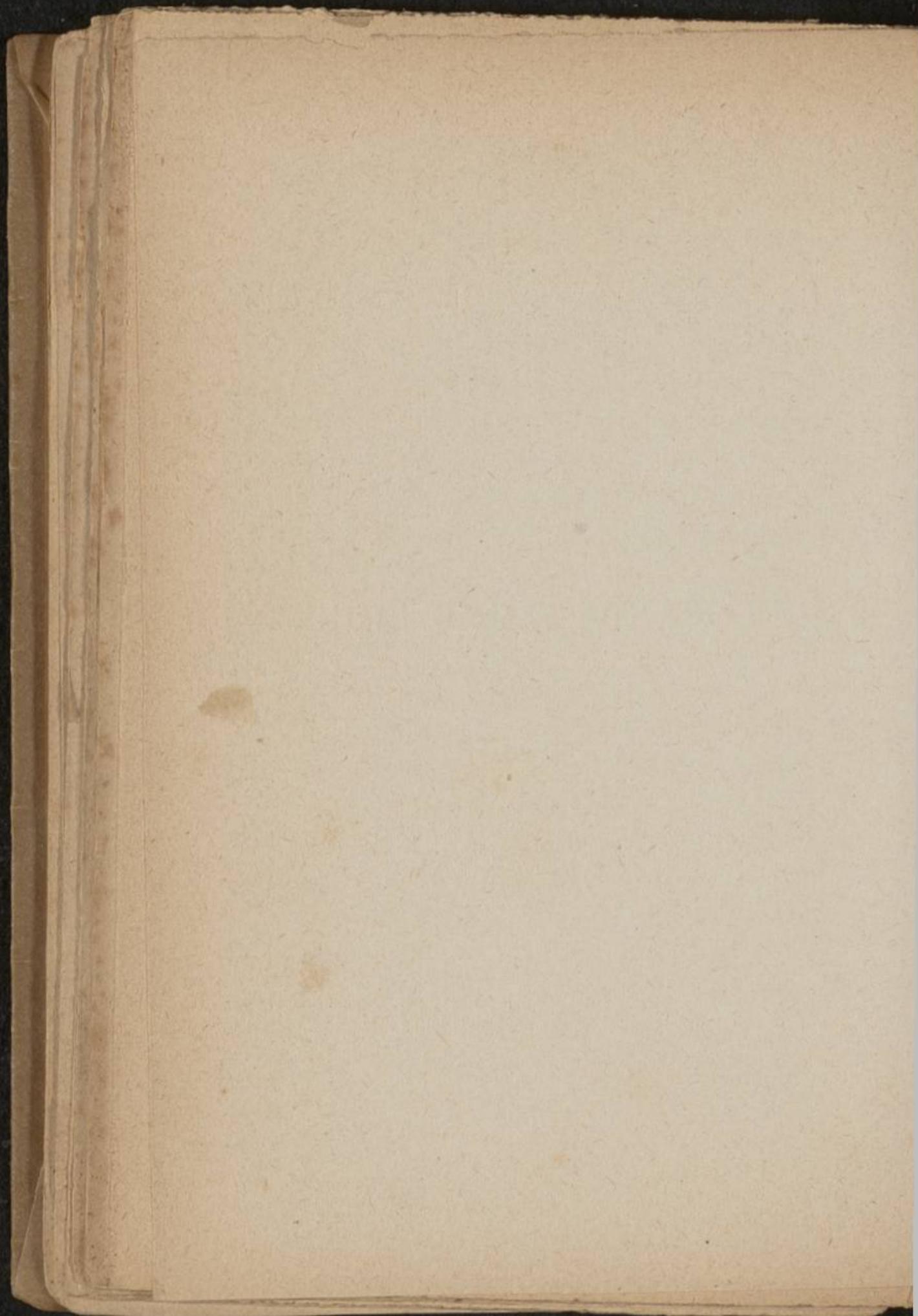
La charge lâchée sur la pente, la même manœuvre, identique, recommence et se renouvelle tout le jour. Les wagonnets se suivent; un à un, elle les accroche et les abandonne au même point en faisant jouer le frein de la grande poulie et en poussant le : hep! qui avertit la fille d'en bas. C'est le travail régulier d'une machine vivante. Une odeur de labeur et de peine dure emplit ce coin de galerie. Et la vaillante fille accepte gaillardement ces interminables heures tristes, cette existence sans ciel, et, même, sa belle humeur y apporte un rayon de gaieté. Elle a descendu un bouquet de sauge cueilli au passage à travers la campagne; le bouquet, enfoncé dans un trou de la roche, est là comme un peu de souvenir du grand air et des plaines vertes, et c'est lui qui met un bout de chanson de ducasse aux lèvres de la courageuse. Ces plantes désolées et languissantes parent pitoyablement la cage enténébrée de cette jolie bête nerveuse au souffle fort, de cette petite femme de somme, de cet être bien râblé ne rechignant pas à la besogne, peinant ferme et abattant

avec entrain sa tâche esquintante. Elle semble satisfaite, égayée de ce beau déploiement de sa force — comme si elle était amoureuse de sa puissance.

Elle attrape avidement une occasion de causer, de se dérouiller la langue; sa gouaillerie vicieuse se laisse aller et la raillarde gaieté du pays wallon éclate en drôleries salées. Elle lâche des bêtises avec des rires gras, en campant sur les hanches ses poings massifs derrière lesquels elle se sait bien défendue. Les hommes, elle n'a pas peur d'eux. Et elle le dit dans son patois coloré, bigrement expressif. Cette assurance lui donne une audacieuse liberté de langue; avec une franche simplicité, une rondeur aimant le terme cru, elle parle d'elle, de ses folies des dimanches et des duretés du métier. Elle explique son existence et conclut : voui ça, por sur, i n'fo nin iess loss droci, savoz... Et au départ, comme la plaque de fonte est polie et très glissante : waitez a vos pi, a s'teur... Puis une vaste poignée de main, franche et serrée, accompagnée d'un sourire drôle...

Et on se perd dans le boyau sans fond, dans la galerie de roulage, portant une lampe — étoile de cuivre de cette nuit; de loin, dans la rumeur grondante du travail essoufflé de ces enterrés, on entend, de plus en plus affaibli et s'effaçant dans la distance, le choc des wagonnets et le monotone : hep ! des hercheuses qui s'avertissent, continuant mécaniquement, à leur place immuable, leur éternelle et invariable besogne, dans le noir.

UNE GRANDE FEMME JAUNE



La matinée bout d'activité; les femmes reviennent, accablées, du marché, et le soleil est déjà haut, quand elle s'éveille en bâillant, la paresseuse, et se caresse les joues dans ses cheveux sombres épars sur l'oreiller bleu.

Elle se retourne jouisseusement dans les plumes tièdes et se câline le corps sur les douceurs du linge fin....

Mais — il faut bien se lever. D'un coup de pied mou elle fait sauter le chat — un gros chat roux — limaçoné sur le lit; elle lance, droits

en l'air, ses bras nus, mordille le drap et, avec de longs étirements, résignée, décidée, par un effort lent, elle se laisse glisser sur le tapis en montrant ses jambes blanches. Elle se frotte les yeux étourdis et empoissés, et languissamment, dégoûtée de cette âcre faguenas de sommeil, elle se traîne à la fenêtre, l'ouvre avec peine et se jette à l'air frais, la poitrine creuse et la bouche ouverte — et, les doigts appuyés sur le lacet qui traverse l'engrêlure de sa chemise, elle se pince les seins.

La grande femme anonchalie, lasse et cassée, écrasée de sa nuit de plaisir, rendue de jouissance et gavée, tombe sur une chaise-longue, sans désir, sans idée. Elle reste là, dormaillant, tassée, les os amollis, les jointures lâches, et sous ses paupières rouges et épaisses qui essaient de se lever, elle regarde sans voir le mouvement du dehors.

Le gros chat roux s'est dressé, le dos arqué; il s'est désengourdi; il bâille aussi, et après avoir passé sa langue râpeuse sur sa patte et mouillé ses yeux, il se décide, tombe, molle-

ment lourd, sur le tapis et vient se poster au pied de la fenêtre.

La femme, les mains nouées derrière le cou, laisse insensiblement sa tête se pencher.... et va se rendormir dans l'attitude de l'Ariadne du Vatican.... Brusquement elle se redresse en sursaut. Elle frotte l'un contre l'autre ses pieds nus, se lève avec un semblant de volonté et va, en s'appuyant sur les meubles, décrocher un long peignoir de soie jaune. Elle revient s'affaisser sur la chaise. Avec des temps de repos et d'énormes bâillements, elle passe le peignoir. Elle prend des bas noirs, à côté d'elle, les met sur ses genoux, et se repose. La figure dans le vent, elle laisse l'air fouiller dans ses cheveux noirs et rebelles et lui fraîchir la peau grasse, moite, lustrée de sueur. Sa chemise légère se soulève, et les chatouilles de la brise roulent de petits frissons sous l'étoffe chiffonnée et mollie par la transpiration... Machinalement, elle cueille une rose à portée de sa main; elle s'en barbouille le nez, mais ses doigts manquent de force et elle laisse tomber la fleur le long de sa peau dans sa chemise béante.

Elle passe enfin ses bas, très péniblement.

Ses cheveux, que le vent a secoués et décollés, se déroulent et s'étendent; le peignoir a glissé sur les épaules et découvre la chair pâle qui fleure l'endormie, — tout cela, auprès de la fenêtre, avec une sauvage indifférence, fixant l'homme qui passe de l'air dégoûté dont on lit un menu après un étouffant dîner. Elle se redresse, tord ses longs bras dans un dernier étirement, ferme un bouton de son peignoir, bâille encore avec un hôlement lourd, et se lève; elle regarde, les yeux bien ouverts, autour d'elle, dit bonjour au gros chat en lui faisant une grimace et, les mains sur les hanches, elle fait quelques pas.

Le teint jaunet, uniforme, et la chevelure sombre, embroussaillée, qui tombe floqueter de noir le long vêtement jaune, donnent à cette femme quelque chose de sauvagement italiote. Sa grâce, creuse et sèche, se fiche de toute la délicate féminie de soins et de manières; sa fatigue assommée et sa vénusté voluptueusement éreintée, paraissent originales dans cette jaunetur allanguie.

Elle verse un peu d'eau à ses fleurs et essuie avec précaution les feuilles d'un rosier. D'un mouvement circulaire de la tête, elle rejette les cheveux qui lui cravatent le cou, et elle revient s'asseoir, déjà vide de force. Elle respire fort, ayant soif d'air, et, retombée avec cette lenteur brisée des oiseaux de mer qui s'abattent épuisés sur une vergue et se laissent prendre plutôt que de donner encore un douloureux coup d'aile, comme une griselette perdue, elle est accablée et se frotte chattement dans le bon soleil pour se réchauffer un peu de vigueur; trop languide pour remuer son accablement, remonter ses bas glissés ou fermer son peignoir qui s'abandonne, elle demeure dormassante, la joue sur la fraîcheur du marbre, le bras étendu et les doigts dans les grandes feuilles des capucines.

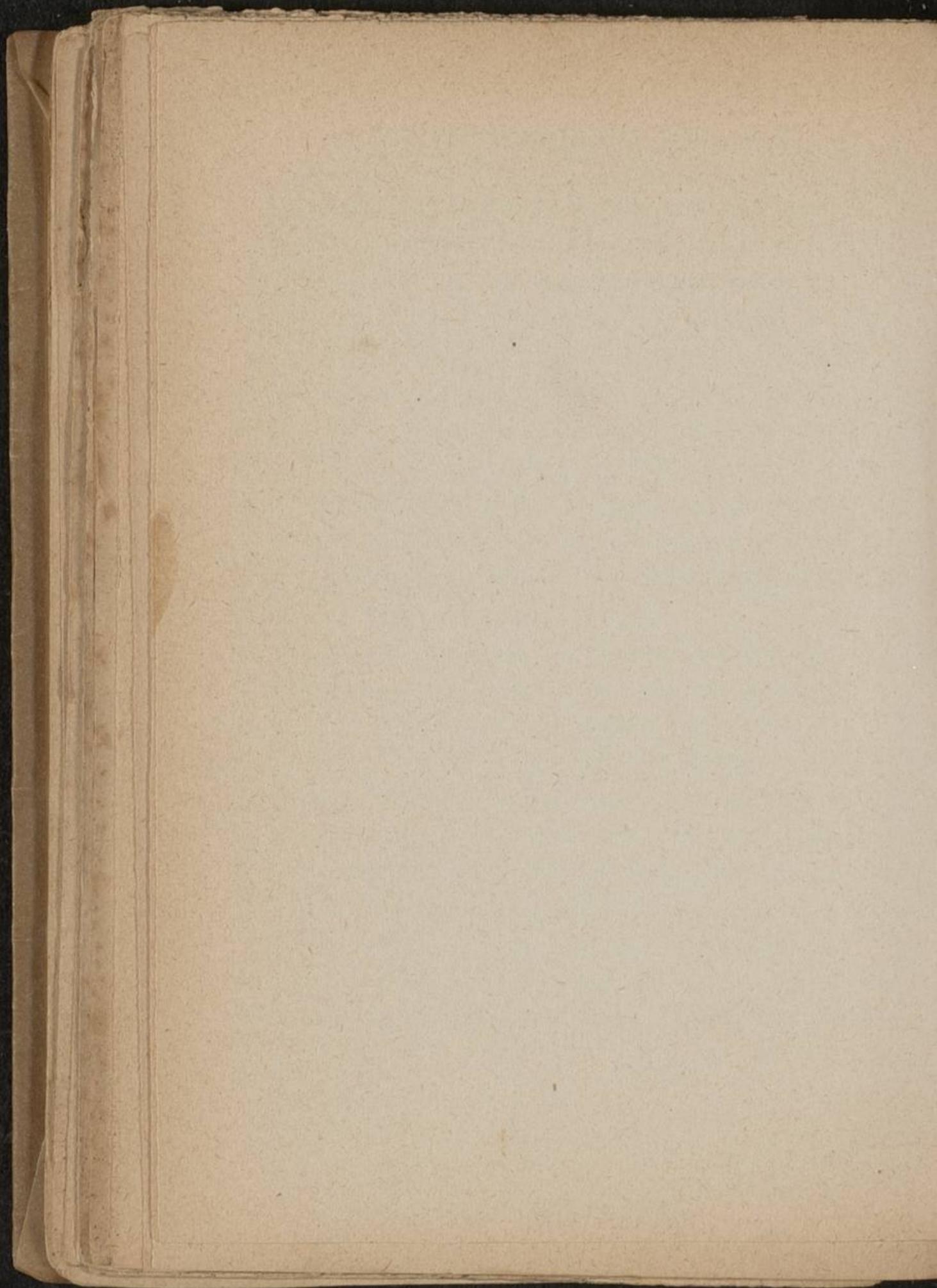
Le chat, magistralement sérieux, sa queue autour de lui, savoure son réveil. Il s'est établi sur une guimpe de tulle qui traînait sur le tapis, et il ronronne le plus gravement du monde, comme s'il avait de la famille en faïence.

...Mais la grande femme jaune se lève encore

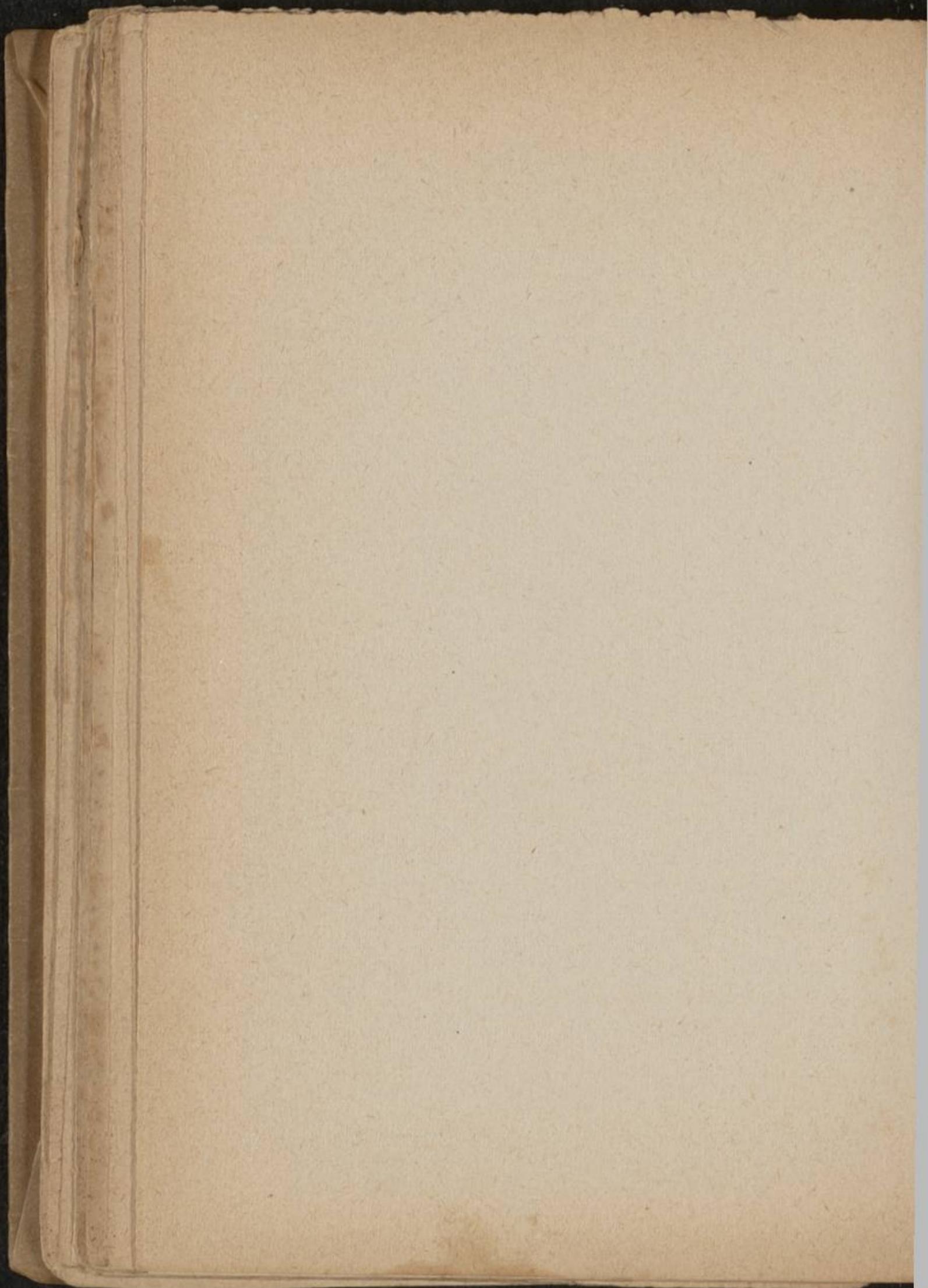
et s'accoude à la fenêtre. Les yeux dans le soleil, elle dort éveillée. Son long peignoir jaune renoncule, uni, découvre de plus en plus les chairs lasses — et la lumière vive qui tombe sur les clairs soyeux de l'étoffe, rebondit en reflets jaunissants sur la nudité de la paresseuse. Les saillies rondes de ses hanches sont dorées ; ses cheveux, d'un brun intense, lâchés sans soins, vagabondent, croulent et semblent se prolonger dans les ombres qui sortent foncées des plis de la soie et descendent heurter leur noir au paquet d'un roux chaud formé par le chat.

Groupe jaunement harmonieux, encadré dans le rectangle de la fenêtre sur un fond de clarté vivante ; et la femme se prélassé dans ce jaunissement qui farde bien son teint de brune ; elle musicaille une montgenette contre les vitres ; elle s'arrête pour se curer les dents avec l'ongle, puis se passe très lentement, en fermant les yeux, un flacon d'odeur sous le nez. Enfin, la tête brûlée, elle se retire, ouvre son piano, et pour embêter le chat, martèle à pleins accords une marche de café-concert.... Mais c'est trop

fatigant. Elle prend sur la cheminée, dans un étui oublié, un cigare, l'allume, lance l'allumette sur le chat impassible, et se jette sur le lit....



MISSES



Midi. L'heure du temple. Et les longues Anglaises à la toison blondasse, aux pâleurs de navets, portant la dignité calme de leurs falaises, vont, deux à deux, en rangs, raides dans leurs corsets...

Ces filles, dont le groupe, au loin, trouble, se mêle, étourdissent l'œil d'un carillon de couleurs scandé du battement de la double semelle qui fait sauter leurs lourds médaillons de cou, leurs plumes et leurs grands *hats*. Coloriage étrange, tapageur simplement. Toilettes de bazar, chiffons fripés, neufs, vieux, dorés, jupes

en frange... L'Anglaise, sans trop chercher, s'attife au hasard : all right ! elle improvise un beau mélange olive et chocolat tapé sur un corsage écru, et tache d'un vert-dragon un brun qu'enjolive un nœud de vermillon, d'ocre et d'orangé cru...

Les voilà, traînant leur froide nonchalance, en jetant aux passants leur train falbalaté et ce regard, bien clair, que leur œil de chat lance du haut d'un long cou droit comme un bocal à thé.

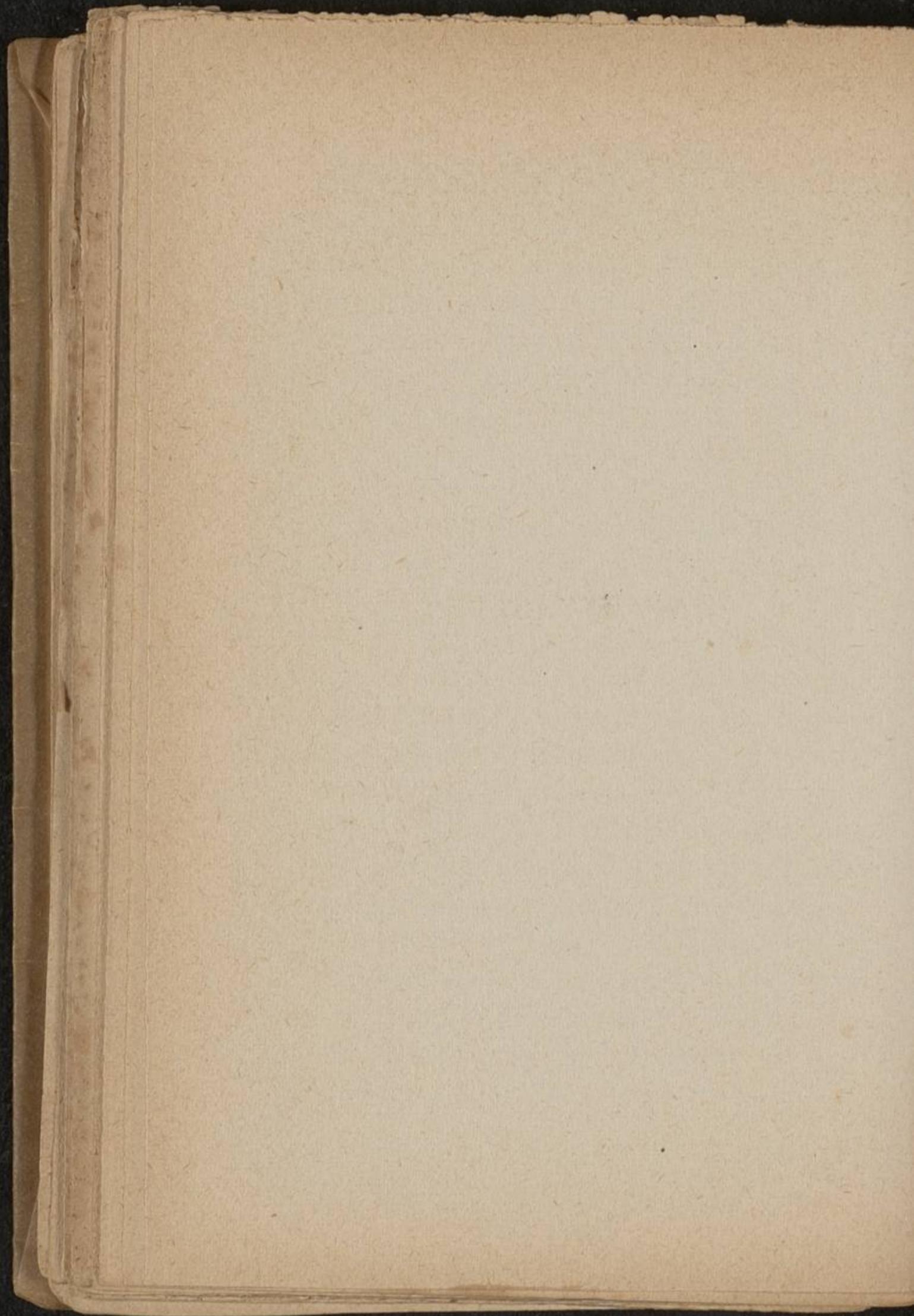
Ce groupe anglais, pur-sang, suivi de la maîtresse, fait, dans un cliquetis bavard de mots nouveaux, un fouillis panaché : rubans, drap lamé, tresse rousse, robes d'été, jupons d'hiver, boueux... Elles passent.

Fragile, une miss serpentine, sur deux larges pieds, mise à la j'm'en fich' pas mal, cache, sous son chapeau de paille florentine, de longs cils, un œil bleu pâle, un teint blanc brumal. Pudiquement serrée en son immense pagne, elle a cet air fripon — pour l'exportation ; elle se trousse avec des gants tabac d'Espagne — et songe vaguement... spleen et flirtation...

UNE DANSEUSE

9





Dans les grandes villes d'Italie, tout le jour, autour des vastes théâtres plats, on voit un essaim de jeunes femmes, petites et agiles, trotter, le corps souple et libre dans une robe légère. Ce sont les danseuses, les figurantes, les marcheuses de ces interminables ballets nationaux, d'une pompe émerveillante. Ces ballerines sémillantes et graciles ont l'œil vif, très allumé. Beaucoup ont un moutard jaune et sale. Le rêve paradisiaque de toutes ces femmes c'est un tour en voiture découverte sous les arbres

des promenades, des *bastione*, et, ensuite, une glace lappée avec une délicieuse jouissance de fraîcheur sur la langue — et cela, devant un orchestre qu'elles n'écoutent pas.

Une de ces sauteuses, à la Scala, était une Lombarde et, naturellement, s'appelait Maria. C'était — un bon garçon gaudriolant et comprenant grandement la plaisanterie.

La peau foncée, d'un ton mûr imprégné de bon soleil, elle avait une beauté chaude et ambrée, cette petite personne croustillante, d'une vivacité toujours agitée et trouvant, improvisant, dans sa mobilité, des attitudes jolies, des grâces inattendues, des mouvements coquets et attirants, comme ces silhouettes mignardes qu'une fantaisie d'art profile en une croquade rapide.

Drôlette, cette Maria. Pour elle tout était « divin » : un verre d'eau très fraîche, une bonne gifle allongée à un polisson, ou une ombrelle d'un rose bien pur. Elle avait des phrases d'amour baroques, des : « je t'aime comme le soleil — non, comme Saint-Charles-Borro-

mée », des : « je t'adore comme une belle robe neuve ». C'était sa manière à elle de faire croire à sa sincérité. Elle passait des heures étendue par terre sur un bout de tapis, regardant le plafond et grignotant des *biscotti*. Dans les lourdes journées d'été, elle relevait ses jupes, ôtait ses bas, se troussait très haut et faisait tout doucement couler de l'eau froide le long de ses jambes. Ses superstitions avaient des extravagances burlesques. Les vieilles femmes avaient sa confiance pour la guérison de tous les maux. Les médecins, des farceurs qui tâtonnent les femmes et les déshabillent pour un saignement de nez. Aussi, elle n'admettait que les médecins jeunes pour soigner des bobos en batifolant. A un certain âge, les docteurs ne devraient plus avoir le cynisme d'exercer un métier pareil... Mettre un couteau et une fourchette en croix c'était un scandaleux sacrilège. Elle avait pêché, on ne sait où, des idées saugrenues qui s'enracinaient dans son entêtement. Ainsi, elle était pénétrée d'un culte plat pour Bonaparte dont elle possédait deux beaux portraits. Un

grand homme, un très grand homme! disait-elle avec un respect interdit, et elle affirmait fièrement que la gloire de ce héros appartenait à l'Italie. Il était bien dans la nature de cette superstitieuse de s'enticher d'une célébrité et de se faire une divinité particulière. Comme les Italiennes, elle s'enveloppait d'une religiosité bibiche, s'assujettissant à des pratiques sottement comiques comme ces pêcheurs napolitains qui, dans les gros temps, implorent à deux genoux, avec un profond recueillement, la statuette de Saint-Nicolas hissée au haut du mât; si le mauvais temps ne se calme pas, ils descendent le saint, le fouettent outrageusement et le flanquent à l'eau en le traitant d'incapable. Pour qu'un vœu se réalisât, Maria achetait une chandelle, la faisait bénir à l'église, puis, rentrée chez elle, l'allumait sur un coin de cheminée devant un crucifix cassé, et laissait brûler cette chandelle sacrée jusqu'à complète consommation. Cette dévoteuse était convaincue que si, le matin, une personne qui lui était chère lui glissait un sou dans son bas, elle aurait du

bonheur toute la journée. Elle proclamait formellement que les femmes qui ont été aimées d'un prêtre sont à l'abri de la foudre. Et bien d'autres balivernes — qu'il ne fallait pas plaisanter. Sur le chapitre de ses croyances, elle avait une morgue insolente, une dignité cocasse, traitant d'ignorants, d'imbéciles et d'hérétiques maudits ceux qui pensaient autrement. Alors, elle prêchait, invoquait Satan et sermonnait les païens en s'éventant avec une suffisance très satisfaite.

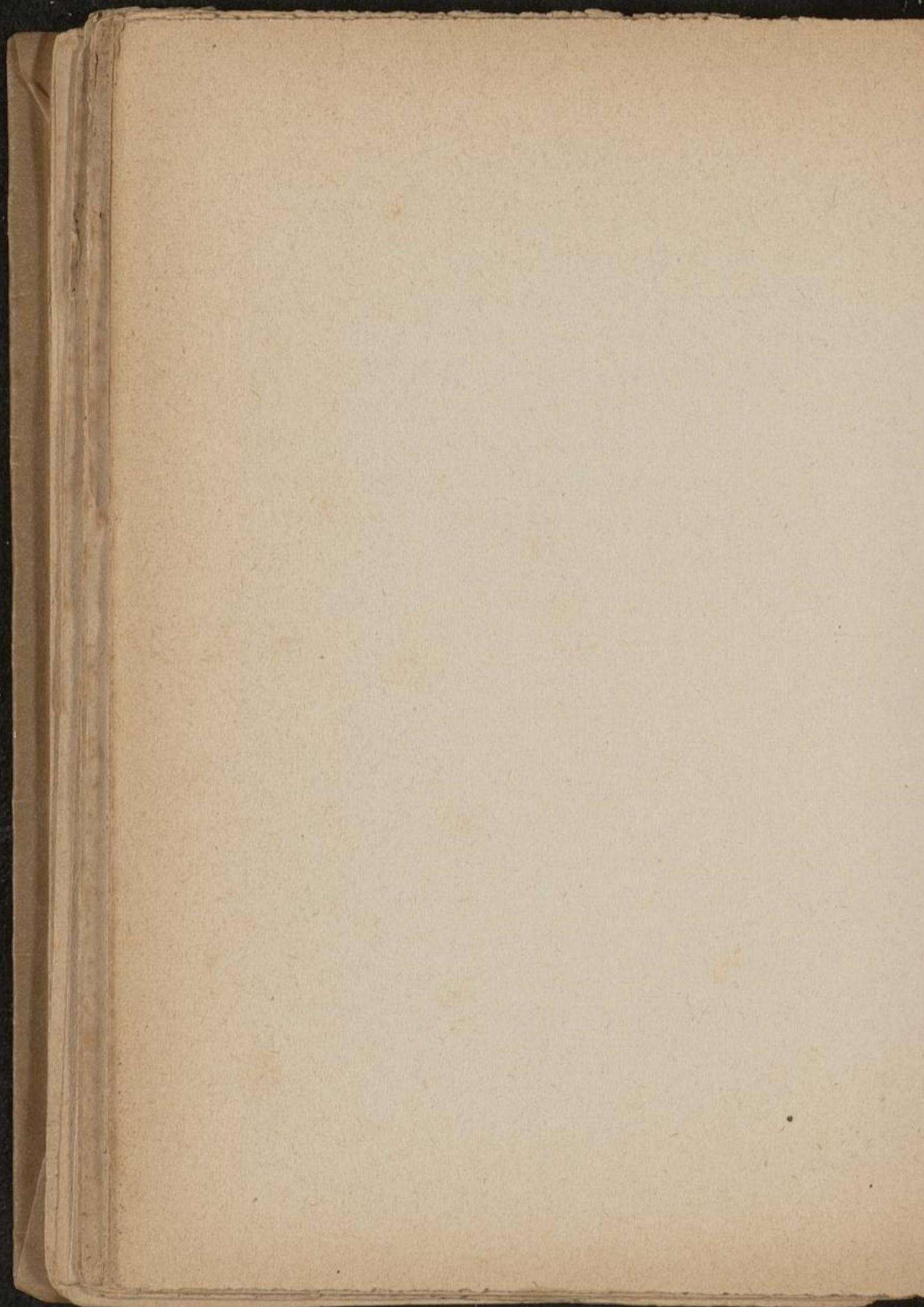
Cet éventail ne la quittait jamais. Même quand, le soir, après les heures chaudes du spectacle, elle rentrait, fatiguée, elle se déshabillait, son éventail à la main. Après avoir dépassé sa robe, elle s'éventait un peu les bras, les épaules, le cou. Elle dénouait encore quelques cordons, enlevait ce corset à jour en ruban que portent les danseuses, et elle s'éventait encore au dessus du bâillement de sa chemise et de tous les côtés. Et quand, défaite, les cheveux tombés, elle se jetait enfin sur son lit, avec un grand soupir de soulagement, elle faisait glisser

sa chemise et promenait, avec délice, sur toute sa nudité, la fraîcheur de son éventail.

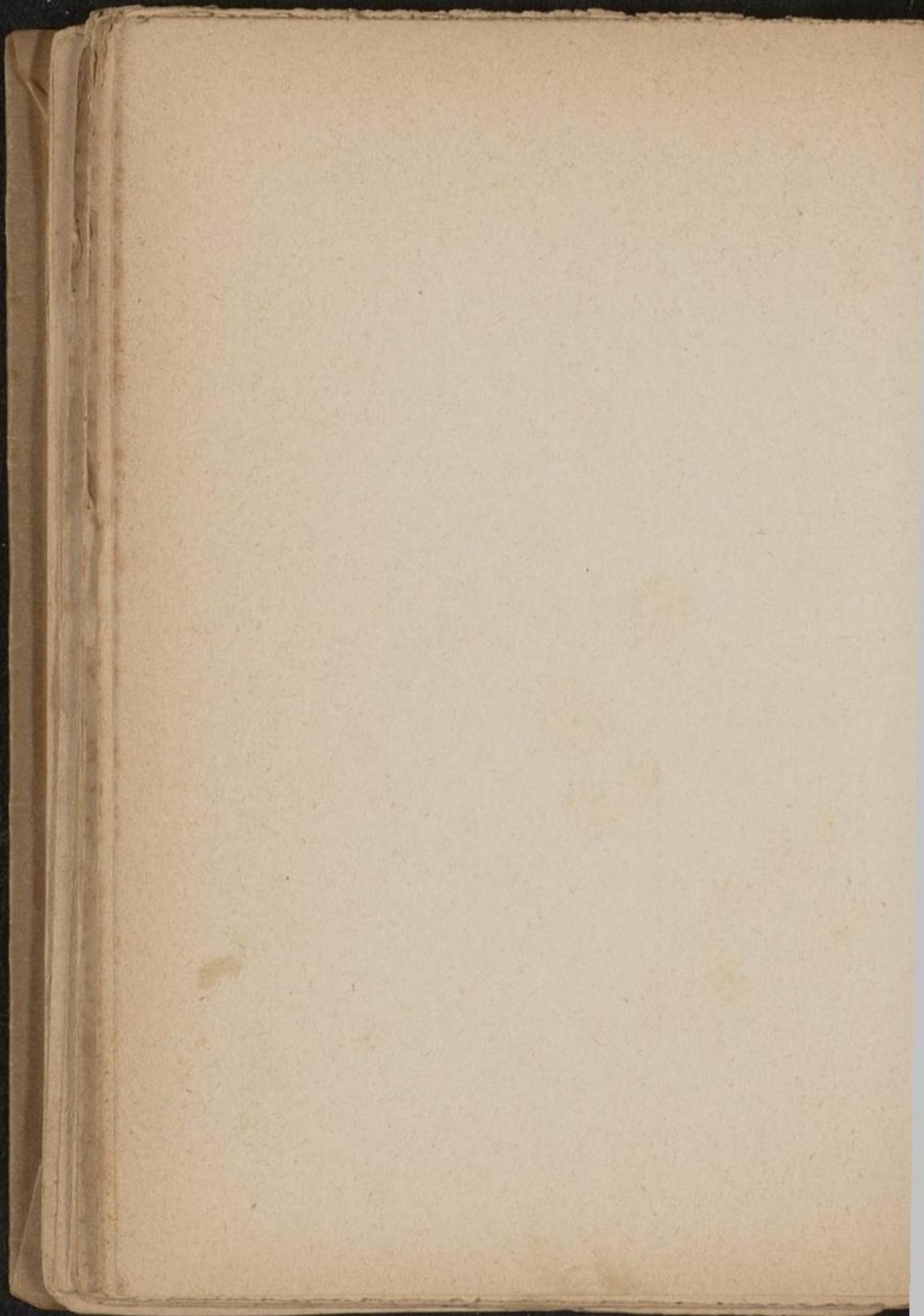
Quand, ainsi, il n'était plus vêtu que de lumière, ce corps sombre, mordoré, ferme, ce corps de femme de race avait quelque chose d'une bacchante enamourée. Sa peau épanouie se prélassait avec un contentement de liberté. Cette fille se regardait complaisamment et se trouvait belle. Elle admirait la puissance de ses jambes agiles et ses mollets, bien musclés, s'effilant jusqu'aux chevilles. Elle caressait longuement la rondeur de ses cuisses; ses seins, aiguillés, pointaient, dorés. Nonchalante, ensorceleuse et les yeux en points d'interrogation — des yeux mauvais sujets — elle se roulait dans des paquets de cheveux lourds et flexibles, d'un noir démoniaque, remuant des ombres sur ses joues. Et ses attitudes étaient heureuses, ses langueurs exquises et béates, dans ses étirements de chatte devant un bon feu. Un apéritif de péché, excitant infernalement... Dans une volupté sauvage et paresseuse, tête renversée, elle se laissait aimer avec des ravissements de

chairs qui frémissent — et, dans un anéantissement de bête apaisée, un bien-être savoureux, engourdissant, glissait dans ses membres las, luisants de moiteurs.

C'était une gourmande de délices païennes, une de ces diablasses phosphoreuses et déshonnêtes au nervosisme étreignant, faites pour les ribotes d'amours bizarres que l'on rêve, après les dîners épicés, dans les vapeurs du café, à travers la fumée des cigares.



CONCIERGE



Madame Phémie Tartalail... ma concierge :  
une vieille qui a ses jours de bonne humeur.  
Figure jaune, passée à l'acide sulfurique, et  
taillée de rides qui semblent des coups de  
crayon de Cham. Le nez a des fantaisies de  
manche de parapluie; la bouche édentée, re-  
monte pour aller, à quelque jour, manger le  
bout de ce nez. Et, un peu partout, un hériss-  
ement de gros poils gris.

Veuve d'un tambour-maître, elle joint à sa  
petite position, un commerce d'égards; elle

débite des politesses pour de menue monnaie ; pour une effigie blanche, elle s'accroupit en révérence, écartant les genoux et pinçant un coin de son tablier... c'est que la vie est dure, et une petite pièce ronde « ça met du baume dans les épinards » suivant son expression. Elle a, comme cela, un vocabulaire personnel, très drôlet dans son mépris absolu des usages vulgaires ; pour elle, le maître-autel c'est : le maître d'hôtel de l'église. Elle a un respect véritable pour les gens éclairés qui savent se reconnaître dans un Indicateur des chemins de fer, un bouquin manigancé tout en chiffres, de la mathématique, quoi ! comme disait feu Tartalail, et qu'il n'y a rien à y débrouiller...

Pour elle, l'ennemi perfide, c'est le rapin du cinquième, qui a voulu lui faire gober — et très sérieusement encore — que ceux qui portent des fez ne sont pas tous des Turcs... cette bêtise, mais on ne se fiche pas comme ça de m'ame Phémie... comme si elle ne savait pas... sapré matin ! On la prend pour une autre. C'est qu'en peinture aussi elle a ses idées ; un *artisse*, qui fait

douze tableaux par an, a douze fois plus de talent qu'un barbouilleur fainéant qui ne termine qu'une œuvre en douze mois ; et elle contemple, avec de béates admirations, les gravures du Journal des modes que reçoit la modiste d'en face ; les grâces figées des dames en bois, drapées et coiffées, ça lui donne des émotions, des mouvements du sang, des oh ! et des pâmoisons... Faites-en donc autant, avec tout votre attirail de brosses et de pots qui sentent la peste, dit-elle au peintre.

Le grand jour, pour elle, c'est le jeudi après-midi. Elle change son bonnet pour un chapeau brun à bavolet, et elle reçoit quelques bonnes amies, des contemporaines. On vide des petits verres de « rude » comme du temps où l'on suivait le régiment. Et c'est, autour de la table, un remuement de mâchoires anguleuses, de mentons pointus et barbus, une jacasserie sèche, sonore et un radotage de potins, d'accidents et de crimes noirs, et des souvenirs... « Vous rappelez-vous, ma chère, quand Tartalail s'est battu au premier *coup de sang*? »... Lorsque le

cognac a mis du rose sur les joues, ces bonnes femmes fondent en des attendrissements puérils ; il y a des larmes qui gouttent dans les coins des mouchoirs à carreaux pleins de tabac à priser ; puis des soupirs et des : enfin, que voulez-vous, ma bonne dame ! Un oiseau évadé, une baleine noyée, le plus insignifiant fait divers, un événement invraisemblable, et ce sont de petits frissons froids, de douloureux apitoiements, des paroles bêtement consolantes... Mais, si un locataire monte sans essayer ses bottines au paillason, c'est, furieux, grondant, un concert de grosses imprécations, des menaces, des malédictions qui montent derrière le malotru.

Le but de l'existence de M<sup>me</sup> Tartalail, son affection la plus solide, c'est sa chienne, Mirza, une petite bête lourde, paresseuse, jappante, de couleur douteuse, les yeux coulants, les pattes dépoilues, les dents bistrées ; « bichette adorée, » que la vieille couvre de baisers, en répétant que ceux qui n'aiment pas les bêtes ne doivent pas aimer les gens.

L'affreuse bichette a une existence faite de petites habitudes sacrées ; très sérieusement, elle écoute sa maîtresse qui, tous les matins, après déjeuner, lit à haute voix la quatrième page de son journal. Le dimanche, elle va à la messe, blottie dans un grand cabas de paille.

Un jour — néfaste entre tous ! — Mirza devint triste ; elle ne *causait* plus... rhume ou accès de fièvre, migraine ou autre chose, enfin Mirza n'allait pas bien.

Vite, le vétérinaire, un bonhomme joyeusement rond, comparut devant toutes les commères assemblées, besicles sur le nez, solennellement, car la chose était grave, et le cas fut exposé, très obscurément, par cinq ou six voix à la fois... c'était peut-être le *ver salulaire*... ou simplement une *distinction de voix*... et je n'ai plus qu'elle... sauvez Mirza... vite, un de ces petits papiers avec votre *paragraphe* pour le pharmacien... Ah ! ce serait terrible, M<sup>onsieur</sup>, nous sommes deux sœurs, nous mangeons à la même assiette, nous partageons le même lit... nous vivons seules toutes les deux...

— C'est peut-être ça qui rend votre chienne malade, dit le vétérinaire avec une raillerie au coin des lèvres.

— Comment, Monsieur ?

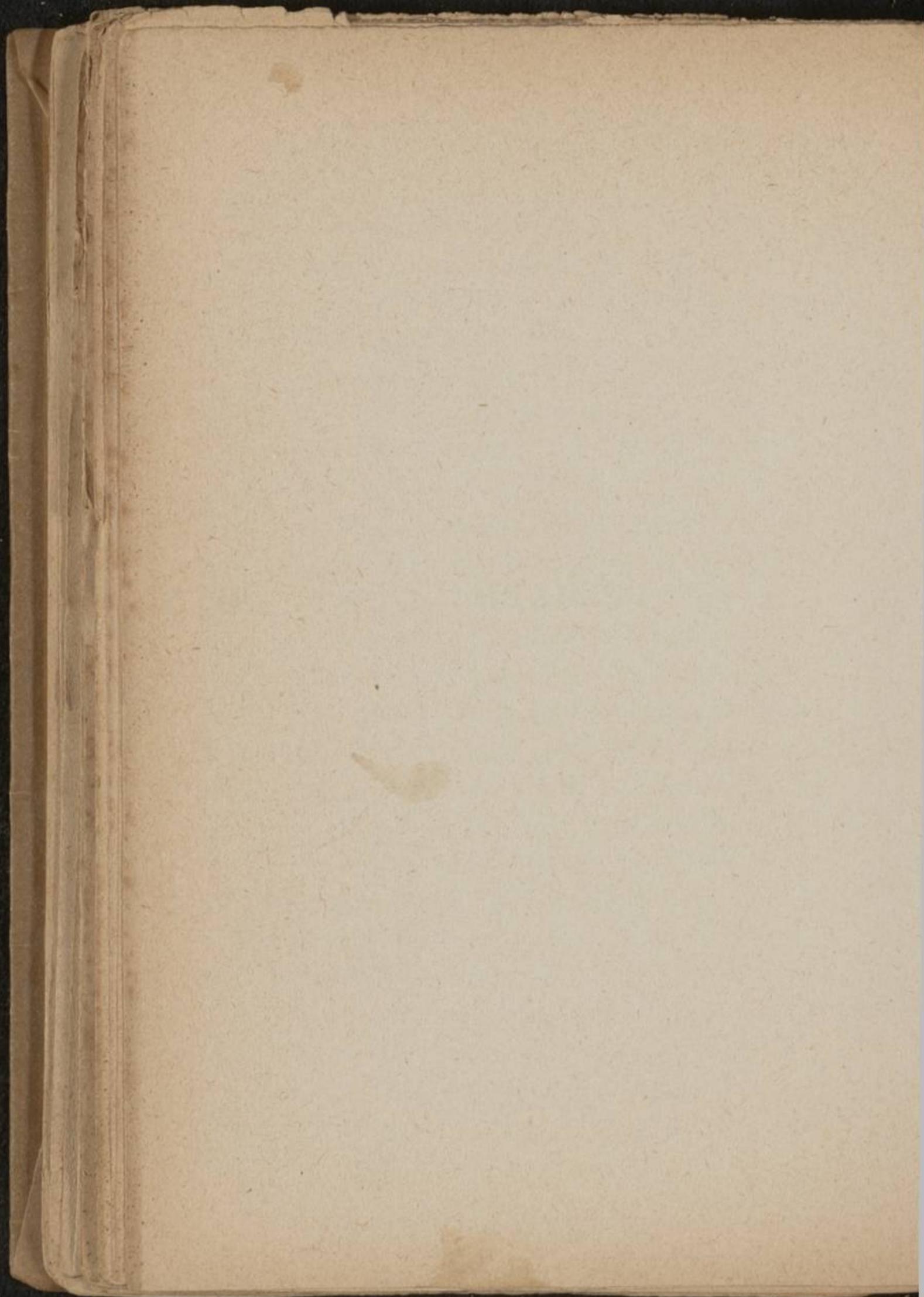
— Dame, vous n'avez pas toujours vécu seule... il y a quelques années...

— Feu Tartalail, mon légitime, vivait encore...

— Eh, bien ! vous devez savoir, par expérience, que votre bête a probablement besoin... Laissez la trotter un quart d'heure dans la rue... et au premier coin... c'est la saison...

— Assez, M<sup>ô</sup>sieu ! vos propos sont inconvenants ! C'est une horreur ! un scandale ! Mirza n'est pas une chienne... publique ! Nous sommes honnêtes, M<sup>ô</sup>sieu ! Nous ne sommes pas des créatures légères... Vous nous insultez !... Pauvre bichette chérie, toi que j'ai élevée dans les principes purs, toi à la honte, à la merci du premier rustre de chien... Plutôt la mort !... Oh !!

POCHARDE



D'abord, elle avait été furieusement nerveuse, toute la journée. Elle avait lancé un bouquet à une pauvre qui passait, elle avait donné une indigestion de pâtisseries à sa levrette et elle avait cassé une quantité exorbitante de choses : assiettes, chaises, verres et généralement tout ce qui ne résistait pas à ses petits doigts de fer, — enfin, elle était nerveuse furieusement... Pas de nouvelles de ce drôle un peu aimé. Rien. Pas une ligne. Rien de rien... Oh ! ces hommes !

Enfin, le soir venu et la lampe allumée, elle

croyait broder un mouchoir en promenant de grands coups de ciseaux à travers l'innocente batiste, quand, par la porte entre-bâillée, peureusement, se montre un bout de nez, confus et repentant... Rage, fureur, crise, gronderie, pardon et la paix signée de deux baisers...

— Sortons, cela me fera du bien.

Et ils étaient partis, bavards, la chère aimée et le grand heureux.

..

Les deux coudes sur la table, elle cause, elle cause... C'est qu'après trois jours, elle en a des choses à lui conter, et elle ne veut rien oublier, et elle cause, elle cause.

Elle s'interrompt — faisant signe de la main que ce n'est pas fini — pour avaler de petites gorgées qui se suivent et sèchent les grosses pintes de bière anglaise.

La bavarde continue le volumineux racontage des gros petits événements, et ce qu'elle a fait, et ce qu'on lui a dit, et ce qu'elle a répondu...

Les manches, tombées au coude, découvrent l'avant-bras, frais et blanc, cerclé d'un mince porte-bonheur.

Lui, le grand heureux, bercé par ce ramage, suit des yeux le joli serpentement d'une veine sur le bras, et écoute, peut-être distrait, car de temps en temps elle lui prend un doigt. Ils se rapprochent au dessus des verres, et il reste en adoration devant les coquetteries d'un sata-nesque sourire encadré dans le chiffonnement d'un chapeau de satin bleu. Les boucles brunes, gaminant sur le front, répandent de fines odeurs aux pénétrances aiguës de mélati de Chine. Les joues brillantes comme un rose surah, la causeuse s'est animée et s'étonne de trouver si vite le fond de la pinte devant le bout de son nez. Enfin, cela ne fait rien, elle continue.

— Qu'est-ce que je voulais dire?... Ce n'est pas la messe, pourtant... Je ne sais plus... Ah! bien! je vais te raconter autre chose...

Et il reprend, entraînant, railleur, le papotage interrompu par de bonnes lampées d'*ale*.

Elle tape sur la table.

— Garçon! mon verre est toujours vide, saperlipopette!

\*  
\* \*

Il a bien fallu s'en aller, on éteignait le gaz...  
L'air frais l'a brutalement frappée au front ;  
il a glacé ses joues.

Elle va lentement, parle moins, et son bras devient pesant. Elle est délicieusement aimante, les lèvres tendues; et elle se fait traîner...

Et puis ses idées se troublent. La lune là-haut, impassible dans le ciel lavé à l'encre de Chine et au bleu de Prusse, l'agace horriblement; elle l'invective, ne veut pas qu'on la regarde comme cela... Ah! zut! tiens, — et elle lui fait un grand pied de nez.

Son chapeau tient mal; elle le bourre de coups de poing.

Elle invente un tas d'extravagances amusantes, des cocasseries dites sérieusement; elle jabote, perdue dans les folies...

— Allons, oui, j'en conviens, j'ai mon jeune homme... un bon jeune homme.. Mais où sommes-nous?... Ah! une statue... pourquoi montre-t-il ses mains comme ça... Veux-tu cacher tes mains noires! Attends, mon bon-homme...

Et elle veut forcer le vieux héros à accepter une paire de gants...

— Il n'a cependant pas l'airain sensible.

Elle s'amuse de son calembour.

— C'est un Turc... n'est-ce pas? Ils sont si forts les Turcs. Des gens qui ont tant de moitiés doivent en valoir plus d'un.. Mais regarde donc... Les points de gaz dans les réverbères me font l'effet d'étoiles que l'administration a mises en bouteilles... Bonne administration, hein! elle fait des conserves d'étoiles pour les soirs où il n'y en a pas au ciel... Ces pauvres réverbères, ont-ils l'air vertueux, sévères, inflexibles — et tristes, donc! c'est parce qu'on les a attachés .. ils ne connaissent pas le divertissement d'aller à droite, puis à gauche, tiens, comme ça... Aujourd'hui, je ne sais pas, mais

ça m'embête de suivre le même trottoir... et toi? Sacrée coquine de lune! voilà qu'elle nous regarde encore...

Et péniblement, zigzaguant, ils retrouvent leur rue : la chère aimée est adorablement soûle et ses joues prennent des rougeurs d'églantines.

..

Elle s'est affaissée sur une chaise. Il faut la coucher, l'ivrognesse mignonne.

Dans la chaleur de la chambre close, la robe, bouton à bouton, se défait. Du corsage dégrafé sort la rondeur polie de l'épaule et, plus bas, la chair plus tendre et émue, une chair qui se soulève et qui aime les lèvres. La jupe glisse; la peau rosie se montre par morceaux affriolants. Du Fragonard. La bonne fille se laisse faire avec de complaisantes moues et une confuse inertie; elle a d'attirantes langueurs un peu accablées; elle sommeille à demi et murmure des câlineries. Deux épingles enlevées lâchent un flot de cheveux bruns et, enfin, nue

dans la grâce simple de ses formes avouées, elle sort d'un paquet de jupons et de linges écrasés à ses pieds.

Elle reste perdue dans un rêve épais ; puis, tout d'un coup, avec des battements de paupières, elle est empoignée par un de ces rires nerveux et violents comme en ont les satyres de Rops.

— Je crois que j'ai une prune...

— Mais non, pas du tout...

— Tu crois ?

— Certainement.

— Tu le jures ?

— Sur la tête de l'inventeur des réverbères.

— Alors, couche-moi.

L'enfant se laisse dorloter ; ses yeux se ferment, ses bras tombent, lourds et très vaguement ses doigts dessinent des gestes.

— Dis donc.

— Quoi ?

— En Pologne... comme le ciel doit être gris!...

— Oui.

— Dis donc.

— Quoi?

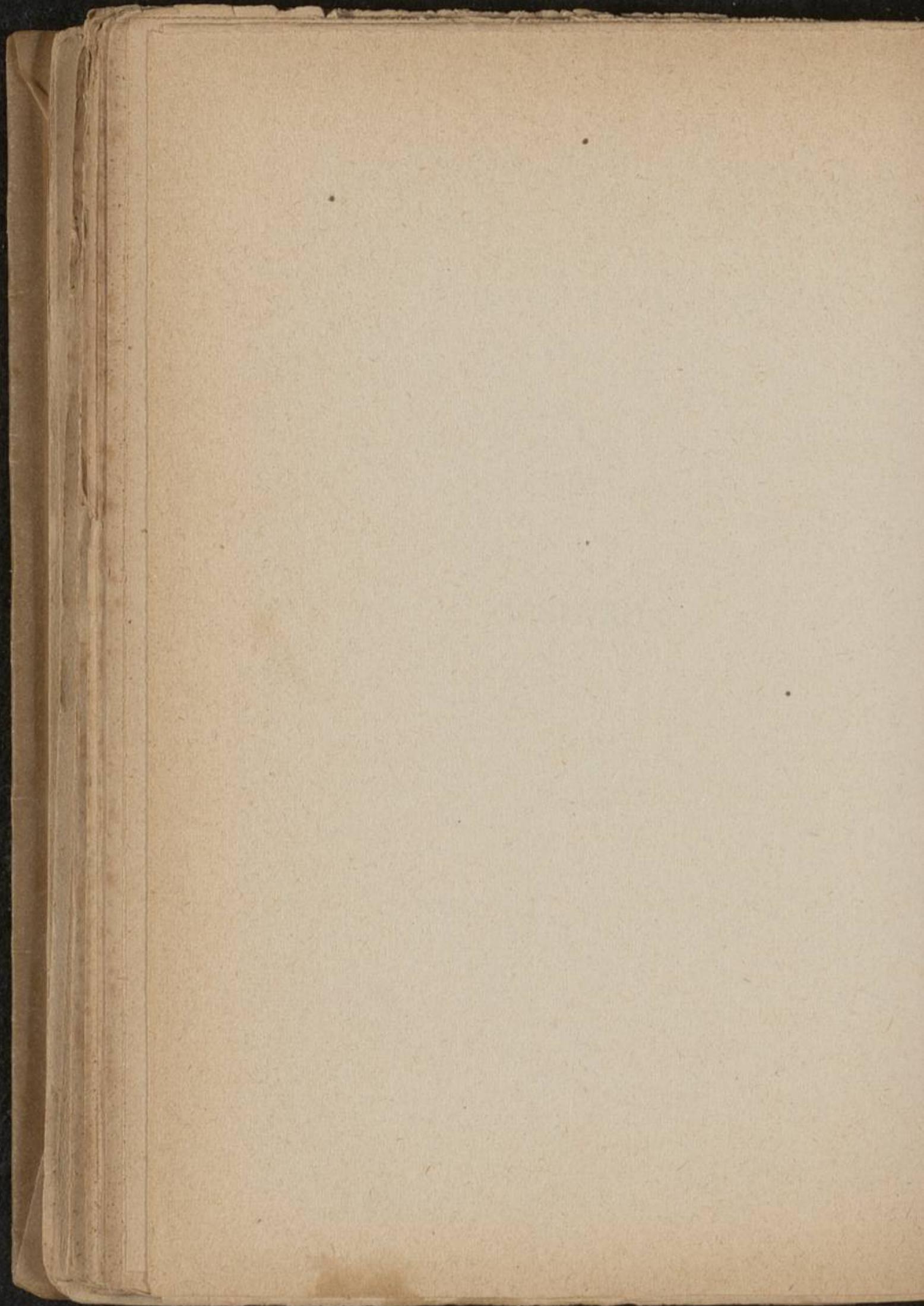
— Je veux que tu me réveilles toi-même  
demain matin.

— Oui.

— Quand j'aurai soif.

Et ce fut l'interminable baiser du dernier  
bonsoir dans un abandon de caresses.

GRAISSE



Djelma — je la revois, la traînante Djelma, la lourde créole à chair tiède. Je la revois toujours sous cet air qu'elle m'a de grosse charbonnière laide. En plein au milieu dans sa face au teint beurré, s'avancent, comme des patères, des pommettes en croc, un large nez carré aux renflements pituitaires, et le menton massif, bridé par un pli gras. Pendantes, des tresses défaites éparpillent leurs crins qui sortent d'un madras très fin à légères bouffettes. Ce madras rose et bleu, bordé de ganses d'or, habille une

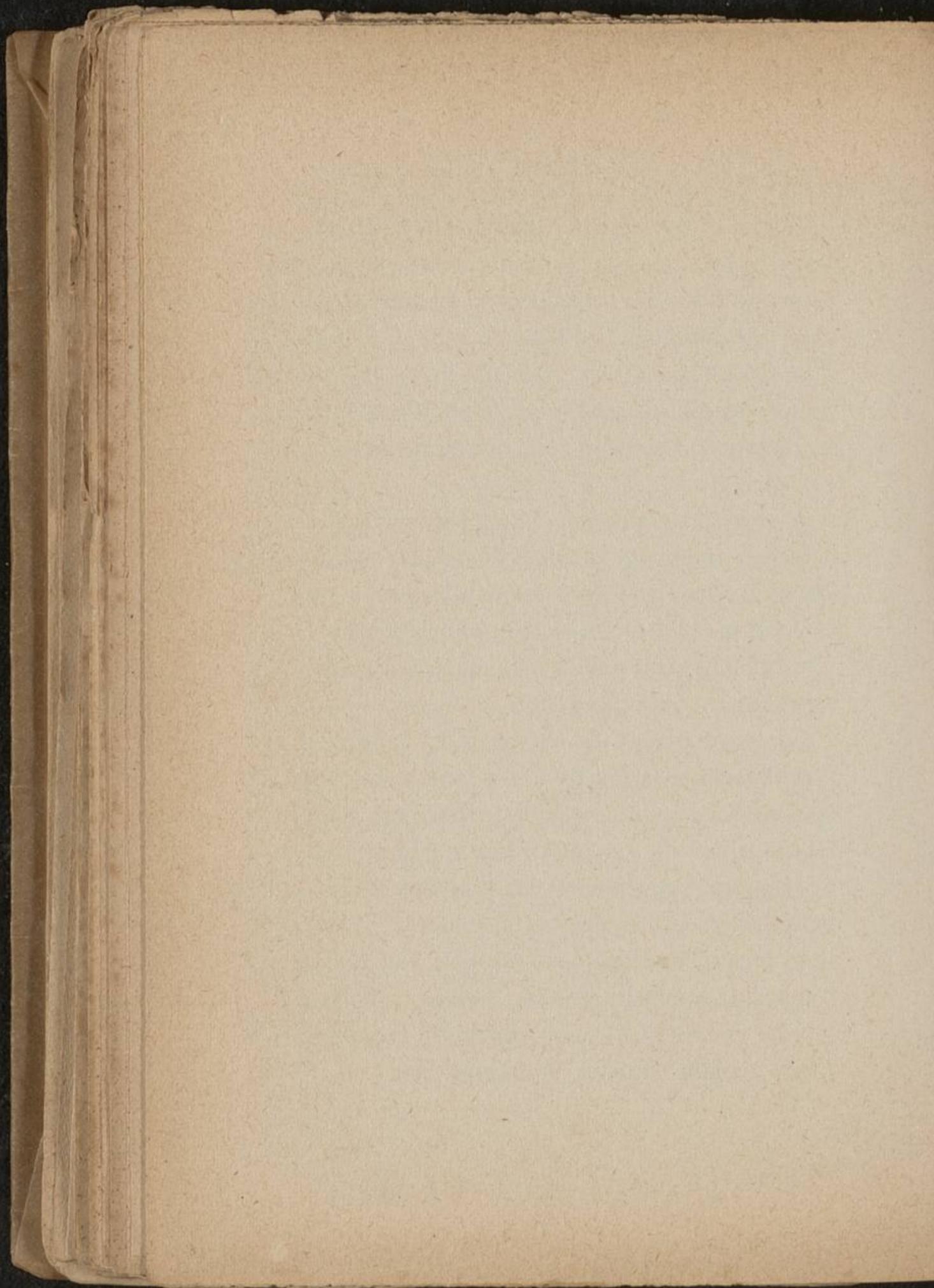
tignasse encrée et donne à la figure un air de Mogador avec de grosses dents en craie dans une bouche profonde et immense, qui rit bêtement jusqu'aux oreilles. Une gourmandise qui la tracasse, lui agite les lèvres pareilles à des viandes en sang — des lèvres à bonbon. L'œil — un œil bovin — semble en verre, fixe, impassible, sous un sourcil au charbon. Une gravide insolence erre dans ce regard passif, mollement désireux ; et de sa main grasse et brûlante — vaguement perdue en rêves voluptueux — avec paresse, elle s'évente.

Sans goût, en vrac, des tas de perles en colliers. A l'oreille, une lourde boucle ; des médaillons dorés pendent au col, liés par un très mince nerf de bouc. Le pantalon de satin, aux contours bien remplis, laisse voir des bas blancs trop larges qui font, tout autour du mollet, de vilains plis. Des anneaux, lourds comme des charges, cerclent d'un or en toc ses bras de ramoneur, et, sous le satin de ton sombre, un ventre colossal repose avec bonheur et s'étend, immense, et encombre.

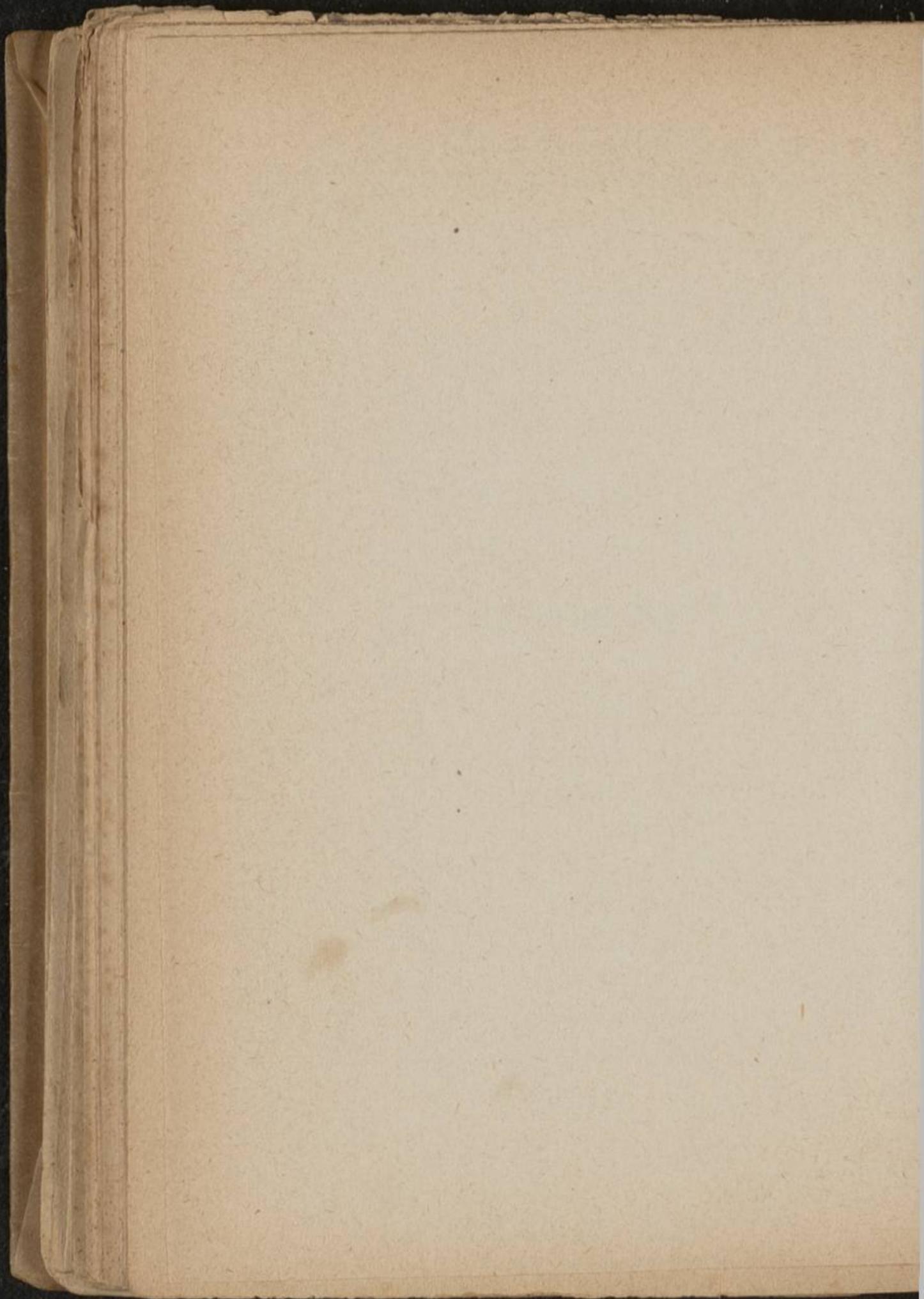
Inerte, sans vigueur, vide de tous vœux, cette femme, grasse et gloutonne, se meut péniblement avec des nonchaloirs ballottant la chair qui moutonne. Elle succombe à l'effort d'un déplacement; les tressauts de sa graisse jaune dégoulinent sur le corps et les bras même, en agitant fort toute la zone des lourds seins de nourrice.

A petits pas traînants, elle approche avec des saccades, trépidant, vacillant comme ces monuments sur les chars dans les cavalcades — ou le bœuf gras lui-même. Enfin, anhéante, ouf! elle s'effondre, elle s'affale et sa masse, accablée, en s'abattant fait : plouf!

Ce lourd paquet de femme sale, dans son écroulement, a la massivité des rondes potiches de Chine. Enfoncée, en sa béate inactivité, dans les coussins, elle câline sa fatigue... Un assoupissement abruti comme une digestion lourde, irrésistiblement la plombe, l'engourdit — et, dans le sombre demi-jour de la salle, elle paraît tomber de sommeil, quand, baveuse, elle lève la tête et machinalement murmure en suffoquant quelque lambeau de chanson bête...



LES PETITES



Les Petites, ce sont ces fillettes d'atelier, couturières et modistes, qui nous... étrennent et parfont notre instruction — composée jusqu'alors de latin, d'algèbre et de noms propres — en nous apprenant l'amour. C'est dans les chambrettes de ces Jenny, près d'une fenêtre où sourit un pot de giroflées, et sous un bénitier portant une branche de buis, que s'éveillent les premiers étonnements de nos sens.

Ces longues gamines maigres auraient été, avec moins de malechance, tout aussi honnêtes

et pimbêches que les demoiselles remorquées par des mamans bourgeoises. Une indigence cruelle, des parents grossiers aux souïeries brutales et une enfance à gifles, voilà leur foyer familial, foyer qu'elles s'empressent d'abandonner quand elles se sentent l'âge de gagner un peu de pain. Et elles peinent dur, elles triment vaillamment, faisant de grandes journées d'atelier pour un salaire piteux. Elles travaillent onze heures, la poitrine cassée, pour gagner trente sous — et dans la morte saison, quand l'ouvrage languit, on les renvoie : elles vivront comme elles pourront. Qui donc leur en voudrait de ne pas se défendre — après les vilains exemples qu'elles ont eu sous les yeux — de mettre un peu d'amour dans leur misérable vie souffreteuse? Avoir un amant, c'est l'honnêteté pour elles. C'est leur dû : un homme. Celle-là est estimée qui a une liaison de quelque durée ; au moins ce n'est pas une coureuse. Aussi, elles se rangent presque toutes dans ces ménages équivoques que le hasard a noués et qui végètent, les poches légères, dans une intimité

sans feu. Mais c'est égal, le sang bout de jeunesse et on s'aime fort.

Le jeune commis ou l'étudiant vient chercher l'ouvrière, le soir, au sortir de l'atelier. Ce sont les courtes heures de liberté et de plaisir. Elle, souvent, n'a pas mangé; elle souffre de faim et ne l'avoue pas. Elle regarde les très minces ressources du budget s'en aller en amusements futiles, en bocks, en cafés-concerts, et elle a cette fierté de dissimuler sa misère affamée sous une satisfaction contrainte, comme elle cache une robe rapiécée sous un manteau qui a encore de l'œil. Elle est si singulière, la dignité fausse de ces grandes fillettes. Très naturellement, elles osent demander de l'argent pour un plaisir, jamais pour une chose utile; elles rougissent devant un aveu de dénûment parce qu'elles veulent, dans leur droiture, devoir à leur travail leur existence matérielle. « Je voudrais tant aller au théâtre avec une amie, donne-nous de quoi prendre des places, dis? » — et c'est pour pouvoir souper. La seule prodigalité dont elles ne parviennent pas à se pri-

ver, ces parcimonieuses, c'est le sou quotidien pour acheter le feuilleton émouvant.

Cette vie de souffrances, de privations, d'envies, n'est pas sans verser de la haine et de la méchanceté dans ces caractères féminins. Entre elles, des vilenies, des jalousies fermentent. Leurs vengeances surnoisées sont atroces. Pour faire renvoyer une camarade, elles apportent une fiole d'huile et gâtent son ouvrage, ou bien elles tirent l'étoffe pendant la coupe. Mais aussi, quelles prévenances, quels soins a-t-on jamais eus pour elles-mêmes, et pourquoi auraient-elles compassion des autres, elles qui n'ont jamais été consolées? On les traite brutalement, ces sans importance, ces orphelines de la société. Quand, le soir, dans l'éreintement de la journée enfin achevée, elles songent à rentrer, la maîtresse annonce d'un ton sec qu'on travaillera la nuit; l'ouvrage presse — et il faut remettre à l'aiguille les doigts engourdis, il faut besogner encore jusqu'à des deux heures du matin avec, dans l'estomac, une tasse de café dont on leur fait la charité. Puis alors, le retour à ces

heures nocturnes, dans le silence effrayant des rues vides. Oh ! l'heure sinistre où ces faiblesses font, seules, leur long chemin vers les faubourgs déserts, au moment où le vice rôde, où le mal, dans l'ombre, s'enhardit, où l'homme, rendu effronté, s'arroe le droit d'attaquer d'un propos ordurier toute femme qui marche seule.

— Comme elle a l'air fatigué... Quelque noceuse qui sort du bal.

Ou :

— Vous êtes gentille, ma petite.

— Il y a longtemps qu'on me l'a dit... Laissez-moi tranquille.

— Eh bien, alors, il y a longtemps qu'on s'est fichu de toi.

Et elles se font à cette vie noire ; elles bravent courageusement ces mauvais instants, et c'est en riant que, le lendemain, elles racontent leurs aventures dans les causeries grivoises et pimentées de l'atelier. Apprivoisées à leur sort, elles se soumettent à ces longs jours de peine, et, sans récriminer, accomplissent leur tâche, attendant le dimanche, comme le grand sourire

de la semaine interminable, comme le but radieux pour lequel on s'échine.

Quand, derrière le dos de l'Hiver, blanc géôlier, les verdure, longtemps captives, épanouissent leur liberté, quand, entre avril et mai, le printemps donne rendez-vous aux amoureux dans la joie triomphale des dimanches, elles arrivent, les grandes gamines frêles, dans les banlieues où chantent les orgues, et elles font les dames.

Elles se promènent en attendant le soir qui les fera sauter dans les guinguettes.

La nature met du vague à l'âme des jeunes femmes ; le grand air, trop fort pour leurs poumons pleins de poussière, les grise d'une poésie enfantine qui fait traîner les flâneries sentimentales le long des murs au dessus desquels des lilas passent leurs têtes parfumées.

Le garçon, bien astiqué, sur son trente-et-un, en tenue paradante, le chapeau sur l'oreille et la cravate claire et voyante, fume officiellement un cigare fin.

Elle, avec sa pâleur de fille mal nourrie, éle-

vée sans air dans l'immobilité du travail, n'a que la beauté de sa jeunesse simple et fraîche. Un corset trop large exagère les formes de sa gorge à peine mûre. La robe, d'étoffe simplette, mais garnie de falbalas gauches, a été bâtie vite et vite, à la chandelle, en des heures chipées au sommeil. Son chapeau, elle l'a arrangé elle-même, aussi, dans ses économies de temps. Des bottines neuves, étroites, lui font mal, et elle n'ose pas boutonner ses gants de peur de les défraîchir trop vite. Elle porte un mantelet sur le bras et, de temps en temps, d'une chique-naude, elle fait sauter la poussière qui s'attache à sa robe.

Ils s'admirent avec naïveté... C'est qu'il leur a fallu travailler si dur pour pouvoir se donner ce maigre luxe de toilette...

Lui, raconte avec importance ce qui s'est passé à son bureau. Elle, rapporte les incidents de l'atelier. Puis, sous un peu d'ombre douce, une langueur sentimentale les étreint.

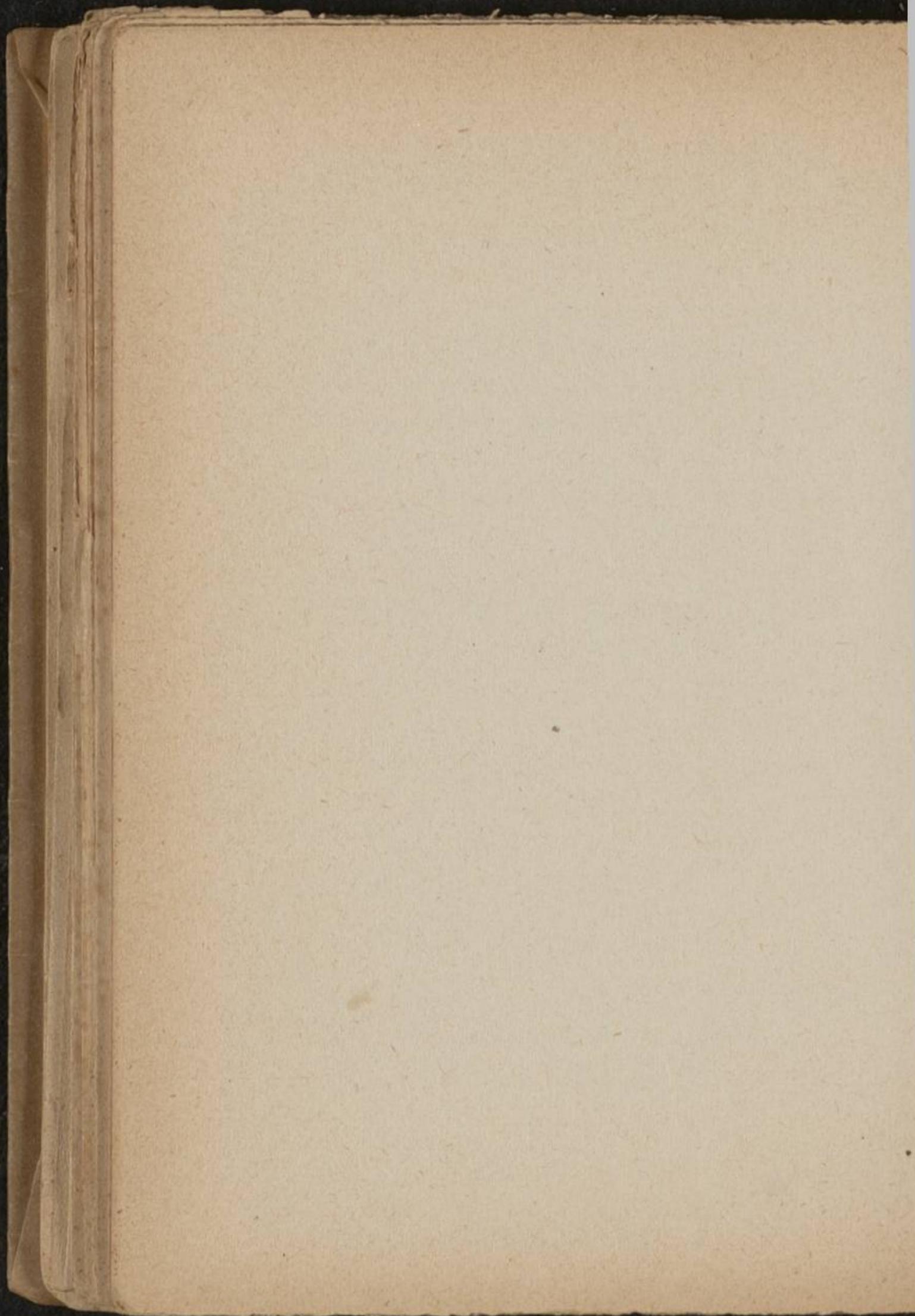
Du silence.

Songeuse, elle balance son ombrelle.

Lui, montrant l'horizon verdoyant, dit : c'est beau !

Ils continuent, lentement, s'arrêtent devant les belles propriétés, cueillent des fleurs et se disent, avec mélancolie, que les dimanches sont certainement plus courts que les autres jours ..

LA CHUTE D'UN ANGE



Une triviale aventure, une confidence à écrire tout bas.

J'avais, des heures, travaillé à pétrir des idées et à les étirer sur des feuilles de papier — et j'étais sorti pour m'aérer le cerveau. Je me laissais guider par l'alignement du trottoir et j'allais, le nez et la pensée en l'air.

Quand un chien, follement, se jette entre mes jambes.

Je regarde l'animal : un roquet ordinaire, le museau gros et court des doguins, le poil des

danois non reconnus et le ventre tombant des chiens bien nourris. Il est intéressant, ce toutou agité et maladroit qui semble vouloir quelque chose. Et mon attention, vaguante, remonte en suivant la laisse qui tient la bête. D'abord, un gant long dessinant une main jolie, un poignet fin... Je poursuis, sur ce terrain agréable, et je trouve une épaule, d'un rond ! un cou, d'une saveur ! et une tête curieuse avec un nez frondeur, piqué en avant, en beaupré. Des cheveux dorés se nouent en boucles joliettes, ténues et courtes, courtes, courtes comme des dimanches d'employés.

Incontestablement, la maîtresse est bien plus intéressante que le toutou.

Comme âge : une femme à point. Une poitrine agressive, en garde ; une physionomie d'une avenante franchise. De petits cillements font comme des appels tout bas, et un pli, au coin de l'œil, demande : hein ? plaît-il ? — mais, très habilement, tout ce parler du visage semble s'adresser au chien.

Enfin, un amour de petite rousse, grasse et chatouilleuse.

Mais dans quelle catégorie faut-il la ranger? Une femme montée par actions? — Non. Plutôt une provinciale en vacances, une bourgeoise aux sens turbulents, une évadée du *conjungo*.

Elle suit sa route, sans hâte, délurée sans audace.

Sa robe est d'étamine byzantine grise, pékinée de fleurettes, plissée à la bretonne avec des lisés bien tendus et une bande de broderie arménienne. Le chapeau, en léger paillason gris, diamanté, dégage bien le visage. Et, derrière elle, un paquet de jupons est remué bruyamment à coups de talon... Oui, décidément, elle dégage un bouquet de bourgeoisisme, c'est une épouse dont la nature est au dessus de tempéré et dont le mari est peut-être capitaine de navire au trop long cours.

Très vite, elle s'aperçoit qu'une attention lui fait escorte.

Involontairement, elle paraît plus vibrante; ses yeux batailleurs aiguissent des œillades en lardoires — mais qu'il faut subtilement comprendre, car pour tout le monde, j'en suis sûr,

cette rusée conserve une gravité de moulin à vent.

C'était une femme esculente, et, pour parler comme Moleffo, j'advoue Dieu que

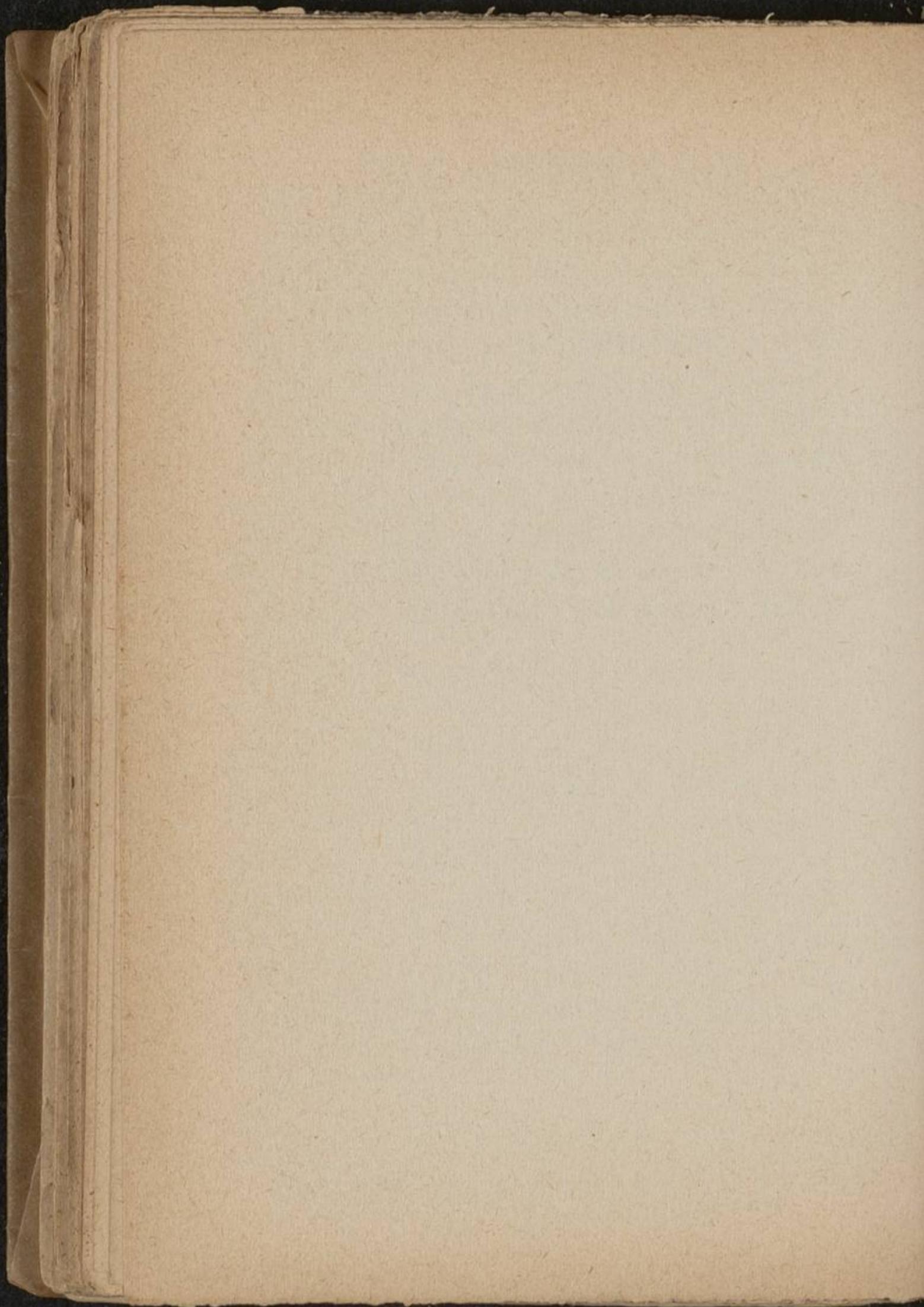
Je l'aimais, je l'aimais comme une cuisse d'oie,  
Comme un poulet sauté, comme un pâté de foie  
Gras...

J'allais risquer un mot, et entamer la scène de don Eliséo avec la cousine de Tragaldabas...

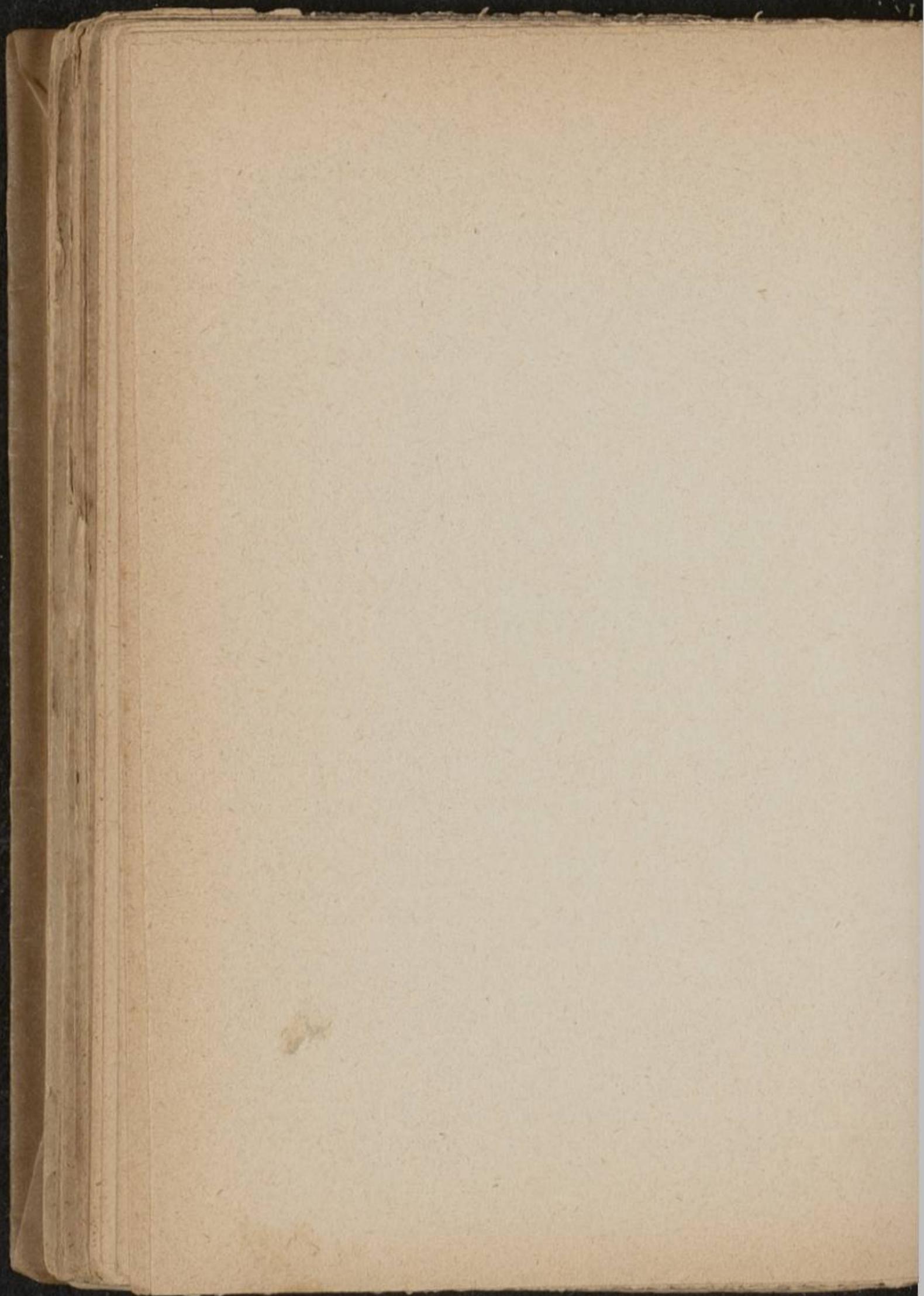
Quand dona Caprina marque un mécontentement. Le chien, accentuant son manège, tire sur sa laisse avec désespoir, résiste formellement, s'étrangle et se fait rouler sur le trottoir. Comme la « Diane à la biche » — mais avec plus de vêtement et moins de carquois, — elle veut dompter le mauvais gré de l'animal; mais celui-ci, décidé à la mort, demeure sur place, les pattes arc-boutées, et fait si bien que sa maîtresse, habituée probablement aux petites infirmités d'une bête âgée, doit comprendre, s'arrête et attend que le sot animal ait accompli une fonction hydraulique et ridicule. La malheureuse femme,

penaude, tenant en laisse le chien qui se vide à son aise en lâchant un petit filet d'eau sale sur le trottoir, paraît si prosaïquement burlesque et banale, si déçue de son charme, que je ne puis contenir un sourire.

Et sous les malédictions de cette inconnue rageante, je me sauve, invoquant saint Godefin, qui fut martyrisé sous les pommes cuites. Par une malencontreuse trivialité, je me suis fait ainsi une ennemie anonyme, sans même avoir bénéficié du baiser dont parle le galant Ovide.



PARAVENT



Le jardin est sablé. Des fleurs éclatent,  
blanches comme le lotus sacré d'Egypte; des  
fleurs, larmes roses, semblent teintes d'une  
goutte de ce sang que perd, dans sa fuite,

L'Aurore, rougissant de paraître sans voiles.

Les azalées rient, ébouriffées, à côté de végé-  
taux étranges, paradants, agitant de longues  
chevelures d'argent; de grosses plantes grasses  
s'affalent et, avec des airs officiels, se gonflent  
comme des Mandarins ventrus; et puis, des

fleurs couleur de rêve, et puis des boutons éclatants, rouges fleurs d'amour sur lesquelles on a dû broyer des cœurs... L'eau jette une chanson perlée dans les vasques de malachite, et des vols de faisans multicolores lancent dans l'air attiédi des bouquets vivants.

Songeuse, en un demi-rêve, la Chinoise va, lente, dans le jardin parfumé, et, sur ses petits pieds longs de trois pouces, avec une grâce rythmique, elle se balance comme les pailles de riz qui ondulent au bord des étangs et se penchent dans le vent pour écouter ce qu'il raconte en passant.

L'enfant de l'Empire Fleuri est lasse. Elle vient, sur la natte tissée de paille rose, s'accroupir sur un tabouret bas, à la porte du pavillon, dont les panneaux vernis sont décorés de licornes et de panthères enroulées, et dont le toit léger retrousse ses coins comme des lèvres qui rient.

Indolemment elle reste là.

Ses cheveux tressés tournent et retournent en spirales d'un noir luisant, forment un chignon

retenu par un fil de métal, et s'étagent en anneaux traversés de longues épingles d'or fin ; les têtes de ces épingles simulent d'élégantes fleurs de jasmin et de grands papillons posés sur cette coiffure grasse et sombre, qui diffuse des senteurs perverses de Tan Kouei. Des sourcils noirs — plus noirs que la fleur de Titang, qui s'épanouit à la quatrième lune — mettent une nette vigueur sur des yeux fendus comme des boutonnières et malignement tirés et dans lesquels flambent des charbons bleus. Les joues ont cette belle pâleur soufrée du maïs relevée galamment d'une pointe de fard. La bouche s'avance, charnue, tendre, comme faite d'orange confite, et sur la lèvre inférieure est adroitement peint un cercle de carmin. Le cou, poli et poudré, se dore d'un beau ton de soleil ; la chair s'enfonce grassement dans la simarre de soie rouge, et l'on devine, sous la robe lâche, une carnation chaudement potelée, adorablement mûre et qui a des saveurs de safran ; une taille souple et un embonpoint désirable frémissent dans le flottement libertin des étoffes

qui contiennent mal la révolte des hanches. La jupe de soie fine, que longe une bande de lourd satin lamé d'argent, est brodée d'un dragon encoléré, sautant, griffant, crachant une langue de velours grenat — et l'ondulation des plis anime et fait vivre le monstre aux yeux de perles vertes. De la manche large, doublée de poil de chameau, sort l'avant-bras mat, gras-souillet, ombré délicieusement avec des tons de pain bis coupés par un pur bracelet de trois torsades d'argent, blanc comme le nénuphar blanc. En jouant, distraite, la jeune Chinoise, si belle-ment peinturée, décoiffe ses doigts de leurs onglers d'argent et contemple ses ongles longs, acérés, purs comme s'ils avaient été trempés dans le lait de noyaux d'abricots, ses ongles durs et fins, mignons poignards au bout desquels picotent des démangeaisons félines, des envies de sang.

Elle prend son éventail de bambou noir et de soie plaquée d'ivoire, et elle s'évente, secouant les cordonnets de soie et le jade vert de ses colliers — puis, elle croque des grains de pastèques

et des amandes torréfiées, avec la triomphante indifférence de sa tranquille majesté citrine.

Croquis de Régamey pâlement peint par Puvis de Chavannes : sous le grand soleil, la clarté s'épand ardente; le sol grille et semble se désagréger en une poussière brillante dans des vapeurs de lapis. Quelques ombres violettes; des brumes, mousselines flottantes. Devant le pavillon aux verroteries bariolées, aux lanternes orangées, sur la petite table en bois de Ningpo incrusté, des parfums énervants se consomment sur un rond de cuivre rouge, à côté de raisins de Tientsin, et s'envolent en bouffées vagabondes. Sur la natte traîne une feuille taillée dans la pellicule de l'écorce du bambou et enluminée fantasquement de cormorans verts et de monstres écarlates.

La buveuse de thé n'entend pas les coups de gong régulièrement frappés, là-bas, par un bonze dévot près d'une pagode. Perdue en des pensées plus dominantes que l'opium brûlé à Canton, elle ne voit pas approcher les pigeons argentés se dandinant comme de petites jonques et im-

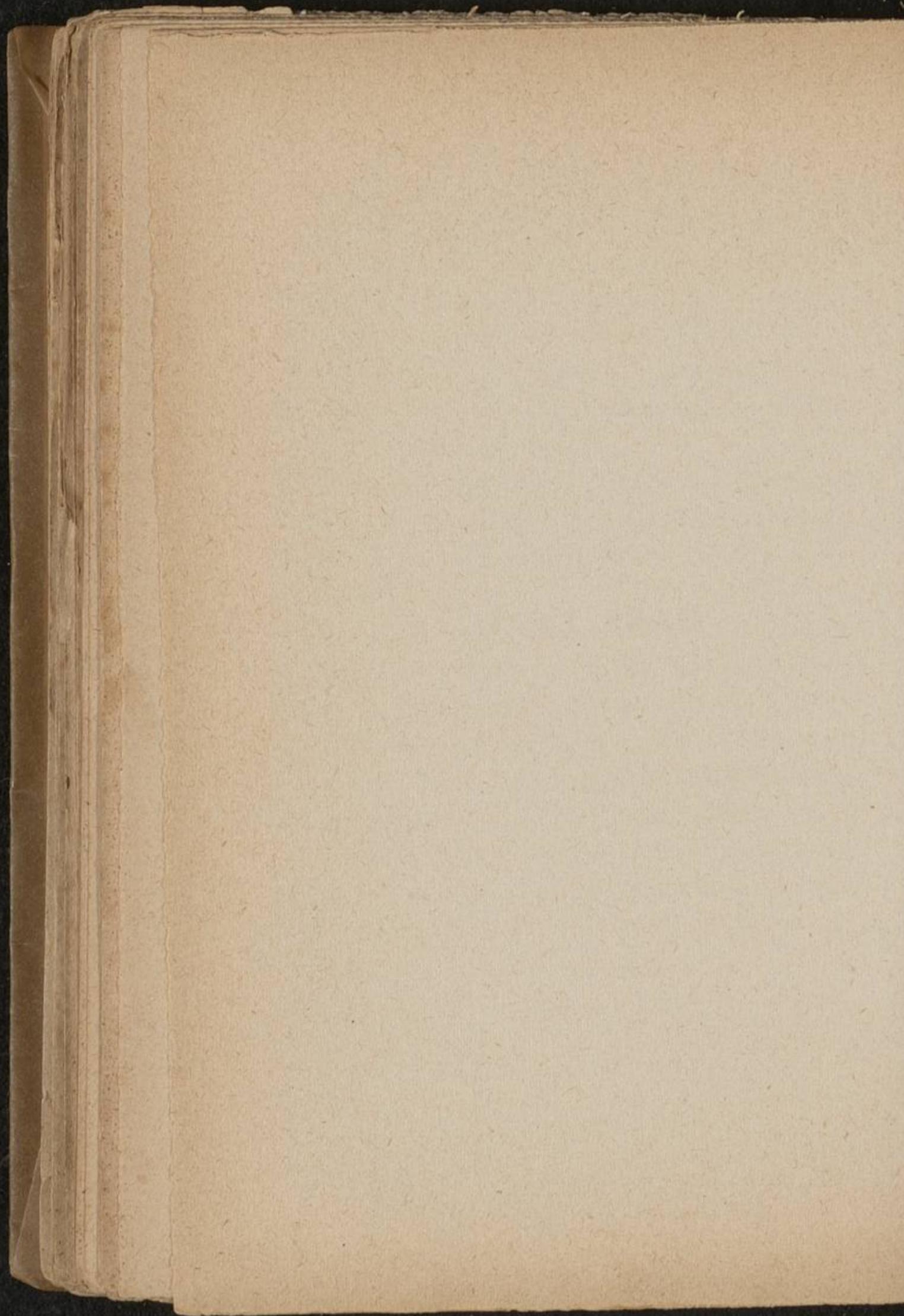
primant des étoiles dans le sable... C'est que le soleil, Boudha étincelant, fait fleurir aussi l'été dans les cœurs, et, par les dix mille sages ! la jeune Chinoise parle à l'Ibis bienfaisant qui s'épanouit sur le Sureau sacré ; elle invoque la déesse Couan-In, la divinité miséricordieuse aux soupirs des femmes...

Et elle vogue en de beaux rêves lointains : des tendresses dans les doigts, elle s'évente avec des alentissements distraits — et, à voix basse, elle dit :

« Je ressemble à l'hirondelle veuve voltigeant  
« sur une plage et que va tuer le chasseur. Nos  
« cœurs sont séparés comme les deux étoiles  
« Niou lang et Che nuu. J'ai beau réfléchir, je  
« n'ai que des regrets. Je ressemble à la fleur  
« fraîchement éclosée et aussitôt brisée par la  
« pluie et le vent impétueux. Qui donc est aussi  
« seule, aussi délaissée ? Triste destinée ! Que  
« faire ? » (\*)

(\*) Traduction de Jules Arène : *La Chine familière et galante*.

DANS L'EAU



Sur la plage, par une matinée chaude, le groupe des baigneuses : le long de la corde, un jeu vacarmant, un entrain de folie remuant un bariolage de couleurs gaies avec un chamaillis de petites voix claires — et, dans le va et vient des étoffes, sous les réticences des costumes, apparaissent des morceaux de bourgeoises nues.

C'est une sauterie gamine de femmes heureuses, débarrassées du poids de leurs jupons et prélassant dans le flot câlin le contentement de leur corps libre.

De petites personnes fines, précieuses, détaillées en statuettes, se glissent dans l'eau avec des frémissements qui leur taquinent les nerfs; d'autres, solides, dragonnesques, avec un soupçon de moustache, présentent à la vague, comme un défi, leur forte poitrine, et cela avec un bel orgueil et comme faisant honneur à l'Océan — dont elles n'ont fichtre! pas peur — en lui permettant de tapoter la splendeur de leurs formes bien pleines. De grosses dodues, trop nourries, font plouf! en s'asseyant dans l'eau; à côté, des Anglaises, longues et dégarries, accourues à grandes enjambées, agitent désespérément leurs bras secs; d'autres, délicates, hésitent, les épaules serrées frileusement et, avec des appréhensions peureuses qui grimacent, elles tâtent l'eau du bout du pied, avant d'entrer; puis, celles qui, dolentes, dissimulent les boiseries rêches de leur personne et, d'un air gêné et bête, se plongent très vite et boudent, immobiles. Hors du coin de la pruderie, les joyeuses, saines et fortes, narines au vent, aspirent l'air salin avec de belles sen-

sualités gaillardes. La brise et les claques très familières de la lame les émoustillent. Confiantes en elles-mêmes, elles laissent leur pudeur entre-bâillée, se défendent mal, et le vent et l'eau, ces polissons complices, font des indiscretions de blancheurs humides. Dans la sincérité du déshabillé, les hontes se défont. Les corps jaillissent de l'eau nettement profilés et s'avouent. L'étoffe, plaquée, dessine la courbe tendre des seins terminés par un angle fripon. Les reins se cambrent, et les flancs bien pris, et les hanches débordantes, et les cuisses moulées disent : voilà... à bas l'hypocrisie des corsets et la traîtrise des jupes.

Agitation divertissante avec un fracas de voix, une gesticulation enfantine et maniérée, un désordonnement de grandes filles non surveillées. Dans cette joie en mouvement de femmes folâtrantes, des détails piquent l'attention : un gigottement jette en l'air des pieds et des mollets, les balancements mous développent avec grâce les lignes ondulantes du corps, des rires chatouillés découvrent des dents blanches, une jambe

bien dessinée tend des nerfs de danseuse et, sur un bras pâle, brille la coquetterie d'un bracelet. Après le débarbouillage des fards, la peau a des nuances douces et unies ; des oreilles paraissent de roses coquillages et l'eau s'égrène en perles sur la nacre des épaules grasses. Les costumes, tendus et luisants, mettent les baigneuses dans des maillots de soie...

Les femmes s'étourdissent dans cette libre folâtrerie, sous le beau soleil ; elles se font dorloter dans la vague avec des joies d'amoureuses ; elles remuent les épaules dans des songeries de douceurs caressantes ; elles demandent de petits baisers au clapotement de l'eau et lui murmurent des tendresses... Tout à coup, des peurs, des effrois qui sursautent en poussant de légers cris vite calmés, et les belles rêveuses retombent dans des abandons qui les roulent, cajolées. Alors un repos, long, en de languides attitudes paressantes ; un bras levé et la main sur les yeux pour s'abriter du soleil : une pose de musée. La baigneuse, le sang activé, la chair fouettée et l'œil chaud, ne cache pas trop vite

un genou mis à nu ; elle savoure le ruissellement frais de l'eau qui lui passe tout le long de la peau un chatouillis agaçant, et elle regarde faire, en souriant, le vent qui la devêt un peu de tous les côtés.

Des femmes copieuses, jamais lasses, roulent dans les ondulations de l'onde les convexités tentantes de leur royal embonpoint et des bâillements du costume trahissent d'appétissantes carnations.

Les jeunes filles, moins osées, ont des épeurements choqués ; elles s'étonnent de sentir leur nubilité aussi libre dans la fraîcheur de l'eau. Leur pudeur est plus montante.

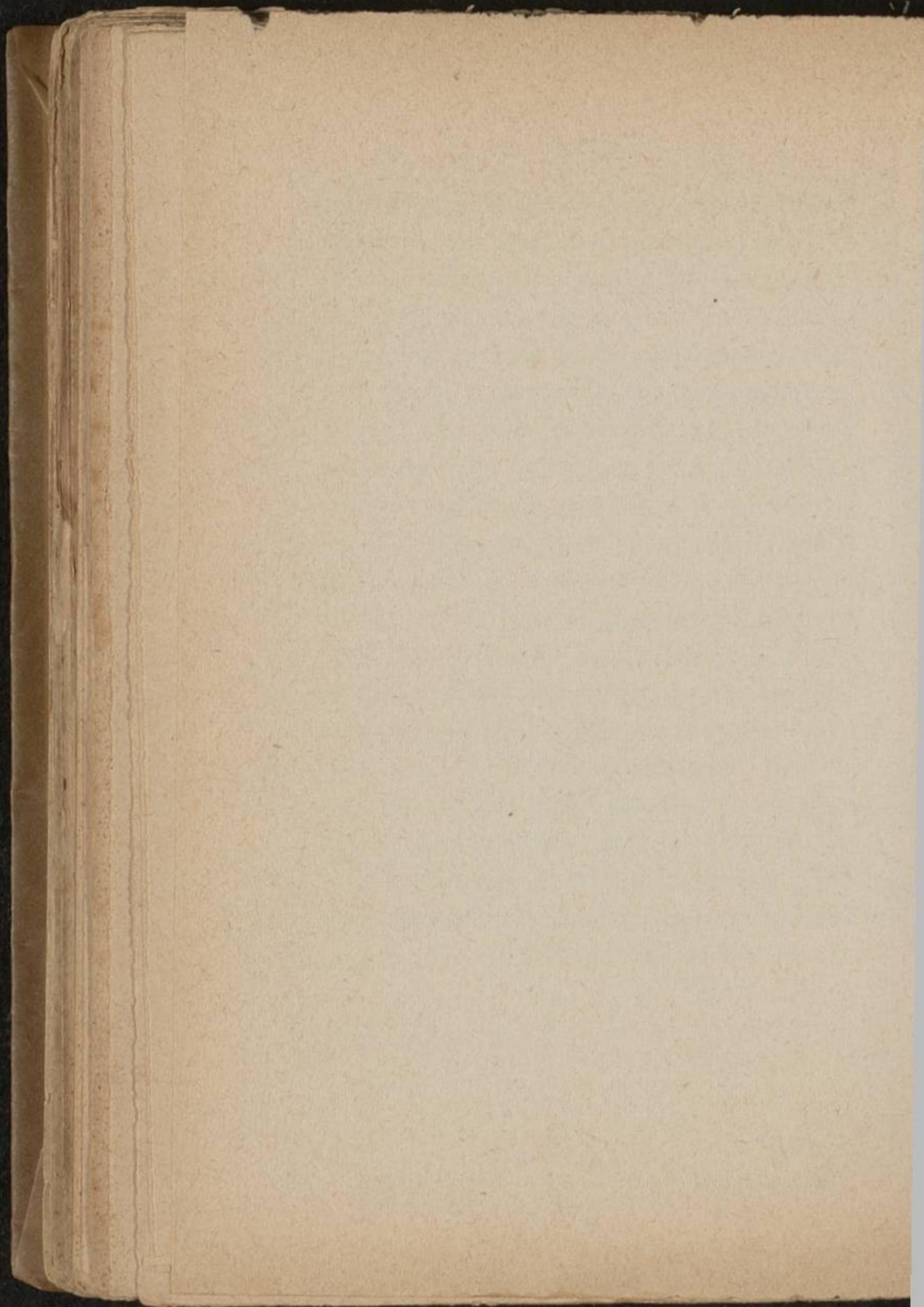
Quelques baigneuses sortent avec des frissons nerveux. Elles reviennent, le costume collant sur le plein de leurs formes accusées, les hanches vigoureusement en saillie ; des remous de chair lourde les secouent ; les cheveux lâchés se détordent sur la nuque, les jambes nerveuses, dont le modelé se dessine à traits nets, sont satinées d'eau, et, sur la peau appâlie, que des boutons défaits montrent généreusement, le grand air vif cingle des fouettées de rouge.

Dans la grande paix de la nature bleue, cet éjolement clapote avec une lascivité honnête ; ces folies, qui dansent au milieu d'un jaillissement d'éclaboussures, ont des hardiesses reçues, des abandons d'alcôve, des poses étalées, des renversements d'après souper. Ces rondes, qui se donnent la main et se trémoussent, semblent des gambades de Nâïades en liesse que des académiciens, très solennels, auraient vêtues de culottes et de blouses pour leur permettre de paraître devant les règlements de notre modernité effarouchée. Et ces rires, éparpillés en fusées claires, sonnent comme des moqueries provoquées par cet accoutrement administratif qui revêt d'un carnaval grotesque l'épanouissement des nudités naïves.

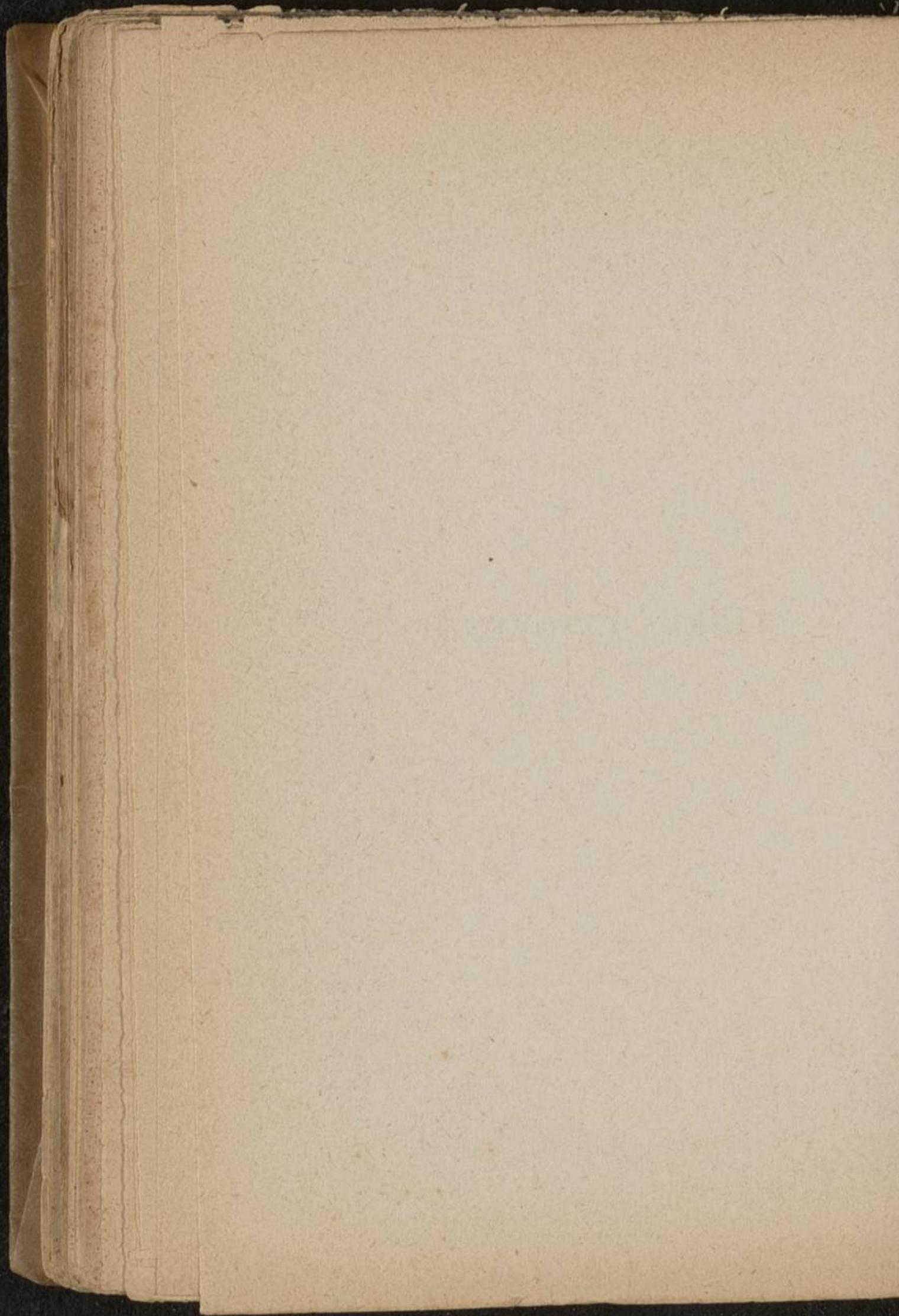
Un charme enveloppe ces batifolages, les enchante, les divinise.

L'esprit arrache de ces corps les morceaux de coton pudique, les caleçons, les chiffons de morale bons pour l'autorité policière, et alors, dans une vision radieuse, éclate le triomphe blanc et pur des chairs lumineuses. Cette nudité

chaste, évoque, sous cette blonde lumière d'Orient, le précieux archaïsme des mythes de la mer, la si douce poésie des anciens rêveurs. Voici le groupe des filles de Nérée qui s'ébattent et, dans l'écume blanche qui bouillonne aux flancs des hippocampes, jouent avec les tritons d'or. Railleuses, elles vont porter à Achille les armes que forgea Héphaïstos. Le grondement sourd, le long du rivage, résonne, ô Théocrite, comme les gémissements de Polyphème amoureux de Galatée. Et le chœur des Néréides, nymphes de la mer, s'enlace en de riantes bataillades; ces filles ardentes développent, en se jouant, leurs grâces fermes et leurs harmonieuses vigueurs, et les promesses de leurs belles lèvres humides allument l' enamorément universel. Et l'Amour immense scintille dans les flots, souffle dans le zéphyr tiède, flamboie dans le soleil embrasé comme le faisceau des torches nuptiales que l'Océanide emporte sur les mers sans limites.



LIBRES CITOYENNES



Une famille américaine s'était installée dans la grande maison d'en face. Tout le second étage avait été abandonné aux trois filles; c'était leur chez elles, libre et absolu; et elles y vivaient, toutes fenêtres ouvertes, campées au grand air, avec une superbe indifférence pour toute la curiosité ambiante.

Ces trois filles, sèches et froides, au front inflexible, avaient des natures débridées, extravagamment éprises de leur indépendance. Cette expansion sans lois, cette aisance d'allures très

simple de citoyennes affranchies ou de révolutionnaires indomptées, contrastait violemment avec leur maigreur et leur teint anémié, défaillant, qui laissait croire que quelque chose du mal de mer leur restait toujours. Des poupées dans lesquelles il y aurait eu de la poudre. Avec cela, l'œil hardi, d'une franchise rudoyante; des yeux lilas avec les reflets sombres, des yeux qui rappellent les rivières le soir. Les cheveux d'un blond étrange, remuant des reflets métalliques, des nuances rouillées et des tons de vieux rhum. Elles portent haut leur dignité altière de femme qui veut de la distance autour de soi et qui ne salue que des paupières. Mais cette rigide majesté était brusquement compromise par un détail burlesque, une faute cocasse : l'une d'elles portait un grand coquin de pince-nez et un tablier vert.

Elevées dans la morgue nationale, ces filles conservent, en toutes leurs manières, un sérieux empesé qui ne se plie pas aux légères jolivetés gracieuses de la vie de jeune fille. Elles sont maladroites dans la poésie de leur jeunesse

fraîche. Ainsi, elles ont accumulé, sans goût, des plantes le long de leurs fenêtres ; elles soignent ces plantes en prenant des attitudes bêtes avec des manières anguleuses qui semblent faire mal aux fleurs. La bouche déformée par la brutalité d'un idiome aux syllabes caillouteuses, elles rient avec des contorsions de mâchoire ; leur gaieté est gauche et leur rire grince. Et pourtant, elles dégagent un charme indéfinissable d'élégance froide, captivante.

Le matin, en caraco de flanelle rouge ornée de dessins en lacet blanc, elles font leur toilette, avec de minutieuses précautions prenant leur temps. Elles barbotent dans l'eau, se dénudent carrément et s'inondent d'ablutions glacées ; c'est un traitement hydrothérapique, avec des frictions énergiques et de vigoureux frottements, auquel elles se livrent, par tous les temps, en plein air. On dirait une salle de jeunes gymnastes se travaillant les muscles. Elles se coiffent ensuite avec des mouvements nets et des coups de tête qui cinglent les longues

chevelures ; la lumière dore les blondeurs peignées longuement, puis ramenées en tapon dans le cou, ou bien arrangées en une forte tresse terminée par un papillon de ruban fané. Leur toilette porte un arsenal de flacons et d'outils, des poudres, des essences, des racloirs et des limes, des extraits, des brosses de toutes formes, des parfums. Et tout ce travail de propreté, ces soins du corps se font près de la fenêtre, en savourant le souffle du vent sur les chairs imprégnées d'une bonne fraîcheur d'eau et qui hésitent à s'enfermer sous l'étoffe chaude d'une robe. Elles se soignent les dents à grandes frottées et crachent l'eau par la croisée dans la rue, sans se soucier de qui passe. Puis, ce sont les ongles qu'elles polissent délicatement ; puis encore toute une série de menus détails dont elles suivent méthodiquement l'ordre sans omission, consacrant un gros temps à cette partie intime et personnelle de la toilette. Mais, quand vient enfin le tour de la robe, elles la passent au galop, l'agrafent comme ça vient, un peu à la diable, sans essais coquets, sans balonnements,

sans rien faire bouffer, suivant les caprices de la mode, et sans aucune contorsion devant une armoire à glace. Ces mises, simples comme forme, portent, dans l'assemblage de leurs nuances, ce même cachet de rapidité peu regardante : une robe noire, un tablier rose, un chapeau blanc, des gants jaunes. Les couleurs ont l'air d'avoir été choisies les yeux fermés ; certains tons étranges semblent l'œuvre d'un teinturier en démence. Le plus souvent, elles enferment le tout sous un vaste manteau, un imperméable à capuchon. Les gants passés, elles se garnissent les poches d'une collection de petits ustensiles, limes, canifs, ciseaux, flacons de pharmacie, nécessaire de travail : c'est tout un mobilier minuscule, démontable, qu'elles emportent sur elles. Enfin, un sac avec un peigne et une provision de biscuits, et encore un ample parapluie solide. Et elles vont, à grands pas qui tapent sur les pavés, faire des courses immenses ; elles marchent avec une vigueur d'entraînement.

L'après-midi des dimanches vides, elles s'en-

ferment dans une oisiveté évangélique. Elles ont fait belle toilette et arboré leurs plus flamboyantes cravates. Et elles subissent dévotement le long ennui de ces heures interminables.

L'une s'assied, le dos au soleil, et lit une bible volumineuse. A côté d'elle, son mouchoir et un flacon d'odeur qu'elle se passe sous le nez de temps en temps. Elle interrompt sa lecture et considère distraitement la blancheur de ses mains — puis, elle mange une orange.

Une autre s'installe devant le piano, fait monter et descendre des légions de gammes et se décide à jouer sèchement une mazurka en regardant ses doigts.

L'une après l'autre, elles arrêtent leur occupation, passent une camisole et débrident leur chevelure. Elles ont l'amour de leurs cheveux, les contemplent, les admirent, font miroiter leurs blondeurs au soleil et les lissent avec des tendresses délicates. Renversées, la poitrine saillante, très cambrées, elles se peignent avec des lenteurs caressantes, passionnées, et elles

savourent cet agacement nerveux que ressent une chatte qui se frôle contre un mur.

Mais l'une d'elles chante... Là, nous allons nous fâcher. Des oh! oh! oh! lourds qui griffent la gorge et égratignent les oreilles, des notes pénibles qui font monter le sang à la tête, des cris... non, ça, c'est le chemin de fer qui passe.

A côté de ces piailllements douloureux, une sœur, imperturbable, note dans un carnet — le carnet de M<sup>lle</sup> Perrichon — des impressions qu'elle attrape dans les nuages et qu'elle écrit après avoir passé son crayon sur sa langue.

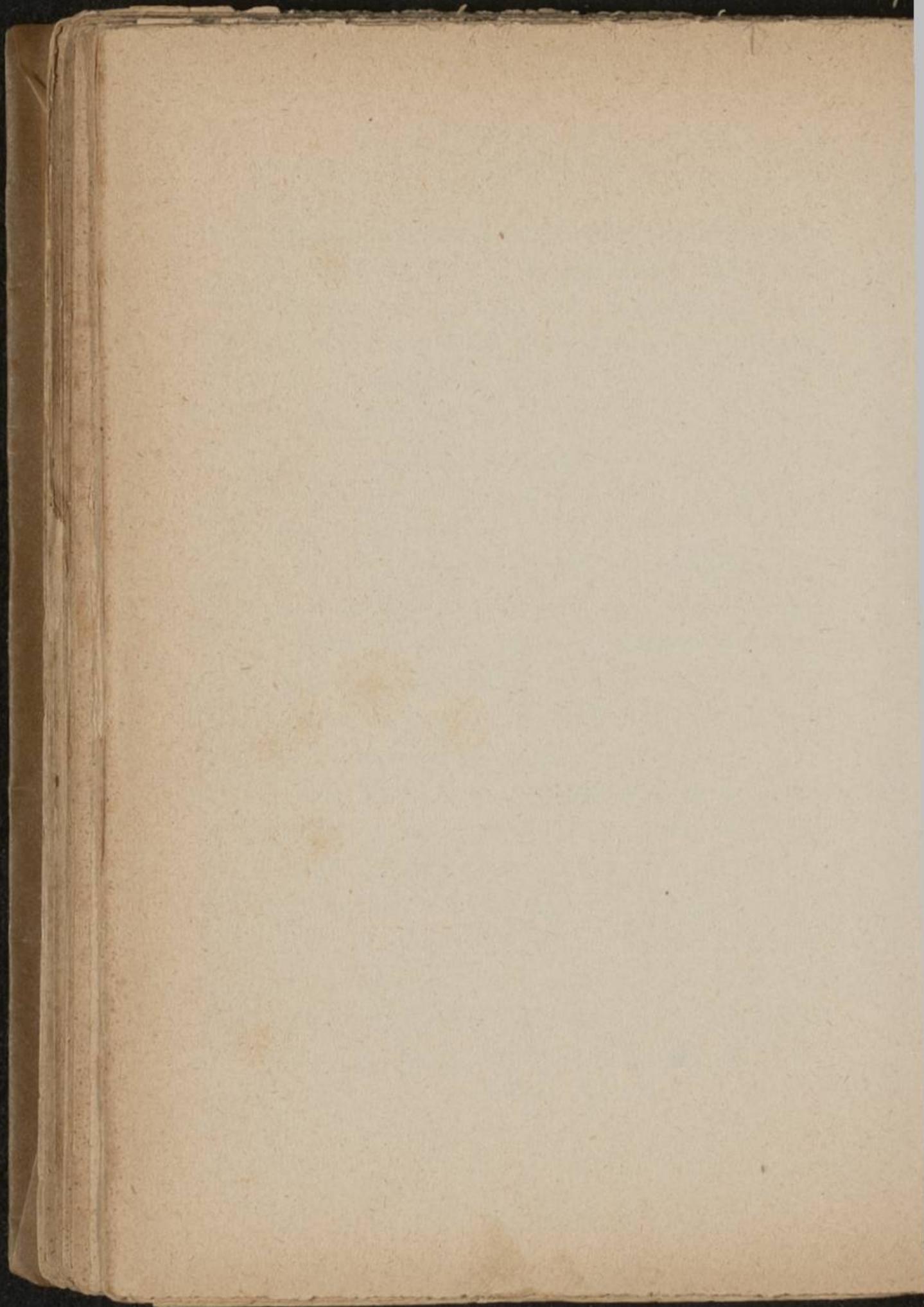
L'attrait de ces filles d'Amérique c'est leur fantaisie originale, leurs inconséquences. Elles accrocheront avec mille précautions un petit châle de tricot dans une armoire et elles laissent traîner une robe aux pieds d'un fauteuil. Dans leur habillement, elles osent des hardiesses abracadabrantes, grotesques ou superbes. Elles ont confiance dans leur idée et se soucient peu d'autrui. Du moment que ce qu'elles veulent faire ne leur paraît pas blâmable — elles vont à

travers tout, et suivent leur pensée avec une volonté froide, une décision têtue. Elles ont un jugement glacial, ces Américaines mécaniques, qui semblent, toutes, filles de notaires, ces méthodiques qui font de longs voyages muets dans des livres ouverts, qui, dans les musées, vérifient l'exactitude du catalogue et qui se fâchent quand elles sont obligées de demander leur route.

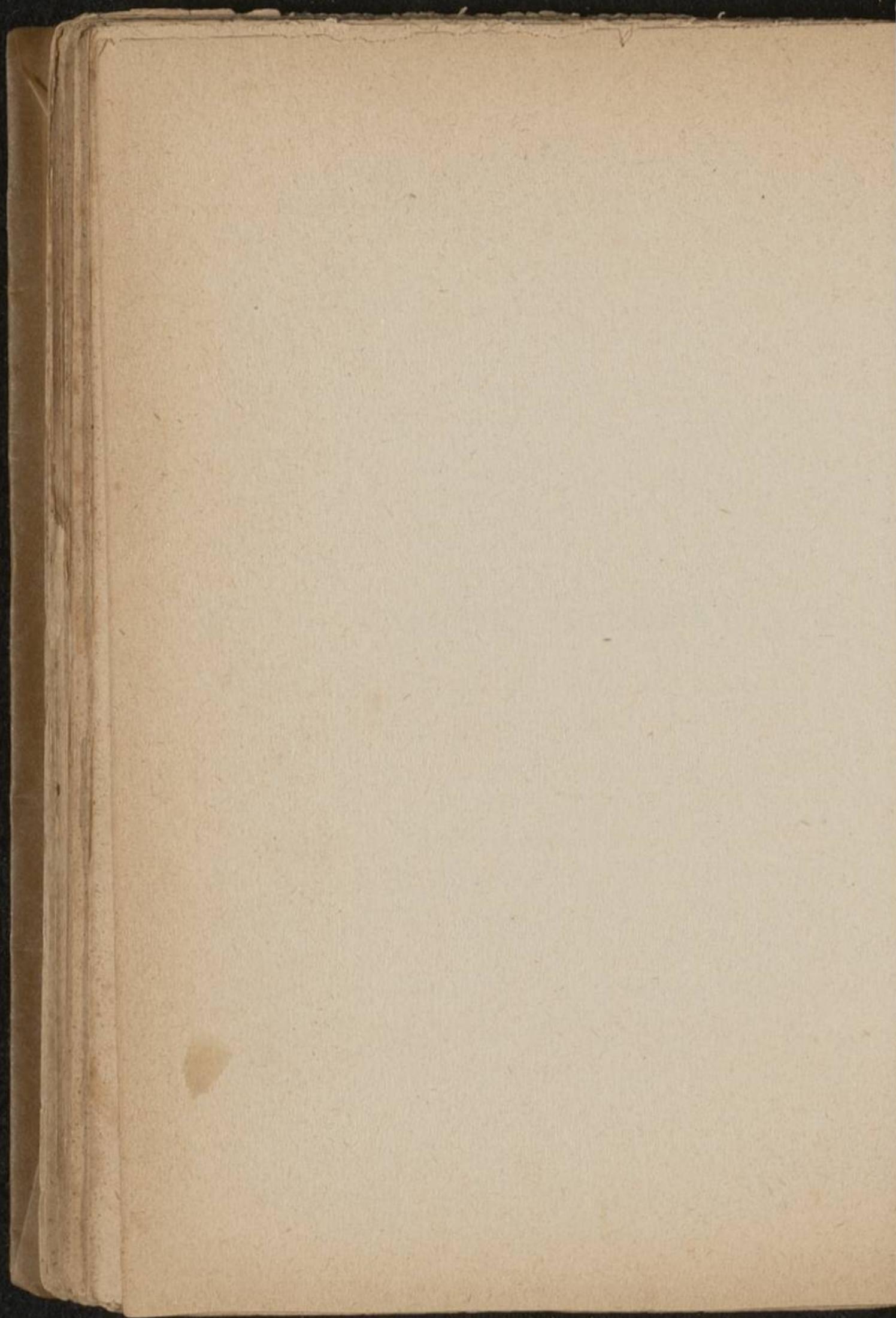
Elles sont curieuses à observer ; elles attisent l'intérêt. On croit toujours voir dans l'une la charge des autres. Et elles seraient peut-être des femmes parfaites, — si elles n'épousaient pas des Américains ; il faudrait donner un peu de souplesse à leur fierté.

Ces Américaines ont des coups de passion, mais sans emballement devant le monde. Elles livrent à des exercices de force, les impétuosité de leur sang et reprennent bien vite leur impeccable correction de tenue, avec des grâces raides, des manières sèches et le cou vissé sur leur morgue qui a l'air de traîner des plumes de paon. On sent qu'il y a du péché qui bout

en ces créatures sphyngiennes, mais on ne sait  
jamais dans quelle mesure.



FEMME DE CHEVAL



Un coup de timbre. L'orchestre commence.  
Elle jette sa limousine rayée garnie de velours ottoman et, rapide, sautillante, elle passe devant la rangée des écuyers qui sentent le cosmétique. D'un bond léger, elle tombe au milieu du cirque, les bras arrondis, la tête inclinée, et elle minaude un salut du bout de la cravache.

Le pied dans une main qui s'offre, elle saute en selle et hop! en route...

Debout sur la selle plate, les jambes écartées, elle se tient comme le marin sur le pont ; elle se

tourne, la cravache haute, balance ses hanches, prend des poses d'une élégance niaise, fait des grâces en se dévissant la taille d'un demi-tour, et quand elle passe, on voit sur son bras l'égratignure d'une chute.

Ses cheveux relevés sont noués avec quelques fleurs fausses; son sourire cabotin fait remuer le trait de crayon indien qui dessine l'œil. Sa jupe très courte, de satin cerise, fanfreluchée, ornementée de perles de cuivre et de paillettes qui scintillent, est soulevée sur un paquet blanc de jupes empesées, épanouies, horizontales, découvrant les hauteurs tendres des cuisses, et l'on voit dans le maillot rose les muscles travailler.

Elle pousse la bête, la talonne de petits coups irrités, et l'air, qui fait coller les jupes aux jambes, précise les formes du corps. Puis elle saute et danse, les bras en guirlande, faisant flotter derrière elle les rubans de sa ceinture, et elle frétille avec ces manières apprises et formulées qui font leur chic dans cette aristocratie des saltimbanques.

Les banderoles sont déroulées. Et l'écuyère saute, cambrée, les coudes écartés, se recroqueville d'un mouvement nerveux qui la fait très petite en l'air et retombe dans l'envolement des gazes; le retroussis effronté de ses jupes montre ses formes jusqu'à la bande d'étoffe blanche qui passe entre les cuisses, tout en haut... D'autres fois, elle se lance, les bras en avant, s'étend en sautant et tombe assise, lourdement. Des regards s'attachent à son maillot et des femmes font des grimaces d'envie.

Pour remercier les vieux abonnés qui applaudissent, elle cueille, au bord de ses lèvres, des baisers qu'elle jette en pincées dans le public.

A la reprise, après une folie d'un clown blanc, elle traverse l'enfilade des cerceaux dont elle crève le papier, tête baissée et poings en avant... Trois tours, quatre tours, elle continue, franchit toujours et toujours, encore, encore et toujours encore et hop! hop!... La transpiration fait des taches sur son maquillage; aux tempes, la poudre coule... Les bravos de la

foule sont ponctués de grands coups de chambrière...

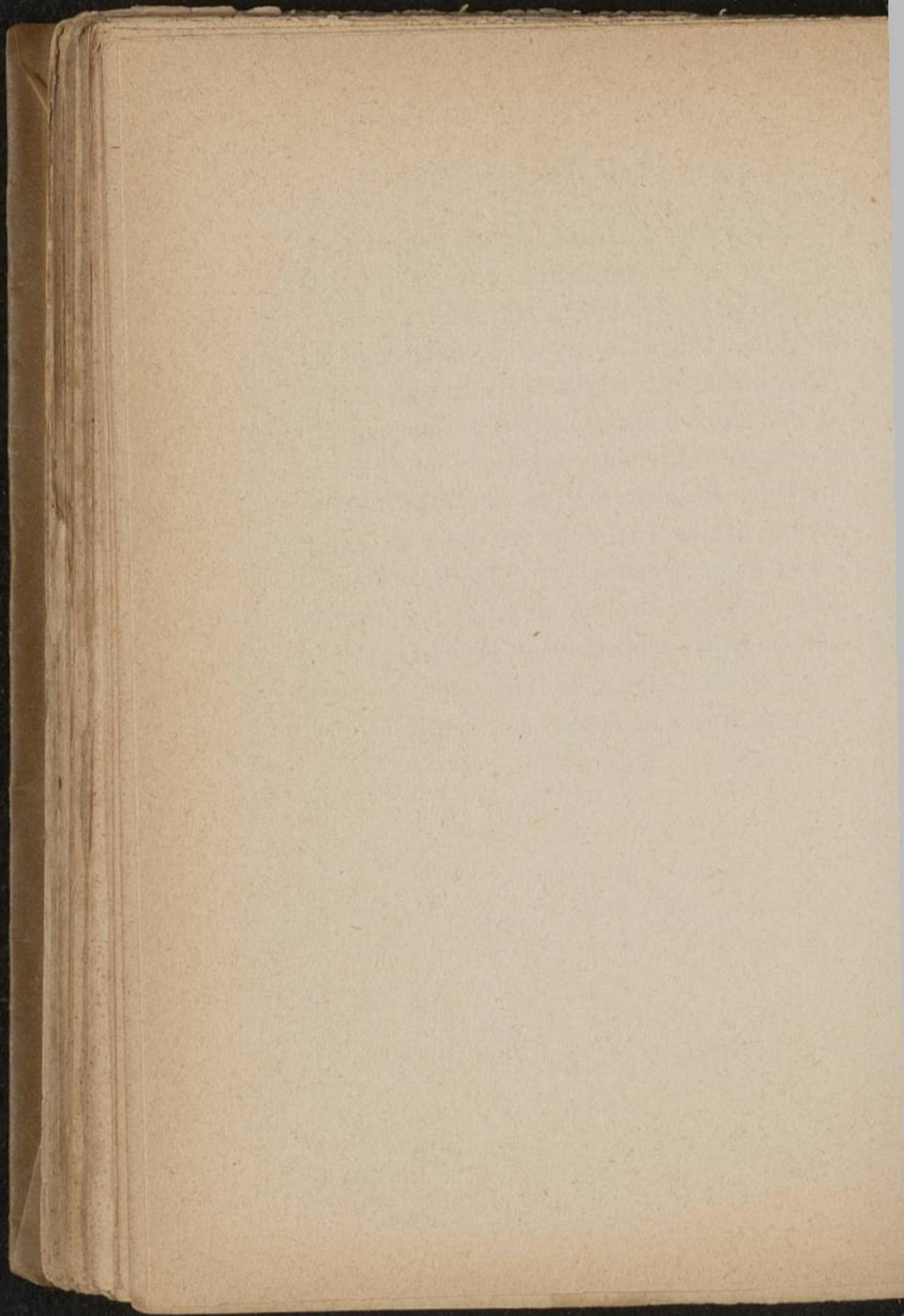
Alors, le va-et-vient agité des écuyers, des clowns, des garçons d'écurie; on emporte les cerceaux, les tabourets et les morceaux de papier qui traînent dans le sable.

Elle repart. Le cheval débridé, nu, le cou allongé, file dans un affolement qui l'emporte, et, les crins épars, cherche à rattraper le galop pressé de l'orchestre. Elle, debout, crâne, bien campée, triomphe dans cette vitesse étourdissante et elle termine ses exercices par un dernier tour furieux; elle pousse de petits appels secs, excitants. C'est une frénésie; ses cheveux se défont, les fleurs pendent et le maillot fait des plis.

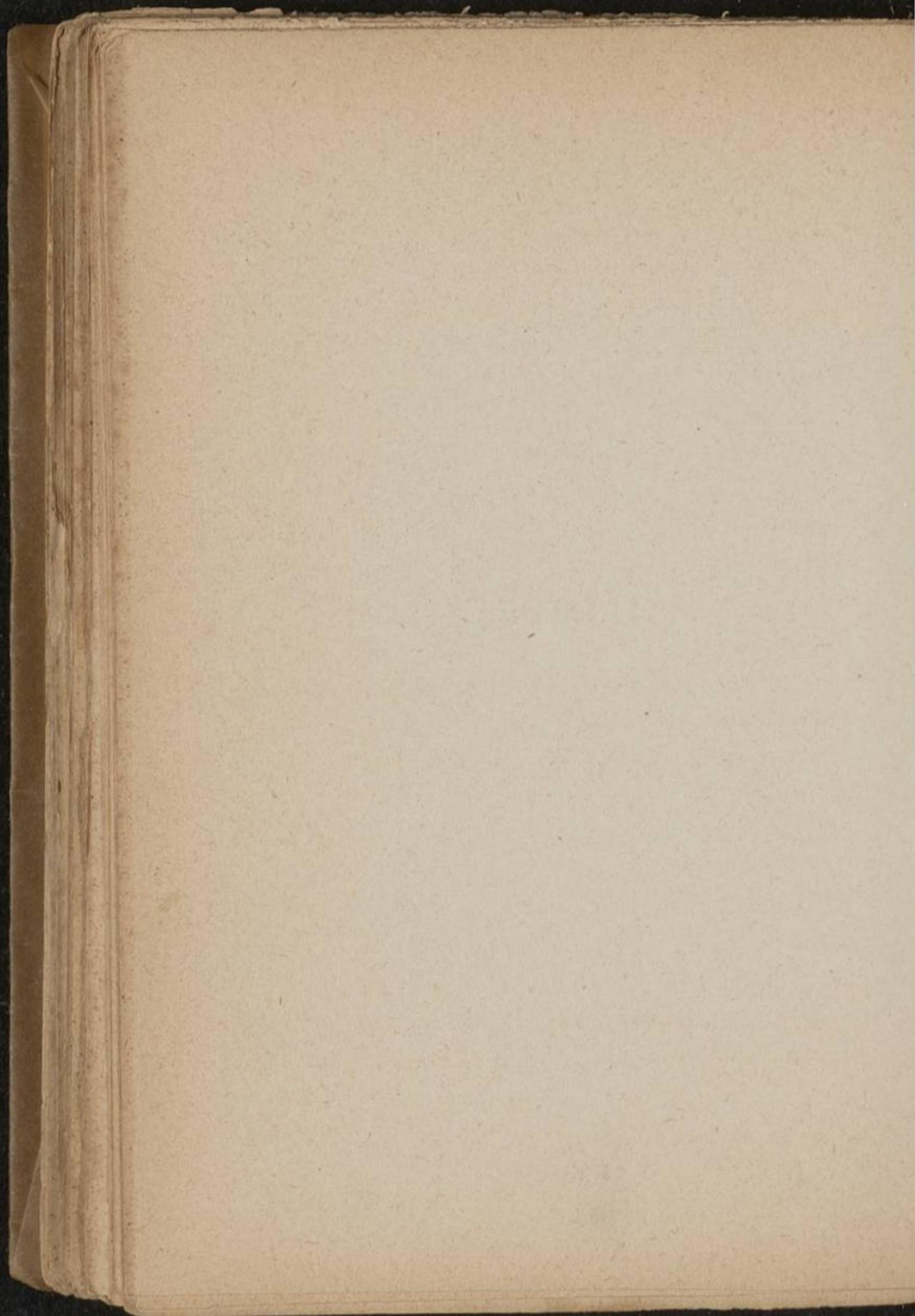
Molle, soufflante, n'en pouvant plus, elle se laisse glisser de cheval, et la malheureuse femme, ruisselante de sueur, éreintée, fléchissante, les bras lourds, la poitrine cave, la tête péniblement relevée, rentre.

Mais on la rappelle. Elle revient, appuyée sur la main d'un écuyer; elle cherche un der-

nier effort pour mettre de la grâce dans sa révérence et trouver un sourire remerciant, et elle s'en va, les jambes larges, ployantes. L'écuyère anéantie, anhéante, a des ballottements de vieille mécanique surmenée; elle semble faite de morceaux mal attachés les uns aux autres; ses muscles détendus n'obéissent plus. Pour marcher, elle doit se jeter en avant, forçant ainsi la jambe à faire un pas pour ne point laisser choir le corps, et, disloquée, épuisée, démolie, les nerfs coupés, la bouche contractée dans un halètement effrayant, elle reste assommée, écrasée de lassitude, empoignée brutalement par les courants d'air de l'écurie.



MALADE...



Une fille maigre, d'une étrangeté inquiétante, démoniaque. Le teint citronné, un coup de bistre sous l'œil ; des lèvres bouillantes. Coiffée en gamin, les cheveux courts. Pour seul bijou, une pierre sombre vissée à l'oreille.

Elle regarde sans voir, avec des yeux troublants dont l'intérieur est toujours en mouvement : on y découvre de petits diables jaunes et verts qui se démènent — et tout à coup, ses paupières, très enveloppantes, descendent... Cette lunatique s'absorbe en des méditations.

Des lubies brutales empoignent cette femme déconcertante qui se perd et s'évanouit en des étourderies. Dans sa cervelle, les idées doivent improviser des bals et valser sur des réminiscences de Strauss.

Son système nerveux semble fait de nerfs les uns trop courts, les autres trop longs, et le tout, raccommodé, rafistolé, fonctionnant mal, avec des cahots. Elle s'emballa en des exagérations furieuses. Tantôt, ce sont des parfums intenses, des senteurs de musc dont elle s'inonde et dont béatement elle savoure les arômes pénétrants. Ou bien des joies folles, insensées, qui lui illuminent les traits pour un rien : une voiture culbutée ou un chien déguisé avec un bonnet de nuit. Subitement, elle verse alors dans des tristesses noires ; elle se cache, se ronge les poings et couve des mauvaiesetés, les yeux pointés dans un coin et sombres comme des réflexions de vieux célibataire.

On finit par se demander si, par ces intermittences de déraison, elle ne serait pas, soudain, l'esclave des fantaisies d'une autre créa-

ture? Elle s'absorbe au milieu de gens en joie, ou elle étouffe un rire dans son mouchoir en parlant d'une mort récente. En elle tournent des sarabandes de sentiments confus dont elle n'est pas maîtresse et évoluent capricieusement des turlutaines de folies qui prennent le mors aux dents et partent à fond de train. Elle sanglote, elle rit, sans se rendre bien compte, étonnée parfois, elle-même, de ce qu'elle a ressenti. C'est un être indéchiffrable, sans analyse possible, avec des sourires mystérieux, singuliers, qui remuent des énigmes au bout de ses lèvres.

Elle croque des fruits verts, se délectant de leur acidité. Elle fait semblant de broder, mais elle s'enfonce l'aiguille dans le doigt peu à peu savourant la douleur. Certains jours, une plaisanterie l'offense et l'encolère. D'autres fois, sa langue se débride et les pensées, avec effronterie, jaillissent n'importe comment, ou bien, avec des réticences, sur des sujets risqués, elle sait comment dire ce qu'elle ne veut pas dire. Elle ment, elle trompe — sans savoir pour-

quoi. Elle invente de grandes histoires : et ce travail d'imagination lui grandit les yeux en des éblouissements qui semblent l'insensibiliser. Ce sont de courtes extases qui la magnétisent et la laissent fatiguée, souffrante ; des barres lui écrasent l'estomac, elle a des battements au cœur, elle se croit à la mort. Il lui faut alors des soins, des prévenances délicates — et elle se fait cajoler ; affectueuse, attendrie, elle demande pardon de ses folies ; toutes ses extravagances fondent en tendresses. Elle se fait désirante, se caresse dans la tiédeur parfumée de son corps, promène sur ses lèvres le bout de sa langue effilée et se sent une gourmandise d'amour. Il lui faut de la musique savante, complexe, et cette musique lui travaille les nerfs. Des pâmoisons lui ferment à demi les yeux ; ses traits prennent l'expression d'une femme qui en est à son troisième verre de fine champagne. Elle se grise et on voit reparaître la tourmentée dans laquelle gronde de l'orage...

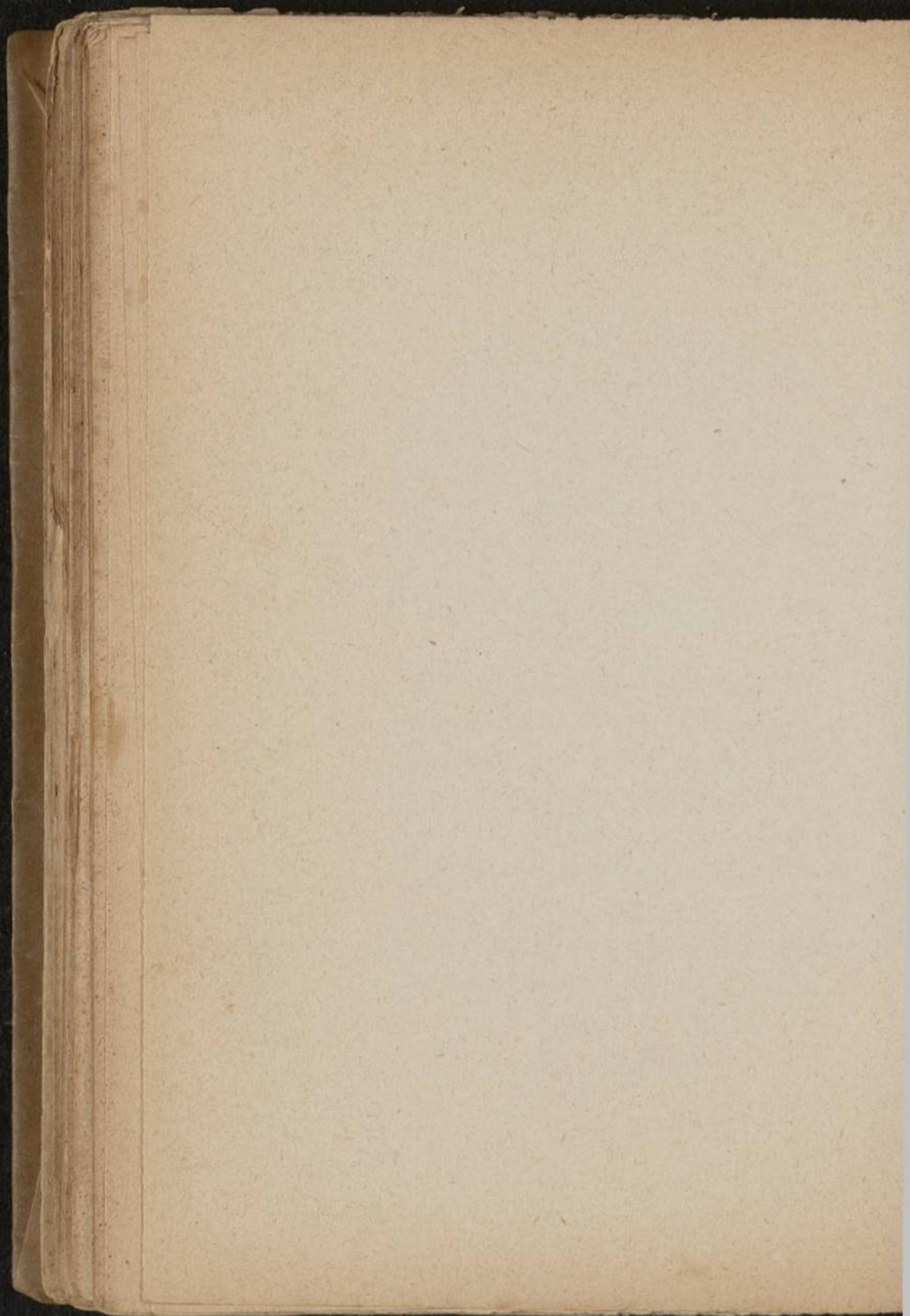
C'est la crise.

Sa physionomie se bouleverse. Ses yeux s'em-

plissent d'encre et se fixent. Elle est d'une beauté qui fait peur. Des tracasseries nerveuses la tiraillent et l'endolorissent. Elle se raidit sous des tendresses et des attouchements invisibles que subissent ses sens rendus tactiles à l'extrême. Dans ses propos hachés, osés terriblement, elle déshabille ses mots, sans retenue. L'amour engourdit sa chair lascive et l'affriande de sensations. Dans ses rêves passionnés elle s'étend en des molleses licencieuses de sultane, se frotte aux meubles, se fait vicieusement désirable, et ses cils longs battent. On voit que ses idées ont des convulsions; elle souffre de trépignements intimes. Saisie violemment d'un mal névrosiaque, elle se tord avec des soifs de voluptés épuisantes. Elle invoque les roueries d'un art vicieux, d'un affinement de jouissances savantes qui apaiseraient les fièvres étouffantes de sa peau dans des perversités étourdissantes. Elle se crispe en des exaspérations; et son souffle brûle. Dans sa robe frémit l'agitation de son corps moite; les agrafes n'ont pas l'air solide, un bouton sauté découvre un coin de linge

blanc. Des mouvements brusques font saillir une dentelle de chemisette alignant comme une rangée de petites dents qui rient et qui tentent. Toute la nervosité de cette malade d'aimer est électrisée. Un bouillonnement de désirs inavouables gonfle ses veines. Des instincts mauvais combinent un ragoût de débauche canaille, commencent des gestes obscènes. Un enfer flambe dans ses yeux. Ses lèvres remontent en un rire de faunesse enflammée par un dévergondage vibrant. Les envies rageuses qui éperonnent la fringale de cette mangeuse d'hommes, précipitent la torturée dans d'imaginaires sabbats dont les orgies vertigineuses et inépuisables, braséant monstrueusement, seraient tuantes... Dans ses cauchemars affolants, elle voudrait, comme Pasiphaé, s'enfouir dans le ventre d'une vache de bronze pour subir les déchirantes brutalités d'un taureau. Et enfin, martyrisée dans les désespoirs d'une furie inassouvie d'amours terrifiantes, la malade est anéantie par ces emportements de folle qui veut avaler gloutonnement du feu, et elle tombe épuisée, les nerfs tordus, étirés, flottants.

CANDEUR BLANCHE



Candeur, oui, absolue. Une ingénuité blanchoyante — et un tantinet cornichonne.

Elle n'a pas dix-sept ans ; jamais elle n'a connu les pensions ; sa seule amie est une petite voisine, plus jeune.

Cette innocente, cette étonnée de la vie a une tête fine, un cerveau étroit, un teint à la crème et un sourire qui ne dit rien. Le nez retroussé montre deux trous noirs encadrés de rose. Les yeux, comme de grosses violettes pâles épanouies, sont naïvement ouverts : bien vite,

un effarement fait descendre les cils bruns — comme des lames de jalousies devant une fenêtre — et l'on voit sur les paupières un jeu de veinules azurées. Les joues savoureuses portent comme un frottis de poudre naturelle, donnant à la peau cette nuance purement rosée que le ciel a quelquefois à l'aube des beaux jours. A côté de ces joues, la pêche, avec son classique duveté, n'est qu'une médiocre farceuse. La chevelure, blonde et fluide, est arrangée très régulièrement en une coiffure de pensionnaire ; pas une boucle ne se rebelle et ne descend sur les chairs laiteuses du cou, très dégagé. Le corps a des formes gracieuses, encore incertaines, qui s'affirment faiblement. Et cette enfance grassouillette, dans une robe un peu courte, — parce que la fillette grandit encore — épand une bonne odeur de santé et de linge frais.

Sa simplicité est satisfaite d'une bague en filigrane d'argent et d'un médaillon léger en doublé renfermant le portrait d'une parente.

Et cette grande fille, angélique comme les

princesses des contes qui sont belles, belles, belles, veut encore être traitée en enfant — elle porte des osselets dans sa poche ; elle ne consent pas à être une demoiselle guindée : les demoiselles sont des petites filles qui sont vieilles et sérieuses.

Elle touche du piano avec des molleses apprises, des langueurs fausses suivant les principes serinés par une maîtresse ; elle ne sait pas valser, et elle chante des rondes avec une voix de cantique. Pour les gâteaux et les sucreries, elle éprouve une gourmandise irrésistible. Cette ingénue brode comme les jeunes personnes des comédies de M. Scribe ; elle confectionne des dessous-de-lampe, des vide-poches et elle fait, chaque année, une paire de pantoufles en tapisserie pour la fête de son père. Sa sensibilité niaise pleure pour un rien triste ; mais ces larmes, sans ostentation, perlent doucement et sont essuyées à la dérobée. Avec une puérilité bête, elle n'ose parler qu'en famille, très intimement, et elle trouve des réparties simples et imprévues, fleurs de naïveté — mais, devant

un étranger, elle se fait monstrueusement godiche, répond par de petits rires embarrassés et, très confuse, regarde sa mère avec une adorable bêtise...

L'ordre est, pour elle, une manie. Elle range, range toujours machinalement; il faut que chaque chose soit à une place déterminée.

Sa piété docile murmure une formule sainte avant de mettre la cuillère dans le potage. Elle prie la Vierge le matin et, l'eau bénite aux doigts, elle demande au ciel du bonheur pour tout le monde, cette âme blanche. Elle est imbue d'une foule de superstitions : son bas mis à l'envers annonce la venue prochaine d'un cadeau — c'est incontestable. Elle a peur le soir dans les ténèbres, et se signe quand il éclaire.

On croirait réellement que cette grande petite fille se cramponne à ses derniers mois d'enfance insoucieuse, comme si, déjà, elle avait peur de l'âge qui approche. Elle joue au volant et regarde avec attendrissement ses poupées alignées dans une armoire et qu'elle n'ose plus prome-

ner. Elle est persuadée — c'est M. le curé qui le lui a assuré — que le théâtre c'est une chose extraordinairement ennuyeuse faite pour les garçons. Elle s'éjouit d'une bagatelle : un bouquet de deux sous qu'elle arrange, le soir, dans un verre d'eau, lui suffit et l'amuse. Elle entoure d'une affectuosité tendre un serin en cage ; c'est son unique passionnette. Et, la nuit, ses rêves paisibles se promènent dans des jardins d'azur... C'est un cœur où il doit pousser de petites fleurs bleues — ou plutôt son cœur est encore en bourgeon.

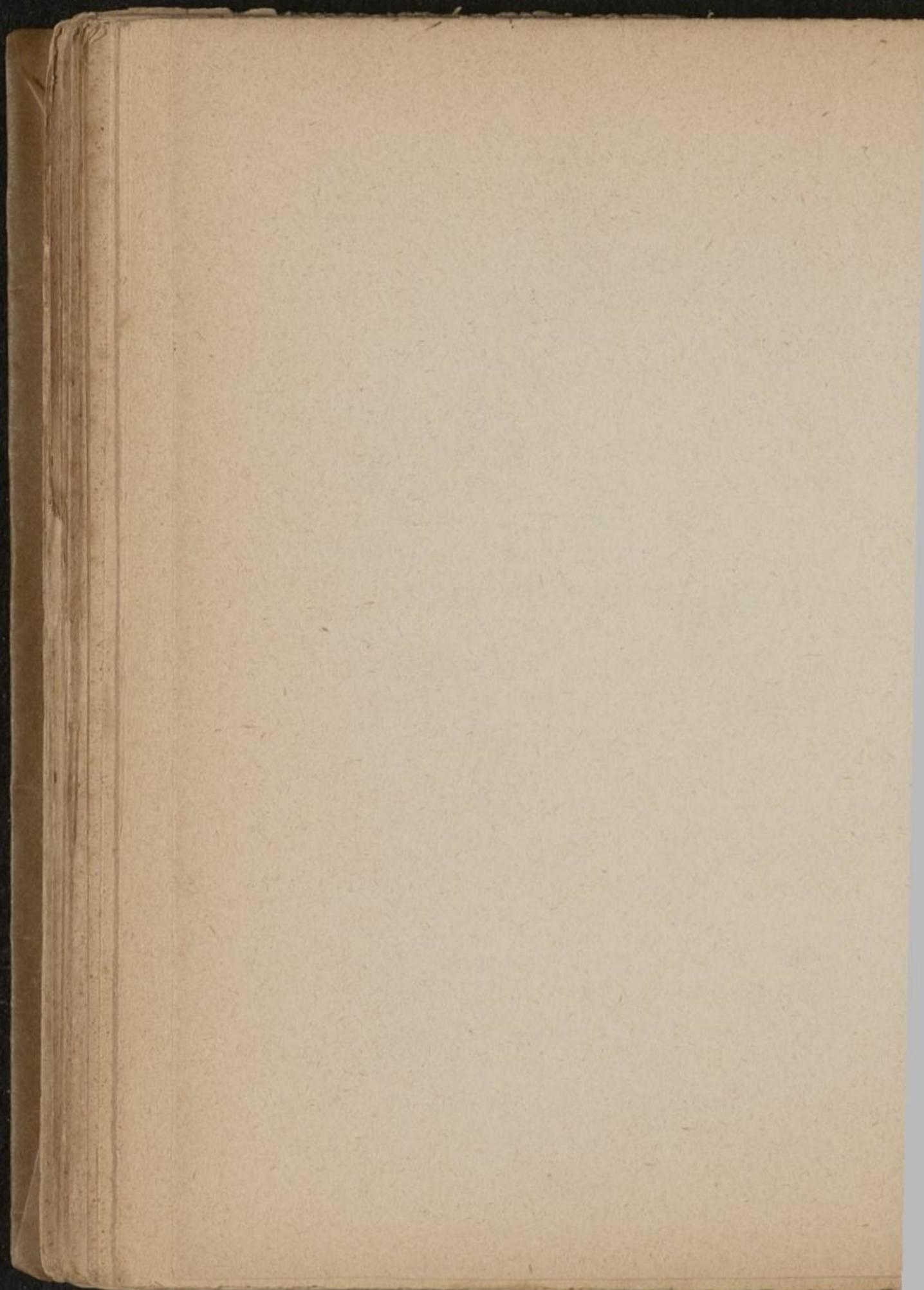
Un parfum de provincialisme honnête, une poésie familiale, ce charme bourgeois d'un dizain de Coppée, auréole cette innocence. C'est une nubilité en bouton, mignonne épousée que l'on emporterait dans ses deux mains et dont le caractère docile pourrait être pétri et façonné par un amour adroit...

Mais avant deux ans, tout le tableau sera changé. La fillette sera comme les autres, une petite personne aiguisée de coquetteries, bardée de prétentions et de pudeurs préventives. Elle

sera à cet âge où les filles deviennent plus réservées devant leur mère et plus osées devant les hommes.

Les sens embusqués guettent cette proie et feront d'elle une demoiselle maniérée et fausse, vaniteuse et rouée. Et ce ne sera plus qu'une fille à marier, exhibée aux amateurs dans les bals et les concerts avec toutes les autres « candidates » mûres qui demandent à passer leur baccalauréat ès amour.

AU CLAIR DE VOS YEUX...



Sur les confins d'octobre et de novembre, quand les heures se tassent écrasées sous les longues nuits, vers six heures, le jour s'efface avec des lenteurs qui tardent comme des regrets. Le ciel, délicatement teinté d'un froid timide encore, a des tons roses de praline. Quelques vapeurs vagues, très légères, bichonnent ce ciel d'un peu de poudre de riz, et dans le lointain, encore clair, on aperçoit comme le dernier adieu des beaux jours déjà en route.

L'air, plus vif, n'est pas méchant; il dit seu-

lement qu'il pourrait être plus froid... « prenez garde, demain j'enrhumerai » — et c'est demain que sortiront les manchons et les longs manteaux de fourrure.

Ce point de l'année, comme nuances, comme température, ressemble beaucoup à la fin de mars — comme si l'hiver avait son printemps.

Insensiblement, les dernières clartés douces, frôlantes, se fondent dans l'air. L'allumeur de réverbères, encore en service d'été, laisse durer la mélancolie de cette agonie rose, dans laquelle la flânerie est délicieuse, quand le cerveau se dessangle, après la banalité de la tâche quotidienne.

Les femmes, qui ne sont pas encore blotties dans de lourdes pelisses, trottinent vite avec des trémoussements frileux et des envies de chaud. Pour elles, c'est la chère saison d'aimer; un restant d'été leur chauffe le cœur et leur taquine les nerfs. Elles pensent que les longues nuits ramènent les longs baisers, que demain on allumera le feu dans la chambre d'hiver où l'on s'aime fort — et elles pressent le pas, rêvant

goulument des fortes étreintes dans les bras de l'amant.

Elles songent aux intimités berçantes, sans corset, au coin du feu, puis à la tiédeur si désirable du lit qui vous câline tard, le matin. Elles frissonnent, ces ardentes, et, à travers la voilette, de chauds parfums passent, leur chatouillent l'odorat et leur grimpent dans les idées.

Leur cœur est un bol de punch dont le flamboiement monte dans tout le corps et sort tout ardent par les yeux. Et ces yeux, dans le demi-gris du jour tombant, ne sont ni bruns, ni verts, ni bleus... ils sont couleur d'amour. Ils ont des luisants tourmentés, un reflet de concupiscence, des éclairs qui ferrailent, des regards d'attaque — ce sont des yeux d'anges qui veulent se mettre en grève.

Les bourgeoises désirantes reviennent de leurs courses, les oisives tourmentées errent, les ouvrières friandes se dépêchent, les grandes filles regardent avec des effronteries, toutes ont des envies brûlantes de jouer à l'amour. Et

c'est l'œil qui dit ces inquiétudes déconcertantes et ces agacements qui frémissent — et les sourcils, figés dans cette pensée, se projettent en une belle ligne droite.

Ces rêves, abominablement doux, lancent des lueurs et éclairent l'homme qui passe.

L'heure s'attarde. Le soir est là, amenant des buées qui semblent mettre les étoiles d'or dans du coton ; et la lune, placide, vient prendre le commandement de l'armée des réverbères pour combattre les ténèbres.

A ce moment spécial, le long des trottoirs, parmi ces femmes torrides, dans cette magie fascinante de l'amour qui brille et étincelle : il fait *clair d'yeux* — et, passantes adorées, chères gourmandes de tendresses, nous nous promenons au clair de vos yeux...

## TABLE DES MATIÈRES

---

	PAGES.
Préambule . . . . .	5
Petite marquise . . . . .	29
? . . . . .	39
Verseuse . . . . .	51
A table . . . . .	57
Romantisme . . . . .	63
La femme qui rit . . . . .	71
Dans le noir . . . . .	79
Une grande femme jaune . . . . .	87
Misses . . . . .	95
Une danseuse . . . . .	101
Concierge . . . . .	111

	PAGES
Pocharde ! . . . . .	119
Graisse . . . . .	129
Les petites. . . . .	135
La chute d'un ange. . . . .	145
Paravent . . . . .	153
Dans l'eau. . . . .	161
Libres citoyennes . . . . .	171
Femme de cheval . . . . .	183
Malade... . . . .	191
Blanche candeur. . . . .	199
Au clair de vos yeux... . . . .	207

*Achevé d'imprimer*

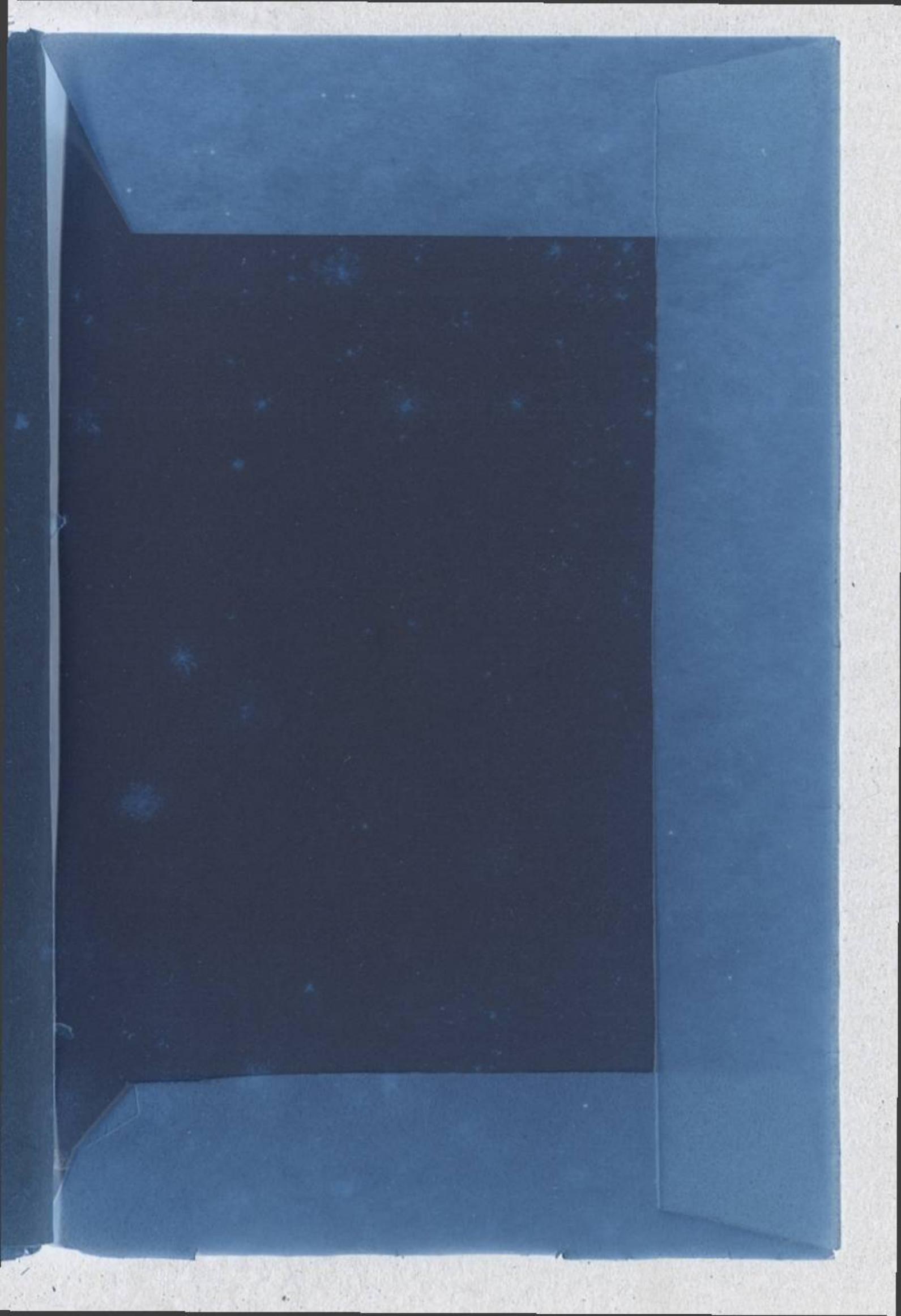
par les soins de

M<sup>me</sup> VEUVE MONNOM

A BRUXELLES

le 15 octobre MDCCCLXXXVI





DU MÊME AUTEUR :

---

UNE SÉPARATION.  
FLEMM-OSO.

EN PRÉPARATION :

QUILLEBŒUF.  
UN CARNET.